

T14 024

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE

UNIVERSITE MOULOU D MAMMERI DE TIZI OUZOU  
DEPARTEMENT DE LANGUE ET CULTURE AMAZIGHS

②

MEMOIRE DE MAGISTER

SPÉCIALITÉ : LANGUE ET CULTURE AMAZIGHES

OPTION : CIVILISATION

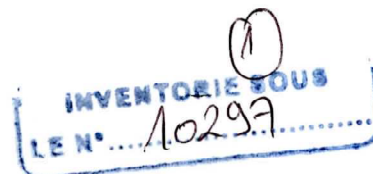
PRÉSENTÉ PAR : MELLE KACED SACIA



SUJET :

LE TISSAGE KABYLE ENTRE HIER ET AUJOURD'HUI :

Étude socio-anthropologique du tissage au village Mezeguene  
(Commune d'Iloula-Oumalou)



COMPOSANTE DU JURY :

SALHI Mohamed Brahim. Professeur. UMMTO : Président

CHAULET Claudine. Professeur. Université d'Alger : Rapporteur

HADIBI Mohand Akli, maître de conférence Classe B. UMMTO : Examineur

Date de soutenance. 08/04/2010

## Sommaire

	Page
Introduction .....	5
1- Facteurs de conservatisme dans le modernisme.....	6
<b>Cadre théorique et conceptuel</b> .....	8
1- Travaux antérieurs.....	8
2- Choix du sujet.....	10
2-1- Choix du village Mezeguene.....	10
3-Construction de l'objet.....	11
4- Problématique.....	12
5- Hypothèses.....	14
6-Definition des concepts.....	15
6-1-Sacralisation.....	16
6-2-Désacralisation.....	16
6-L'esthétique ou la notion du beau.....	17
6-4-Quelques critères de l'objet esthétique.....	18
<b>7-Méthodologie</b> .....	20
7-1-Observation directe.....	20
7-2-Entretiens .....	20
7-2-1-Directe.....	20
7-2-3-Indirecte (libre).....	20
 <b><u>PREMIERE PARTIE : LA CULTURE KABYLE</u></b>	
<b>Chapitre : La culture Kabyle</b> .....	22
Introduction.....	22
I-1- Le roman et le cinéma.....	24
I-2- Éléments sacrés.....	26
1.2.1- L'eau.....	26
1.2.1.1- L'eau d'un saint.....	26
1.2.1.2- L'eau des sources.....	27
1.2.1.3- L'eau de hammams.....	28
1.2.2- Le sanctuaire.....	28
1.2.3- Le rocher.....	29
1.2.4- La grotte .....	29
1.2.5- L'arbre.....	30
<b>Chapitre : Organisation sociale et politique</b> .....	31
2.1- Le village Kabyle traditionnel.....	32
2.2- L' <i>axxam</i> , maison traditionnelle .....	33
2.2.3- Son intérieur .....	34
2.3.1- L' <i>adaynin</i> , l'étable.....	34
2.3.2- <i>Takanna, taçriçt</i> , la soupente .....	35

قسم الأطروحات  
و المذكرات

Inventorié  
Sous le n°.....

2.3.3- <i>Tijerjert</i> , la partie réservée à l'habitation.....	35
2.4- La sacralité de la maison.....	36
2.4.1- Le seuil.....	37
2.4.2- Les piliers et les poutres.....	38
2.4.3- Le foyer.....	39
2.4.4- Le moulin à grain, <i>tassirt/tissirt</i> .....	40
2.5- L'espace sommeil dans l' <i>axxam</i> .....	42
<b>Chapitre : Les femmes dans la culture Kabyle.....</b>	<b>43</b>
3.1- Le code de l'honneur.....	44
3.2- La sacralité de la femme .....	44
3.3- Un statut renforcé par l'âge.....	45
3.4- Jeune épousée, <i>tislit</i> .....	46
3.5- Mère, ou femme procréatrice, .....	47
3.6- Vieille femme, <i>tamyart</i> .....	48

## DEUXIEME PARTIE : LE TISSAGE EN CHANGEMENT

### I- AU PASSÉ

<b>Chapitre : La place de tissage dans la société traditionnelle.....</b>	<b>49</b>
Introduction.....	49
1.1- Le métier à tisser.....	51
1.2- Espace réservé au métier à tisser dans l' <i>axxam</i> .....	51
1.3- Le cadre du métier à tisser .....	51
1.4- L'outillage de métier à tisser.....	52
1.4.1- Les montants, <i>tirigliwin</i> .....	52
1.4.2- Les ensouples .....	52
1.4.3- Le peigne .....	53
1.4.4- Les tendeurs, <i>tijebbad</i> .....	53
<b>1.5- Le sens symbolique du tissage.....</b>	<b>53</b>
1.5.1- La symbolique du métier à tisser.....	54
1.5.2- Les instruments du tissage et leur symbolique.....	55
1.5.2.1- Le fuseau et la quenouille.....	56
1.5.2.3- Le peigne à carder, à tasser et les cardes.....	57
1.5.2.4- Les roseaux.....	57
<b>1.6- La symbolique de la laine .....</b>	<b>59</b>
1.6.1- La symbolique du fil.....	60
1.6.1.1- Les fils de chaîne.....	61
1.6.1.2- Le fil et le rite d'expulsion du mal, l' <i>asfel asemmad</i> .....	62
1.6.1.3- Le fil et la magie des nœuds.....	62
1.6.1.3- Le fil et la magie sexuelle.....	63

<b>Chapitre : Techniques des travaux de la laine</b> .....	64
Introduction.....	64
1- La laine naturelle.....	64
1.1- Sa provenance.....	65
1.2- Le colportage.....	66
1.3- Lieux d'échanges fixes : les souks .....	67
2- Le coton.....	68
2.1- Sa culture.....	68
<b>2- Les travaux préliminaires</b> .....	69
2.1- La tonte des moutons, <i>tulsa t-tadut</i> .....	69
2.2- Le lavage de la laine.....	70
2.3- Le triage et le repos.....	70
<b>3- Les techniques</b> .....	71
3.1- Préparation des fils de chaîne.....	71
3.1.1- Peignage.....	71
3.1.2- Cardage.....	72
3.2- Filage de la chaîne, <i>tulma</i> .....	72
3.2.1- La quenouille.....	72
3.3- Préparation des fils de trame.....	73
3.3.1- Le fuseau.....	73
3.4- Filage de chaîne.....	73
3.4- Filage de trame.....	74
<b>4- Les teintures</b> .....	74
4.1- Teintures sur fils.....	74
4.2- Teintures sur tissages.....	75
<b>Chapitre : Les rites anciens des femmes tisseuses</b> .....	76
1- Espace et temps sacrés.....	76
Introduction.....	76
2- Rites et attitudes rituelles des femmes tisseuses.....	77
<b>3- Espace sacrés : croyances aux invisibles</b> .....	77
3.1- Les génies gardiens, <i>içessasen</i> .....	78
3.2- Les anges, <i>Imalaykat</i> .....	79
3.3- Les génies protecteurs des lieux, <i>tivkilin</i> .....	80
3.4- Les forces maléfiques, <i>lejnum</i> .....	81
<b>4- Les travaux et rythmes saisonniers</b> .....	82
4.1- La lune et le soleil comme repères .....	82
4.1.1- La lune .....	82
4.1.2- Le soleil .....	82
<b>5- Les saisons et les activités domestiques</b> .....	83
5.1- Jours fastes et néfastes.....	83
5.2- L'enterrement.....	83

6- Les fêtes religieuses et agraires.....	84
6.1.1- Jours de l'Aïd.....	84
6.1.2- L'Achoura.....	84
6.1.3- Quessam.....	85
6.1.4- Mouloud.....	85
6.2- Les fêtes agraires.....	86
6.2.1- Yennayer.....	86
6.2.2- Le mois de Mai.....	86
7- Quelques gestes, formules rituelles.....	87
7.1- Pendant l'ourdissage.....	87
7.2- Pendant le déroulement du travail.....	88
7.3- Pendant le découpage de la pièce.....	88
7.4- La croyance à la <i>tucerka</i> , association.....	89
9- Correspondances de tissage avec les travaux agricoles.....	90
9.1- Les labours et le tissage.....	90
9.2- La moisson et le tissage.....	91
<b>Chapitre : Les tissages Kabyles anciens.....</b>	<b>92</b>
1- Le tissage d'Aït Aïssi.....	93
2- Le tissage du Haut Sebaou.....	94
3- Le tissage d'Aït Hichem.....	94
4- Les tissages anciens.....	95
4.1- Le vêtement, <i>talaba</i> .....	95
4.1.1- Le costume masculin.....	96
4.1.1.1- <i>Taqeccabit</i> , <i>quechabia</i> .....	96
4.1.1.2- <i>Tajellabt</i> , <i>djellaba</i> .....	96
4.1.1.3- <i>Tastavt</i> .....	96
4.1.1.4- <i>Abernus</i> , <i>burnous</i> .....	96
4.2- Le costume féminin.....	97
4.2.1- <i>Axellal</i> , <i>péplum</i> .....	97
4.2.2- <i>Taqendurt</i> .....	97
4.2.3- <i>Taçlawt</i> .....	97
4.2.4- <i>Ddil</i> .....	97
4.2.5- <i>Lfida</i> , <i>fouta</i> .....	97
4.3- Les ceintures.....	98
4.4- Les couvertures, <i>tiduliwin</i> .....	98
4.4.1- Les couvertures de couleurs unies.....	98
4.4.1.1- <i>L'ahayek</i> .....	98
4.4.2- Les couvertures décorées.....	98
4.4.2.1- <i>L'açban</i> .....	98
4.4.2.2- <i>L'açdil</i> .....	98

	Page
<b>Chapitre : Décor et dessin</b> .....	99
<b>1- Le décor</b> .....	99
1.1- Les bandes transversales.....	99
1.2- Les rayures, <i>izurag, izarigen</i> .....	100
<b>2- Le dessin</b> .....	100
2.1- Les losanges.....	100
2.2- Les motifs isolés.....	101
2.3- Les motifs répétés.....	101
2.4- Les franges, <i>tayrist</i> .....	101
<b>3- Origines de l'art berbère</b> .....	102
3.1- Quelques aspects de l'art berbère.....	102
3.2- Exemple d'éléments du décor berbère.....	103
<b>Chapitre : Les couleurs dans le tissage traditionnel</b> .....	105
Introduction.....	105
6.1- Les couleurs dans les productions matérielles et immatérielles.....	105
6.2- La symbolique des couleurs et leurs significations.....	106
6.2.1- Le blanc.....	106
6.2.2- Le noir.....	107
6.2.3- Le rouge.....	108
6.2.4- Le bleu/vert.....	109
6.2.5- Le vert, <i>azegzaw n- lehcic</i> .....	109
6.2.6- Le bleu, <i>azegzaw anili</i> .....	109
6.2.7- Le jaune.....	109
6.3- Utilisations des couleurs dans le tissage.....	110
6.4- Les couleurs et leurs associations dans le tissage.....	111
6.4.1- Le couple blanc/noir.....	112
6.4.2- Le couple rouge/noir.....	112
6.4.3- Le couple vert/jaune.....	112
6.4.4- Le couple jaune/noir.....	112
6.5- La triade naturelle saisonnière : vert/jaune/noir.....	113
6.6- La triade canonique de la beauté : blanc/rouge/noir.....	114

## II- LE TISSAGE Á PRESENT :

### Exemple du village Mezeguene

<b>Chapitre : Présentation de la commune d'Illoula-Oumalou</b> .....	115
1- Reliefs et climat.....	115
2- Données chiffrées : superficie, habitat et population.....	115
3- Transport, éducation et la santé.....	116
4- Le marché de la tribu.....	117
5- Historique.....	117

5.1- La zaouïa de Sidi Ahmed Wedris.....	118
5.2- La zaouïa de Sidi Abderrahmane El Yalluli.....	119
<b>Chapitre : Milieu montagnard : transformations économiques et sociales.....</b>	<b>120</b>
1- Situation socio-économique de la commune Illoula-Oumalou.....	121
2- Effets du modernisme sur la vie des villageoises.....	121
2.1- L'épicerie du village.....	122
3- L'aspect du village Kabyle aujourd'hui.....	122
4- L'aspect extérieur des nouvelles habitations.....	123
5- Le phénomène migratoire : aperçu historique.....	124
5.1- Le mouvement vers la capitale et les grandes villes.....	125
5.2- Le mouvement migratoire vers la France.....	125
5.3- Les trois phases de l'émigration.....	125
5.3.1- La première phase : .....	126
5.3.1.1- Envoi de fonds.....	126
5.3.1.2- Départs et retours périodiques.....	127
5.3.2- Deuxième phase : L'émigration-immigration familiales.....	128
5.3.3- troisième phase : L'existence d'une communauté algérienne aujourd'hui, en France.....	129
<b>Chapitre : Exemple du village Mezeguene.....</b>	<b>131</b>
1- La population.....	131
2- Transformations dans les manières de construction et d'habitation.....	131
3- L'aspect extérieur des habitations.....	132
3.1- Premier exemple d'habitation : villas à proximité des champs et surfaces plates .....	132
3.2- Deuxième exemple d'habitation : Immeubles donnant accès sur chemin .....	132
4- L'intérieur de l'habitations moderne.....	133
4.1- Le côté moderne.....	133
4.2- Le côté traditionnel.....	133
5- Réorganisation de l'espace et disparition des croyances anciennes.....	134
6- L'espace tissage dans les nouvelles habitations.....	135
7 La place réservée au métier à tisser.....	136
<b>Chapitre : Le tissage au village Mezeguene.....</b>	<b>137</b>
Introduction.....	137
1- La situation sociale des tisseuses.....	138
2- Les tisseuses, qui sont-elles ?.....	138
3- Les tisseuses d'occasion.....	138
4- Les spécialistes.....	139
4.1- La vente après tissage.....	139
4.2- La vente avant tissage.....	139
5- Désacralisation des travaux de la laine.....	139
<b>Chapitre : Les techniques.....</b>	<b>141</b>
1- La laine acrylique.....	141
1.1- Historique.....	141

2- Caractéristiques de la laine acrylique.....	142
2.1- La production textile.....	142
3- Les travaux préliminaires.....	142
4- L'ourdissage.....	144
5- La durée que nécessite le tissage d'une couverture.....	145
<b>Chapitre : Invention de nouveaux tissages.....</b>	<b>146</b>
1- Au niveau des dimensions.....	146
2- Au niveau de la qualité.....	146
3- Au niveau du poids.....	146
4- Au niveau des couleurs.....	146
<b>4- Les tissages d'aujourd'hui.....</b>	<b>147</b>
4.1- Les couvertures décorées.....	148
4.1.1- <i>Açdil n rqem</i> , couverture décorée.....	148
4.1.2- <i>Azabi n rqem</i> .....	148
4.1.3- <i>Açdil bu izarigen</i> , couverture à rayures.....	148
<b>Chapitre : L'innovation.....</b>	<b>149</b>
1- L'innovation au niveau de l'aspect général.....	149
2- L'innovation au niveau des motifs symboliques.....	149
3- L'innovation au niveau des manières de tisser.....	150
4- L'innovation au niveau des couleurs choisis.....	150
5- Autres activités.....	151
5.1- Les ceintures, <i>agusen</i> .....	151
5.1.1- <i>Agus b-bweclili</i> .....	151
5.1.2- <i>Isura</i> .....	151
5.1.3- <i>Tisfifin</i> .....	151
5.1.4- <i>Çcamir</i> .....	151
5.2- Broderie de foulard et fichus de tête.....	151
5.2.1- Fichu de tête, genre <i>amendil</i> .....	151
5.2.2- Le foulard, <i>timehremt</i> .....	151
6- Le nouveau marché de couvertures.....	152
7- Tableau sur les coûts et les prix.....	153
<b>Conclusion.....</b>	<b>156</b>

## Questions préliminaires de transcription :

Les différents chercheurs et écrivains du domaine amazigh ont été confrontés au problème de l'alphabet, parce que la question cruciale qui s'imposait à chacun d'eux était : quel est le système de transcription le plus adéquat à adopter ?

Mais la méthode la plus suivie par les berbèrisants du début de vingtième siècle, tels que André Basset, les pères Dallet, et Genevois, Galland et enfin Mouloud Mammeri... est le système de transcription phonétique international ( A.P.I) dans lequel il existe quelques variations.

Il est à noter enfin, que ce présent travail s'inspire dans sa majorité, de la méthode employée par Mouloud Mammeri dans son « Précis de grammaire berbère », université d'Alger 1967.

Dans ce présent travail, les noms toponymes connus habituellement seront transcrits sous leur forme française ; ainsi le nom du village Mezeguene au lieu de Mzeggen, Aït Laaziz au lieu d'At Laǧziz etc. Mais les noms de personnes seront transcrits en alphabet phonétique international (A.P.I), exemple : *Σnima*, Uqasi, Muhand..., suivies de leur forme française entre guillemets. De même pour les noms des êtres objet de croyance; on les écrit tel qu'ils se prononcent localement : *lejnun*, *Imalaykat*... Quant aux mots tels que *soff*, *kanun*... ils sont adoptés tels que l'orthographe coloniale les a transcrits.

Le système de transcription retenu est :

1- Voyelles : **i**, **u** « ou » français et **e**

2-Semi-voyelles : 'y' « ll » français. Exemple : 'yeffeɣ', il est sorti

3-Consonnes :

**Labiales** : b (=b/v). Ex : 'abrid', chemin

f. Ex : 'afus', main

m. Ex : 'aman', eau

**Dentales** : d (=d/d). Ex : 'adrar', montagne

t (=t/t). Ex : 'tafat', lumière

d (=d/d). Ex : 'adar', pied

t (=t/t). Ex : 'atan', maladie

n. Ex : 'ilni', fil de lisse

**Sifflantes** :

z. Ex : 'uzzu', genêt

s. Ex : 'ass', jour

z (avec point). Ex : 'azar', racine

s (avec point). Ex : 'sub', descendre

**Chuintantes** : j (=j). Ex : 'jumber', janvier

c (« ch » français). Ex : 'aqcic', garçon

- Palatales : g (=g/g). Ex : 'argaz', homme  
 k (=k/k). Ex : 'akli', esclave
- Vélaires : γ (=gh). Ex : 'ayanim' roseau  
 x (kh). Ex : 'axxam', maison
- Pharyngales : ɣ (= ɣ arabe). Ex : 'aɣessas', gardien  
 h (= ɣ arabe). Ex : 'ahayek', couverture
- Laryngales : h (= ʰ arabe). Ex : 'ihi', alors
- Labio-vélaire : bw. Ex : 'ebbw', cuire  
 gw. Ex : 'agwam', puisage  
 kw. Ex : 'akwi', réveiller  
 qw. Ex : 'ameqqwran'  
 γw. Ex : 'alywem', chameau
- Liquides : l. Ex : 'ilili', laurier rose  
 r. Ex : 'tarwa', progéniture  
 r (avec point). Ex : 'rruh', âme
- Affriquées : ṭ (= ts). Ex : 'tidet', vérité  
 č (= tch). Ex : 'ečč', manger  
 ž. Ex : 'Ležžayer', Algérie  
 ġ (« dj »). Ex : 'eġġ', laisser

## *Remerciements*

*Un très spécial remerciement à ma directrice de thèse : Madame Chaulet Claudine qui a veillé au bon déroulement de mon projet et pour les précieux conseils qu'elle m'a prodigués tout au long de ce travail.*

*Comme je tiens à remercier les membres du jury pour m'avoir fait l'honneur d'accepter de discuter ce présent travail.*

*Je remercie également mon beau frère Ferhat Ikene , monsieur Seradouni et surtout, mon amie Fadéla qui m'a soutenu dans les moments difficiles.*

*Enfin, je remercie les membres de ma famille nombreuse, mes collègues et tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce modeste travail.*

Á la mémoire de mon père et ma  
nièce récemment décédés

Á ma chère mère

# INTRODUCTION

## Introduction

La Kabylie à travers son histoire, est considérée comme une zone-refuge pour un grand nombre de rebelles hostiles aux pouvoirs centralisateurs. Cette insoumission chèrement défendue, a engendré, non seulement une gestion rigoureuse de ses ressources naturelles, qui sont d'ailleurs limitées par rapport aux riches plaines de la Mitidja, mais un extraordinaire maintien d'un savoir-faire millénaire qui lui a permis de survivre..

En effet, la littérature ethnographique du 19<sup>ème</sup> siècle a retenu et dépeint la Kabylie comme une région à très forte densité démographique qui n'arrive même pas à faire vivre : « Jamais la population locale n'a pu faire face aux besoins. En 1948 pour la région de Larbaa- Naït Iraten- Michelet (Aïn-El-Hammam)-Aït Douala, soit la plus grande partie de massif ancien, 93 % des céréales nécessaires à la consommation (60.000 qx) sont ramenées de l'extérieur. » (1)

Malgré la faiblesse du rendement agricole de la région qui repose sur l'arboriculture, comme l'olivier, le figuier et le chêne à glands doux, la Kabylie précoloniale a connu une activité artisanale remarquable. Le travail du fer, orfèvrerie, travail du bois, ustensiles en bois, les armes, la poterie et le tissage étaient des secteurs florissants et beaucoup de tribus kabyles étaient spécialisées, à l'image des At-Yenni connus comme ébénistes, métallurgistes, armuriers mais surtout comme orfèvres les plus experts et les plus réputés de Kabylie, (2) des At Jennad qui fabriquaient autrefois des armes à feu (canons et batteries de fusil), et des Iflissen-El-Bahr réputés pour la coutellerie etc. (3)

Le sociologue et professeur Salhi, dans : Monographie de la wilaya de Tizi-Ouzou, nous donne un témoignage précieux sur le rôle de l'artisanat en période précoloniale. Sans compenser les déficits de l'activité agricole, les revenus de ce secteur représentaient un apport non négligeable à la région. Mais cette activité a commencé à décliner avec l'arrivée de l'occupation française en Kabylie: « En dehors de la crise massive qu'affecta l'économie agraire [...] c'est au tour des manufactures et des organisations de colportage de commencer à décliner à la fin du XIX siècle. Un certain nombre de raisons particulières affectaient chaque corps de métiers. Ainsi l'interdiction de fabriquer des armes [...] de même que les difficultés en matière d'approvisionnement bloquèrent l'activité des orfèvres et, en général, de tous les métiers liés au travail des métaux, la plupart des mines à ciel ouvert [...] Il en est de même des productions reposant sur le travail du bois, par suite de l'application extrêmement rigoureuse du code forestier français en Algérie. » (4)

En plus de facteurs invoqués plus haut, l'ancienneté du colportage et du commerce chez les Kabyles, leur savoir-faire, qui résultait de leurs traditions artisanales et surtout les solidarités villageoises (le candidat à l'émigration comptait souvent sur la cohésion du groupe en confiant sa petite famille aux soins des proches parents comme son père ou son frère.), constituèrent également pour eux de précieux atouts, non seulement pour émigrer, mais pour réussir cette émigration.

(1) et (3)-Salhi (M. Brahim) : Monographie de la wilaya de Tizi-Ouzou. I : Présentation générale de la Wilaya. Tome -I- Histoire, CREAD, Alger, sans date, pages 45 et 49.

(2)-Lacoste Dujardin (C) : At Yenni. In : Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie. La découverte, Paris, 2005, p. 57.

(4)-Mahé (Alain) : Histoire de la Grande Kabylie XIXe-XXe siècles. Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises. Ed. Bouchene, Paris, 2001. Pages 294-295.

## 1-Facteurs de conservatisme dans le modernisme

Dans la description des différentes activités que les femmes kabyles remplissent dans le groupe familial, on s'aperçoit qu'elles n'ont jamais cessé de définir leur pouvoir en terme de responsabilité.

Les femmes transmettent, au fil des générations, des pouvoirs et des savoirs de mère en fille. La femme kabyle demeure la gardienne de la langue, des rites et des valeurs de la tradition. « Vu de l'intérieur, le rôle de la femme apparaît primordial. Elle est d'abord, l'élément conservateur par excellence, non seulement dans le domaine des coutumes, des mœurs ou de l'art (tissage, décoration murale, poterie ou tatouages) dont elle maintient le poncif conventionnel, mais plus encore dans celui de la langue dont elle sauvegarde mieux que l'homme la richesse et la pureté, en transmettant facilement le patrimoine littéraire : Chants, énigmes et contes.» (1)

Dans la Kabylie traditionnelle, le travail de la laine étant une obligation familiale, constituait l'une des principales activités de la femme- quel que soit son âge, son rang social ou sa fortune- qu'elle devait enseigner à sa fille dès l'enfance, afin de se familiariser avec, et apprendre à perfectionner quand elle sera en âge de se marier.

Lucien Golvin l'auteur de nombreuses études sur les tissages nord-africains, aux années cinquante du siècle dernier, avait mentionné l'existence d'un nombre incalculable de métiers à haute lisse « ... Si l'on songe que presque toutes les familles rurales d'Algérie, de Tunisie et du Maroc en possèdent au moins un, qu'il s'agisse de nomades ou de sédentaires. (2)

Dans le monde rural, le métier à tisser le plus répandu était le métier à haute lisse. Même H. Basset a mentionné cette réalité : « ...celui dont se servent les femmes dans les campagnes pour tisser les étoffes et pour fabriquer les tapis est un métier à haute lisse demeuré extrêmement archaïque. » (3)

En Kabylie, en plus des tâches quotidiennes qui retiennent la femme au logis comme au champ, (le puisage d'eau, le jardinage, le ramassage de bois mort, la cueillette des olives en hiver, l'éducation des enfants, les tâches ménagères...), la femme a largement contribué dans l'économie domestique.

Le tissage comme activité économique exclusivement féminine (après le déclin de l'industrie du lin, largement pratiquée par les hommes au début du 20<sup>ème</sup> siècle) (4), contribua en grande partie dans la satisfaction des besoins des ménages kabyles en vêtements et en couvertures

---

(1)-Laoust-Chantréaux (Germaine) : Kabylie, côté femmes. La vie féminine à Ait Hichem (1937-1939). Edisud Aix-En- Provence, 1990, page 254.

(2)-Golvin (Lucien) : Les tissages nord-africains. Imprimerie Officielle. Alger 1958, page 12.

(3)-Basset (Henri) : Les travaux de la laine à Rabat. Revue Hesperis1922. 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> trimestre, p. 145.

(4)-Hanoteaux et Letourneux : La Kabylie et les coutumes Kabyles. Volume I. Augustin Challamel, Paris, 1893, page 543.

La région étudiée qui est *Illulen Umalu*, est aujourd'hui parmi les localités de Grande Kabylie acquises au modernisme (l'habitat moderne, transport, scolarisation massive, électrification...). Mais malgré les signes visibles d'une vie moderne, certains traits de conservatisme persistent encore.

Malgré l'apport important de l'émigration qui se matérialise surtout, par le renouvellement incessant du parc logement dans ce village et ce, dans le cadre de l'auto construction, la conjoncture socio-économique de ces dernières années (90 et 2000) a marqué le mode de vie des ménages en quête d'amélioration de leur quotidien.

Sur le plan des activités économiques féminines, à l'exemple de tissage, qui est l'objet de la présente étude, il est à signaler :

Devant la volonté des villageoises d'affronter la crise sociale et économique qui ne cesse d'affaiblir le pouvoir d'achat des ménages et devant l'inexistence dans les villes kabyles telles que Azazga, Tizi-Ouzou, Bouzguene, d'organismes employeurs capables d'absorber le nombre incalculable de demandeurs d'emploi. La reprise des travaux de tissage aujourd'hui par les femmes se caractérise par :

1- Une volonté de réactivation de cette activité longtemps menacée de déclin en la modernisant.

La fabrication de vêtement étant disparue aujourd'hui à cause des facteurs de modernisme, à l'exception du burnous qui garde encore, à certaines occasions, son sens symbolique dans les mœurs locales. Le tissage des couvertures, dans le village Mezeguenc, situé à plus de 1000 mètres d'altitude, est conservé malgré son déclin presque total dans le reste des villages avoisinants. Il y a en effet, depuis une décennie, une volonté de moderniser les productions de tissage chez les femmes en introduisant comme matière de base la laine acrylique à la place de la laine naturelle qui demande beaucoup de temps et d'efforts pour être prête à l'utilisation (lavage, séchage, filage, cardage), mais sans toutefois moderniser les moyens de production, à savoir le métier à tisser employé aujourd'hui qui reste archaïque.

2- La disparition presque totale des pratiques rituelles anciennes dans les productions de tissage à cause des facteurs du modernisme qui ont touché tous les aspects de la vie sociale, économique et culturelle au sein du village étudié, n'a pas empêché l'apparition des nouvelles attitudes rituelles chez les femmes comme les rites qui ont un rapport avec la période des grandes vacances qui coïncident avec les retours périodiques des femmes émigrées (soit des grandes villes algériennes ou de France), période dans laquelle les ventes des productions de tissage (surtout les couvertures constituant les trousseaux des mariées, genre *açdil n rqem*) connaissent une réussite considérable.

## **Cadre théorique et conceptuel**

### **1-Les travaux antérieurs**

Les occupations de la femme rurale Algérienne ont suscité maints intérêts. Une grande partie de la littérature ethnographique de la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle et la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle illustre l'intérêt porté à la femme algérienne.

Les femmes dans la société traditionnelle ont toujours été l'élément conservateur de la tradition par excellence. Elles ont toujours fabriqué, elles-mêmes leurs propres ustensiles de cuisine, en poterie (jarres cruches, pots, plats, marmites...) et leurs propres besoins en literie et tentures ( couvertures, coussins, sacs à provisions, robes en laine, burnous...) Mais ce qui a frappé les ethnographes de cette époque n'était pas seulement le maintien des techniques archaïques chez celles-ci, (au contraire des hommes, connus pour leurs déplacements fréquents en dehors de leurs zones d'habitation, qui ont modifié leurs outils de fabrication), mais la survivance des croyances anciennes et pratiques rituelles liées aux représentations magico- religieuses de la vie

Les études qui ont traité les travaux de tissage et de la laine au Maghreb en général et en Algérie en particulier, sont très nombreuses.

#### **1-1- Sur le coté technique**, les plus importantes restent celles de :

Arnold Van-Gennep:

1911-Les étoffes kabyles. In : Etudes d'ethnographie algérienne. Ernest-Leroux, Paris.

Alfred Bel et Prosper Ricard:

1913-Le travail de la laine à Tlemcen. Alger-Jourdan,

P. Ricard :

1925- Publie un article sur le : Tissage berbère des Aït Aïssi, in Hesperis, Tome V- II : Hesperis. Et «Le Batik berbère», Hesperis, t. V,

1936-Note annexe sur les « Hanbels » nord-africains- in Annales de l'institut d'Etudes Orientales.

Marguerite Bel publie :

1937 : Les arts indigènes féminins en Algérie. Publication du Gouvernement Général de l'Algérie.

Lucien Golvin :

1950- Les arts populaires en Algérie en 5 tomes. Publication du gouvernement Général de l'Algérie.

#### **1-2- Sur le coté rituel :**

H.Genevois (Le père) :

1969- « *sut tadut* » La laine et le rituel des tisseuses.

Cependant, il est à souligner que les travaux de Anne Marie Goichon sur : La vie féminine au M'Zab (1927) et de Mathéa Gaudry sur : La femme Chaouia de l'Aurès (1929) et La société féminine au djebel Amour (1961) sont considérés comme des documents ethnographiques d'une très grande importance. Par le biais de ces études,

elles n'ont pas seulement pénétré l'univers intime des femmes respectivement, Mozabite et Chaouias, mais elles ont également rapporté les croyances, les superstitions et les occupations quotidiennes des femmes comme le tissage qui dominait toutes les autres activités des femmes et prenait la plus grande partie de leur temps.

En Kabylie, les travaux qui ont mentionné les travaux de tissage et de la laine sont innombrables. Mais, le travail effectué par Germaine Chantréaux, aux années trente du siècle dernier, reste le plus important, non seulement sur le plan technique mais sur le plan de rigueur scientifique aussi. Il est considéré comme une référence ethnographique d'une très grande importance et le plus fiable témoignage d'une époque où le tissage commençait à subir les effets du changement social.

Elle avait effectué, en effet plusieurs travaux avant :

Sous le nom de Germaine Chantréaux :

1936-« Les croyances et les rites relatifs à la mort et à l'inhumation chez les indigènes de la région de Meliana », Bulletin de l'enseignement des indigènes n° 296, janvier - juin 1936.

Germaine Chantréaux qui avait effectué, entre les années 1937 et 1939, un travail impressionnant sur le tissage de haute lisse à Aït Hichem et le Haut Sebaou, paru en deux tomes dans Revue Africaine.

-Elle a publié sous le nom de mademoiselle Chantréaux :

1937. « Les poteries berbères du Chenoua » Bulletin de l'enseignement des indigènes n° 299, juillet-décembre.

1940. « Le mariage chez les Aït Hichem, en 1938 », Bulletin de l'enseignement des indigènes, n° 304, janvier - décembre.

1941-1942. « Le tissage sur métier de haute lisse à Aït Hichem et dans le Haut Sebaou. » Revue africaine n° 85 et 86.

1945. « Les tissages décorés de Beni-M'guild. » Hesperis XXXII.

1946. « Notes sur un procédé de tissage torsadé. » Hesperis XXXIII.

-Et a publié également, sous le nom de Mme Germaine Laoust-Chantréaux, après son mariage avec l'orientaliste Emile Laoust :

1990. « Kabylie, côté femmes, la vie féminine à Aït Hichem (1937-1939), a connu le jour grâce à la contribution conjugée de Camille Lacoste-Dujardin avec le directeur des éditions Edisud.

Ce dernier était, à l'origine un manuscrit ethnographique d'une richesse inestimable que Mademoiselle Chantréaux, alors institutrice à Aït Hichem en Grande Kabylie, avait recueilli entre 1937-1939 et avait présenté un demi-siècle après (en 1964) sous forme d'un mémoire de l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales sous la direction de Germaine Tillion.

Cette remarquable femme qui appartient à cette partie de laïcs républicains qui prônaient la neutralité dans l'enseignement des indigènes sans chercher à heurter leur sensibilité ni toucher à leurs croyances qui restent de l'ordre intime. Germaine Chantréaux qui voue un grand respect aux gens de son entourage et une disposition remarquable à comprendre et à élargir son champ, est née en Algérie où sa famille tant paternelle que maternelle vivait depuis trois générations. Son grand-père maternel, en

effet, n'est autre que Jean Eugène Sheer ou 'Sidi Chir' (1855-1893)- comme le l'appelaient ses nombreux admirateurs- créateur et organisateur des premières « écoles ministérielles », écoles rurales destinées aux Algériens que Jules Ferry, alors ministre de l'instruction publique l'avait chargé de mettre en place, en application du décret du 9 novembre 1881.

Affectée au village d'Aït Hichem (1200m d'altitude) en 1937 à l'âge de 25 ans, où on lui confia la fonction d'institutrice, elle se mêla à la vie villageoise en côtoyant les femmes en apprenant leur langue, le kabyle au grand bonheur des femmes d'Ait Hichem qui la surnommaient *Tamçezuzt*, Aimée.

## **2-Choix du sujet :**

Etant une descendante de parents originaires de la Kabylie, celle-ci exerçait sur moi, et ce depuis l'enfance, une fascination et une curiosité indescriptibles.

La différence de mode de vie du monde rural, la persistance des valeurs ancestrales et l'attachement à la terre, tous ces éléments, traduisent la domination d'une culture orale millénaire transmise de générations en générations. Cette culture, jusqu'à une date récente, se manifestait en milieux féminins, d'une façon très nette encore : les femmes qui ne quittaient le village, que pour des raisons majeures, (les hommes kabyles par contre avaient l'habitude de fréquenter la ville en tant que colporteurs ou s'installaient pour exercer des métiers comme cafetiers, maçons, puis l'émigration) étaient des détentrices d'un savoir-faire millénaire et évoluaient dans un univers merveilleux plein de mysticisme, de sacré et de croyances rituelles.

C'est avec regret que je constate sa disparition progressive après chaque visite : le modernisme qui tend à standardiser les mentalités tout en faisant disparaître les particularités régionales, a certainement beaucoup aidé à améliorer le quotidien des villageois, mais il a également contribué à effacer une partie de leur personnalité.

Ce modernisme qui menace toute une culture d'une extinction évidente, me pousse à me demander à ce qui reste aujourd'hui d'une Kabylie (et du monde rural en général) aussi riche de ses structures sociales, de ses coutumes ou en bref de sa culture millénaire qui la distinguait du reste ?

### **2-1-Choix du village Mezeguene**

Compte tenu des éléments constituant l'approche défendue dans cette analyse, qui veut s'arrêter sur 'l'ampleur du changement social sur les activités féminines domestiques en général et les travaux de tissage en particulier', le choix du terrain s'est imposé de lui-même.

En effet, le choix porté sur le village Mezeguene dans la commune d'Illoula-Oumalou, n'est pas justifié par l'appartenance géographique (puisque je suis une descendante de parents originaires du village Kerrouch, commune d'Imsohal, voisine d'Illoulen), mais par l'adaptation de la problématique avancée au terrain d'étude.

Ce village présente un nombre de facteurs positifs pour ce genre de travail :

- Sa situation très élevée qui dépasse les mille mètres l'expose, durant tout l'hiver, à la rudesse du froid et la chute d'importantes quantités de neige. Au contraire des

villages d'altitudes moyennes qui délaissent de nos jours les travaux de tissage, les femmes de ce village, laborieuses et actives, pratiquent toute sorte d'activités comme la couture des robes, le tressage des ceintures, la broderie, le tissage des couvertures etc.

- Son importance, par rapport aux autres villages de la commune, puisqu'il est classé le premier par le nombre d'habitants.
- L'enracinement de tissage dans les mœurs et traditions de ce village et la persistance de son utilisation malgré sa disparition partielle ou totale dans d'autres régions de la Kabylie.

### **3- Construction de l'objet**

La réalisation de ce travail, qui se base sur des données du terrain et une grande documentation ethnographique, fruit de beaucoup d'efforts sur une durée relativement longue. Le thème choisi, lui-même, ne donne pas satisfaction au premier regard car les travaux de tissage sont, dans plusieurs régions de la Kabylie, en déclin aujourd'hui. Il a fallu chercher un village Kabyle dans lequel les productions en tissage ne cessent de s'accroître. Le choix du village de Mzeguene, comme terrain d'étude, s'est avéré idéal à cause de multiples avantages qu'il offre, mais son éloignement des centres urbains (il est à quelques 50 km d'Azazga, 75 km de Tizi Ouzou et plus de 170 km d'Alger et la neige qui tombe en abondance en hiver (*Mzegen* est à 1000 m d'altitude) rend la tâche de s'y rendre difficile.

Si les jeunes filles/femmes, en général, compréhensives et coopérantes, ne posent pas de problèmes qui empêchent le bon déroulement du travail, les plus âgées sont, par contre, très méfiantes et soupçonneuses. Etant une étrangère du village, celles-ci se sont montrées d'une curiosité très prononcée.

La partie qui porte sur les rites et les tissages anciens, reste la plus difficile à cause des interprétations de certaines femmes sur les intentions réelles qui motivent mes questions. Les pièces de tissages anciens, appartenant à quelque unes d'entre elles, sont inaccessibles.

Sur une question portant sur les rites anciens, une femme m'a lancé : *'yilleɣ di Lžžayer anda teɣḥli-d ur ssinent ar'akw anecta!* : « Je croyais qu'à Alger où tu vis (les femmes) ne connaissent pas tout ça ! »

Ces attitudes montrent comment les femmes rejettent ou nient leurs connaissances des croyances anciennes à cause de l'étiquette de 'sorcière', *'mm iheckulen'*, qu'on peut leur coller.

Autre difficulté rencontrée lors de l'accomplissement de ce travail : quelques femmes d'âge moyen, qui tissent pour la vente, déclarent, par pudeur ou par discrétion, qu'elles tissent pour les besoins de leurs ménages et de leurs filles en âge de marier et nient ce fait, leur appartenance à la catégorie des professionnelles.

#### 4-Problématique

Le tissage comme une activité sociale exclusivement féminine a suscité et suscite encore une très grande attention ; différentes études lui ont été consacrées depuis le début du 20<sup>ème</sup> siècle.

Malgré les nombreux facteurs qui se conjuguent actuellement pour diminuer de l'importance du tissage, comme le modernisme et les nouvelles habitudes vestimentaires qui ont touché la société en général, le tissage, comme activité exclusivement féminine, s'est maintenu dans la Kabylie. Dans la région étudiée d'Illoula-Oumalou, il est une activité répandue chez les femmes qui ne tissent plus pour l'habillement, à l'exception du burnous, mais qui continuent à tisser des couvertures en laine, qui ne sont pas forcément destinées à remplir leurs fonctions initiales. Ce maintien est favorisé par d'autres usages que les couvertures remplissent dans la vie sociale et symbolique des villageoises.

Mon intérêt donc va porter sur ces nouvelles fonctions qu'acquièrent le tissage et la symbolique qu'il véhicule aujourd'hui.

Il faut noter que le travail de Germaine Chantréaux, effectué sur place dans les années trente (1937-1939), est considéré comme une référence ethnographique d'une très grande importance et un fiable témoignage d'une époque révolue, mais il faut reconnaître toutefois, qu'à l'époque déjà, le tissage a commencé à décliner à la faveur du changement économique et social. L'apparition des produits manufacturés comme les tissus en coton et leur réussite auprès de la population féminine et même masculine, a favorisé l'apparition de *taqendurt*, robe de femmes en cotonnade, qui a remplacé l'*axellal* traditionnel, sans parler du déclin progressif qui a connu le vêtement masculin traditionnel (sauf le burnous a cause de sa symbolique).

Le changement a touché également les couleurs utilisées dans le tissage. Avant les années vingt, les femmes pour teindre les couvertures, utilisaient les couleurs obtenues à partir des végétaux telle que les racines de garance que les femmes cueillaient au printemps, le daphné, l'ombellifère... Mais l'apparition des colorants chimiques a favorisé l'abandon des colorants naturels qui ne donnent qu'une gamme très limitée (les teintes verte, jaune, rouge et brune) en faveur des colorants chimiques qui, il faut le reconnaître, offrent une gamme de couleurs plus riche et plus éclatante, avec des nuances allant des plus claires au plus vives. Mais sur le plan pratique, ces colorants chimiques donnaient des résultats négatifs : les tissages perdaient leur éclat dès les premiers lavages.

Contre toute attente, le tissage des couvertures est pratiqué aujourd'hui encore malgré le mode de vie "moderne" qui gagne de jour en jour les campagnes.

1-Le tissage, comme activité domestique féminine, était intimement lié, dans les sociétés traditionnelles, à l'économie de subsistance.

L'une des caractéristiques essentielles du tissage, au passé et même à présent, dans la société algérienne est son utilisation comme moyen de sortie de crise. Après sept années de guerre sanglante, beaucoup de jeunes femmes de *chahid*, seules et sans ressources, avaient trouvé dans le tissage un métier qui leur assurait un minimum de revenus afin d'élever leurs enfants en général en bas âge et de les instruire.

Aujourd'hui encore, face à la crise économique qui secoue le pays depuis plus d'une décennie déjà et ses retombées négatives sur les capacités financières des ménages, le tissage comme métier est 'revenu' avec force pour toucher une grande partie de femmes de conditions sociales différentes. Si beaucoup de ces femmes, dans la région étudiée, se spécialisent actuellement dans ce genre d'activité, il est intéressant de se poser la question sur les conditions sociales de ces dernières et leurs âges ? D'une autre manière, on peut s'interroger comme suit : si aux lendemains de l'indépendance, les femmes qui tissaient pour la vente étaient en général des veuves, des femmes seules sans revenus, qu'elle est la situation sociale des femmes qui se spécialisent dans le tissage aujourd'hui ?

2-Le tissage aujourd'hui encore est pratiqué par les femmes, quelles soient jeunes ou moins jeunes, instruites ou analphabètes. Les rapports qui les lient aux croyances anciennes et aux pratiques rituelles se manifestent-elles de la même façon ou les éléments 'âge' et 'instruction' jouent-ils un rôle dans cette relation ? D'une autre façon : comment se comportent les jeunes tisseuses envers cette activité ? La scolarisation des filles a-t-elle un rapport avec la tendance à désacraliser le travail du tissage ?

3-La chose qui ne peut échapper à un observateur averti est le nouvel aspect des nouveaux tissages à cause de l'introduction de la laine acrylique comme matière de base. Pour rappel, la laine naturelle utilisée dans les tissages anciens était très précieuse en Kabylie à cause de la rareté de l'élevage du mouton. L'introduction récente de la laine acrylique (au début des années quatre vingt) et son utilisation progressive comme matière de base à la place de la laine naturelle, a provoqué des modifications sur les nouveaux tissages.

La laine acrylique a remplacé la laine naturelle non seulement à cause de la rareté de cette dernière, mais à cause des caractéristiques physiques supérieures de la laine acrylique (légèreté, résistance, couleurs variées et lavables...) et les avantages qu'elle garantit. Les tisseuses aujourd'hui achètent la laine acrylique sous forme de dix bobines par paquet, qui est prête à être tissée, sans passer par les étapes traditionnelles de lavage, de cardage et de filage qu'exigeait la laine naturelle.

Mais il est utile de s'interroger, après l'adoption de la laine acrylique comme matière de base dans le tissage, sur les modifications apportées dans les nouveaux tissages ? D'une autre manière : sur quel plan apparaissent les modifications sur les tissages avec l'introduction de la laine acrylique ?

4-L'effort d'adapter les produits de tissage par les jeunes tisseuses traduit le souci de se conformer aux exigences de la modernité : la laine naturelle, matière première de tout tissage est remplacée, pour des raisons objectives, par la laine synthétique (acrylique) nécessairement achetée.

Les dimensions sont réduites au maximum : les couvertures tissées aujourd'hui sont légères et de petites dimensions (les couvertures anciennes avaient jusqu'à 8m de long sur 2m contre 2m sur 2m aujourd'hui) Même au niveau des couleurs, les tisseuses aujourd'hui utilisent une gamme très variée de couleurs vives.

Conçues, dans le passé, pour servir de couche aux membres de la famille pendant la nuit et comme moyen isolateur contre le froid de l'hiver, les couvertures anciennes étaient lourdes et de grandes dimensions (au sens de la longueur)

Mais il faut relever que les changements dans les dimensions des couvertures actuelles n'ont touché que la longueur sans toutefois, toucher la largeur qui est celle du métier à tisser.

Sur le plan pratique, il est intéressant de s'interroger sur le degré d'adaptation des nouvelles couvertures aux normes de commodité du lit moderne ?

5- Et enfin, si les couvertures, au passé, constituaient un moyen utile, pour chaque ménage de se protéger contre le froid de l'hiver, quelles sont les utilisations actuelles de la couverture ?

### **5-Hypothèses :**

Les hypothèses sont des réponses aux questions posées » écrit Madeleine Grawitz (1)  
Après un long travail d'investigation et de minutieuses observations qui s'étendent sur plusieurs années, certaines remarques, notées sur le terrain, n'ont donné naissance à : projets d'hypothèses qu'après plusieurs retours sur le terrain pour les vérifier. Lesquelles qui, au fur et à mesure de leur approfondissement, ont dégagé les présentes hypothèses :

I- Il y a une désacralisation du travail de tissage de la part des femmes tisseuses, et par conséquent, il y a une rupture avec le mode de production mythico religieux qui vise à reproduire l'image immobile de l'éternité qui caractérisait la société traditionnelle.

- Le degré de la rupture avec le mode de production traditionnel est plus net chez les jeunes tisseuses que chez les vieilles, celles-ci continuent toujours à respecter la tradition.

- Le changement a, donc un rapport avec l'âge et le niveau d'instruction des tisseuses

II- La composition du trousseau de la mariée constitue un nouveau rituel.

- Il y a un nouveau marché de la couverture avec l'apparition d'une catégorie de spécialistes '*timetjarine*' qui s'emparent du marché.

- Les clientes sont d'abord des femmes du village, des femmes des villages voisins et des émigrées originaires du village.

- Acheter une couverture, en guise de souvenir, par les femmes émigrées, c'est entretenir des liens avec le milieu d'origine et de les renforcer symboliquement

- Ces liens sont exprimés d'une façon symbolique et rituelle. (Il y a les grandes vacances en été- retrouvailles des émigrés avec les leurs- participation aux fêtes, prendre part aux fêtes en choisissant la fille qui convient à leurs enfants (le départ en France vers la fin.)

III- L'introduction de la laine acrylique dans les tissages, comme matière de base à la place de la laine naturelle, a entraîné des modifications au niveau du poids, la qualité, les dimensions et le décor.

- Il y a une collection de vieilles couvertures, en guise de souvenir fait par les familles

(1)- Grawitz (Madeleine) : Méthodes des sciences sociales. Dalloz, Paris 2001, page 322.

## 6-Définition des concepts

### 6.1-Sacralisation

Il est préférable, avant de définir la notion de désacralisation, d'évoquer certains aspects du sacré. Le vocabulaire usuel du sacré (sacrifice, sacrilège, sacrement, consécration, sacro-saint, sacralisation...) renvoie historiquement au domaine religieux. Le sacré évoque une manifestation d'un absolu invisible et supra humain, le divin. (1)

Dans les sociétés traditionnelles, toute action a un sens précis. Elle participe de ce fait, au sacré. Le tissage comme toutes les activités féminine de haute importance que les femmes accomplissaient dans le cadre domestique, avait dans le passé une valeur symbolique et sacrée

Il faut préciser que pour les sociétés traditionnelles, tous les actes importants de la vie courante ont été révélés, à l'origine, par des dieux ou des héros. « Les hommes ne font que répéter à l'infini ces gestes exemplaires et paradigmatiques. » (2)

Les structures symboliques- véhiculées par le mythe, mais aussi par les récits, puisque les mythes fondateurs sur l'origine des structures symboliques dans lesquelles s'inscrit le tissage dans les sociétés berbères, qui évoquent la réalisation de l'union du ciel et de la terre, ont complètement disparu \*

En effet, l'anthropologue Yacine-Titouh évoque l'un des rares récits sur l'origine du tissage en Kabylie, (récit rapporté par Jean Servier au début du siècle dernier), raconte : « On dit qu'au début de l'humanité, écrit-elle, *Tahitust*, la femme de *Ahitus*, le forgeron, ayant vu pour la première fois la pluie tomber, ramassa des bouts de laine et, partit de cette image, en construisit à son tour une réplique en miniature.

Depuis lors, le métier à tisse est entouré d'un halo de légendes car, comme la terre et le ciel, il dispense non seulement la vie-le métier à tisser participe de l'humanité puisqu'il est doté d'une âme, d'un souffle dit *rruh*- mais aussi la mort selon la manipulation qu'en font les utilisatrices » (3)

La notion du sacré (le sacré local) est ainsi ambigu. Les forces religieuses sont tantôt bienfaitantes, gardiennes de l'ordre physique et moral, dispensatrices de vie : ce sont des choses et des personnes qui inspirent amour et reconnaissance. A l'inverse existent des puissances mauvaises et impures.

---

(\*)Certains peuples comme les Dogons (peuple du Mali, vivant dans les falaises de Bandiagara, au sud-ouest de la boucle du Niger) ont par contre, conservé les mythes fondateurs qui expliquent, non seulement l'origine de l'univers ainsi que la structure symbolique dans laquelle tout élément de l'univers devrait idéalement s'inscrire. \*Le métier à tisser élémentaire est considéré chez ce peuple comme le premier art à avoir été enseigné à l'humanité. Les allers et retours incessants de la navette symbolisent la combinaison des contraires : mâle et femelle, terre et eau ...

Griaule Marcel : Dieu d'eau -Entretiens avec Ogotemelli, Paris, Fayard, 1966.

(1)-Wunenburger Jean Jacques : Le sacré. PUF. Que Sais-je ? Paris 1981, dans : Introduction.

(2)- Eliade (Mircea) : Le mythe de l'éternel retour. Ed. Gallimard, Paris. 1969, pages 46-47.

(3)-Yacine-Titouh Tassadit : Les voleurs de feu. La Découverte/Awal. Paris 1993, page 132.

Ces deux aspects opposés de la vie religieuse sont en étroite parenté ; ils entretiennent tous deux le même rapport avec les êtres profanes.

De ce qui précède, on peut dégager certains aspects du sacré dans le paysage traditionnel kabyle :

1- Présente toujours un double aspect ambivalent : il est attirant et repoussant, bénéfique, mais dangereux.

2-Il présente un aspect théorique et un aspect pratique, il est mythe et rite qui se réactualisent dans la réalité sous forme de gestes, de paroles...

3-Il ne présente pas une rigide dichotomie sacré/profane tel qu'il est rapporté par les ethnologues et historiens des religions.

Il apparaît donc, que le sacré dans le paysage traditionnel, se réfère à une conception ordonnée du monde, en tant que système explicatif mais également actif : « Le sacré se trouve lié de la façon la plus étroite à l'ordre du monde : il est l'expression immédiate et la conséquence directe. ». (1)

## 6.2-Désacralisation :

Ce terme désigne les processus de désaffection pour les rites et les institutions d'une religion, l'abandon des pratiques et des significations sacrées. (2)

Le tissage est devenu un travail profane comme toutes les activités d'ailleurs, empreintes de monotonie et de solitude. La valeur marchande du 'produit' passe avant tout. La jeune tisseuse se moque des instructions des vieilles femmes conservatrices de la tradition. Ce qui préoccupe la jeune tisseuse surtout, c'est la valeur marchande de son produit. Non seulement les rites ont disparu aujourd'hui, mais les moments favorables choisis autrefois pour cette occupation aussi. La jeune tisseuse travaille tous les moments de l'année. Quelle que soit sa situation sociale et économique, elle aménage des moments et des heures pour accomplir son travail à sa guise. Etudiante ou stagiaire, elle s'occupe des travaux du tissage en été pendant les grandes vacances. Elle tisse aux moments fastes et néfastes, à la lune croissante ou décroissante, aux moments des fêtes religieuses et profanes...etc.

On peut conclure que le degré de rupture avec le mode de production traditionnel est plus net chez les jeunes tisseuses que les vieilles, celles-ci continuent toujours à respecter la tradition.

Le monde archaïque ignore les activités 'profanes', écrit Eliade. Toute action qui à un sens précis –chasse, pêche, agriculture, jeux, conflit, sexualité etc. – participe en quelque sorte au sacré...ne sont 'profanes' que les activités qui n'ont pas de signification mythique, c'est –dire qui manquent de modèles exemplaires. (3) Mais peut-on conclure que le sacré est en déclin aujourd'hui ?

Certainement pas : « Le sociologue voit dans les processus de laïcisation et de sécularisation (synonymes de désacralisation), ni déclin ni renouveau du sacré, mais de simples déplacements Le monde moderne a certes renoncé à beaucoup de formes

(1)-Eliade (Mircea) : Le sacré et le profane. Gallimard, Paris 1965, page 21.

(2)-Dictionnaire de sociologie. Sous la direction d'André Akoun et Pierre Ansart, Ed. Le Robert/Seuil, 1999

(3)-Eliade Mircea : Le mythe de l'éternel retour. Ed. Guallimard, Paris, 1969, page 41.

d'expression religieuse, mais il assure en même temps le transfert du sacré sur d'autres objets que les Dieux. » (1) Dans ce sens Eliade écrit : « L'homme moderne qui se sent et se prétend areligieux dispose encore de toute une mythologie camouflée et de nombreux ritualismes dégradés. » (2) Donc, on a droit de douter d'une désacralisation totale soit possible, mais des transferts et des déplacements du sacré sont observables.

### 6.3- L'esthétique ou la notion du beau

Le concept de « culture matérielle » a fait son apparition avec les travaux d'André Leroi-Gourhan (préhistorien et ethnologue français 1911-1986) qui y faisait figurer l'alimentation, le vêtement, le confort, dans la société. L'étude des variations culturelles portait sur l'habitation, la pêche, l'agriculture, l'élevage et le tissage.

Culture matérielle ou indécemment «civilisation matérielle » regroupant les moyens de subsistance, les industries, tout ce que l'ethnologue appelle précisément « technologie culturelle. » (3) Chaque production matérielle d'un groupe donné est considérée comme le reflet de celui-ci: « Toute la personnalité d'un groupe humain est enfermée dans le moindre de ses productions matérielles, comme dans toutes les œuvres de son esprit.»

(4) L'une des manifestations de l'art populaire, à l'intérieur de chaque région dans le monde est donc, l'existence des normes techniques et « style esthétique » qui régissent la fabrication de l'objet ou de l'outil, que Leroi-Gourhan définit comme : «L'expression totale que baigne la totalité culturelle du groupe. » (5) Chaque groupe humain subit, dans le cours de son évolution, des transformations incessantes, inégales et irrégulières et chaque domaine de l'activité accuse un certain nombre de cas qui semblent frappés d'immobilité.

Chez certains groupes humains, plus conservateurs, pour des raisons économiques, historiques, et sociales, ces normes sont plus conservées dans leur production matérielle et artistique, avec quelques modifications plus en moins apparentes, sans toutefois subir une grande transformation dans la forme de l'objet fabriqué, son poids, sa dimension...etc. Cette permanence semble une caractéristique fondamentale de la culture Berbère. En effet, il existe aux pays du Maghreb, une permanence berbère (avec quelques différences d'un pays à un autre), mais permanence ne signifie pas conservatisme absolu. Elle consiste plutôt en un maintien de traditions techniques d'autant plus durables qu'elles sont simples, en certains modes de penser, en des comportements sociaux ou artistiques enracinés dans le tréfonds du Maghrébin : « Le Berbère acquiert volontiers mais abandonne difficilement : c'est ainsi que le Maghreb, surtout celui des montagnes est devenu un extraordinaire conservatoire de coutumes et de techniques. » (6)

(1)-Wunenburger (Jean Jacques) : Le sacré. PUF, Que Sais-Je ? Paris 1981, page 99.

(2)-Eliade (Mircea) : Le sacré et le profane. Gallimard, Paris 1965, page 173.

(3)- Traité de sociologie sous la direction de Raymond Boudon. PUF.Paris 1992

(4)- Leroi-Gourhan (André) : Les racines du monde. Ed. Belfond. Paris 1982, page 285.

(5)- Leroi-Gourhan (André) : Le geste et la parole. Tome II : La mémoire et les rythmes. Ed. Albin-Michel. Paris, 1965, page 72

(6)-Camps (Gabriel) : Berbères aux marges de l'histoire. Chap. Permanence berbère Paris, Hesperides, 1980, page 274.

#### 6.4-Quelques critères de l'objet esthétique :

1-Le problème de différenciation de ce qui relève de l'art et de la fonctionnalité dans les objets d'art quotidiens et utilitaires, date du début du siècle dernier : « Il est très difficile de distinguer les phénomènes esthétiques des phénomènes techniques, écrit Mauss, pour une raison précise : une technique est toujours une série d'actes traditionnels ; une série, c'est-à-dire un enchaînement organique destiné à produire un effet *sui generis* technique. » (1)

2-Les objets utilitaires n'ont pas été créés en tant qu'œuvres d'art, mais en tant qu'objets répondant aux besoins de la vie quotidienne : ustensiles de cuisine, vêtements, mobilier en bois, armes... Guenon résume cette formule lapidaire, en disant qu'une œuvre d'art ne mérite ce nom que si elle est, tout à la fois : « un objet usuel et un support de contemplation. » (2)

3-Le choix du type de rapport entre la forme et le décor relève des normes esthétiques particulières aux différents groupes ethniques, où l'apport de l'individu est minime.

Les femmes tisseuses dans la société traditionnelle, confectionnaient les tissages pour des besoins utilitaires avant tout, l'esthétique n'avait pas la même valeur qu'aujourd'hui. Décorer un objet utilitaire de la vie quotidienne comme une poterie ou un tissage, dessiner sur un corps ou un mur, répondait toujours à une finalité religieuse, prophylactique ou idéologique avant tout. La recherche d'agrément, n'a jamais été recherchée pour soit. Dans ce sens, Youssef Nacib écrit : « Le dessin d'une poterie n'est ni naïf, ni innocent au sens cognitif de ces concepts. Les hommes ont imprimé dans la pleine signification du terme des constructions idéologiques plus en moins élaborées mais pertinentes au regard de l'environnement socio-historique dans lequel elles sont inscrites. » (3)

4-Liée au caractère fonctionnel des objets, l'esthétique ne résulte pas toujours d'une recherche consciente de la part de l'artiste. Le plus souvent, surtout dans l'élaboration des formes, la beauté de l'objet est le fruit d'une recherche esthétique collective où l'artiste ne fait que reproduire les formes dont il n'est pas vraiment l'auteur. (4)

5-Sur le plan vestimentaire, la reconnaissance sociale, au passé, se faisait par des signes extérieurs, parmi eux le vêtement dont l'homme ne se séparait jamais parce qu'il reflétait son identité et son appartenance à une ethnie ou un groupe social donné.

Les auteurs grecs et latins ont été frappés par la particularité de l'habillement berbère: une tunique flottante, sans ceinture, dont la description rappelle les modernes djellabas : « Le trait distinctif que l'on peut retrouver à l'époque préislamique est la grande pièce d'étoffe dont s'enveloppent les hommes et femmes (quoique de façon tout à fait différente) de la Libye au Maroc.

---

(1)- Mauss (Marcel) : Manuel d'ethnographie. Chap. L'esthétique. Editions Payot, Paris 1967. Page 85.

(2)-Guenon (René) : Comptes- rendus, Paris 1973, page 56.

(3)- Nacib (Youssef) : Aspects magico-symboliques dans l'imagerie artisanale du Djurdjura. In : Annuaire de l'Afrique du Nord, tome XXXII. 1993. CNRS Editions, Paris, 1995, page 125.

(4)-Benfoughal (Tatiana) : Questions sur l'art populaire. Ed. Khawaryzm, E.N.A.P, Alger, 1992, page 23.

Cette pièce porte divers noms, dont les plus courants sont en Arabe : *-haïk, ksa, barrakan-* et en Berbère *-ačban, akhusi, afagu, tahayekt-* etc.... (1)

6-Le caractère collectif de l'objet utilitaire ne peut se réaliser que dans les traits propres à une communauté concrète, bien localisée et délimitée géographiquement. Ainsi la notion de beau n'est pas toujours appréciée de la même façon au sein d'un même « groupe esthétique » Dans le monde rural, chaque costume correspondait à une identité tribale. M.Gaudry rapporte qu'au début du siècle dernier, la robe drapée *-elhaf-* était portée par toutes les femmes de la région de l'Aurès, la distinction entre certains villages se faisait grâce au décor. Les femmes de Menâa décoraient le bord de leur *-elhaf-* par un seul galon, tandis que les femmes des villages voisins les agrémentaient de plusieurs galons superposés. (2)

Il reste de savoir si le "moderne" rejette t-il le beau ?

En réalité, il est à remarquer dans la vie moderne, une tendance à rechercher le beau en dehors des limites tracées par la communauté. L'artiste aujourd'hui, pour égayer son œuvre, peut faire recours à plusieurs normes artistiques et esthétiques de différentes sources.

La thèse philosophique qui prône l'art pour l'art ou la recherche de beau pour soi est trop idéaliste pour être appliquée dans la réalité des sociétés modernes lesquelles, même si elles effleurent l'espoir qu'un jour cette thèse se réalisera, défendent de même, le principe pour lequel aucun objet artistique et esthétique ne peut exister sans avoir un rôle déterminant dans la société.

Pour conclure cette idée, il faut rappeler que dans les sociétés modernes, comme dans les sociétés traditionnelles, la notion du beau est utilisée pour soutenir des desseins généralement inavoués comme défendre l'idéologie, camoufler la magie ou assurer un bon revenu commercial....

(1)-Libas. In : Encyclopédie de l'Islam. Tome V, Paris, Maisonneuve et Larose, S.A 1986, pages 737.

(2)- Gaudry (Mathea) : La femme Chaouia de l'Aurès. Ibid. Page 48.

## **7- Méthodologie**

L'approche générale étant 'l'ampleur du changement social sur les travaux de tissage au village Mezeguene', il apparaît donc que la méthode à suivre est la théorie du changement social.

Il se dégage donc, une série relationnelle sur lesquelles va se porter l'analyse :

-La relation de la sacralité du travail de tissage avec l'âge et le niveau d'instruction des femmes qui tissent.

-La relation entre l'introduction de la laine acrylique comme nouvelle matière première, à la place de la laine naturelle, et les changements survenus dans l'aspect, les dimensions, le poids, la qualité des tissages réalisés aujourd'hui.

-La relation entre l'existence d'un marché de couvertures avec la coutume, encore vivace dans la région, qui veut que les jeunes filles en âge de se marier doivent se munir d'un trousseau constitué d'un nombre déterminé de couvertures et de toutes sortes.

-La relation entre le mouvement des femmes émigrées (arrivées, départs périodiques, ...) avec l'apparition de nouveaux rites...

L'approche socioculturelle détermine le choix d'une méthodologie de type qualitatif

Il y a donc cinq techniques de recherche qui sont dégagées pour le recueil de l'information :

**7.1- Observation directe auprès des tisseuses** : Ces contacts directs avec elles (par l'intermédiaire des amies, des tantes mariées dans ce village, des cousines...) étaient faciles sur le plan linguistique, puisque moi-même maîtrisant le parler kabyle, mais difficile sur le plan des croyances et des représentations pour celui qui ne partage pas leur lieu d'existence, comme l'explique bien Bourdieu : « La réalité sociale a un sens et une structure de pertinences spécifiques pour les êtres humains qui y vivent, y agissent et y pensent. Par la construction de sens commun, ils ont présélectionné et pré-interprété ce monde qu'ils appréhendent comme la réalité de la vie quotidienne. Ce sont ces objets de pensée qui déterminent leur comportement en le motivant. » (1)

**7.2- Entretiens avec les femmes** : il y a lieu d'appliquer deux genres d'entretiens :

**7.2.1- Indirecte ou libre** orienté d'après les objectifs tracés par l'étude. Ce genre d'entretien est appliqué aux débuts de l'enquête pour renforcer l'observation et de s'arrêter sur les éléments déterminants qui lient la cause à l'effet. Donc, son but est d'amener les femmes à parler de leurs activités, afin de comprendre les mécanismes déterminants.

**7.2.2-Directe** par le biais d'un questionnaire qui a visé une catégorie déterminée de femmes après avoir dégagé les hypothèses. Il est réalisé auprès d'un échantillon de 33 femmes, appartenant au village Mezeguene, tisseuses de leur état.

**7.3-** Les divers déplacements aux sièges de commune, de daïra, de wilaya et enfin le centre de recherches appliquées et de développement (C.R.E.A.D)

**7.4-** La technique de la photographie sur laquelle une partie de ce travail s'appuie.

**7.5-** Enfin la documentation bibliographique et surtout la lecture des travaux qui ont un rapport direct avec ce travail.

(1)-Bourdieu (Pierre) : Choses dites. Chap. Espace social et pouvoir symbolique. Minuit, Paris, 1987.

«L'homme n'est l'homme que dans la mesure où il est parmi d'autres et revêtu des symboles de sa raison d'être. Nus et figés, le grand prêtre et le vagabond ne sont que des cadavres de mammifères supérieurs dans un temps et un espace sans signification parce qu'ils ne sont plus le support d'un système symboliquement humain.»

**André Leroi-Gourhan**

Le geste et la parole. Tome II, La mémoire et les rythmes

# LA CULTURE KABYLE

## Chapitre : La culture Kabyle

### **Introduction**

La culture Kabyle appartient au vaste ensemble ethnolinguistique berbère. Occupants historiques de l'Afrique du Nord depuis la plus haute antiquité, les berbères ont occupé autrefois, un espace très large sans discontinuer, de l'Océan Atlantique jusqu'à l'oasis égyptienne de Siwa, et de la cote méditerranéenne jusqu'au Sahel. (Afrique noire)

Ce qui permet d'identifier les Berbères se sont leurs caractéristiques sociales et culturelles. En effet, ceux-ci sont définis par :

- La continuité d'occupation d'un territoire déterminé
- La continuité d'une langue, partie intégrante de ce même territoire
- La continuité de leur organisation sociale
- La fidélité à des formes de rituels, d'arts et de croyances
- Enfin et peut-être surtout par une tradition de résistance omniprésente dans toutes les formes d'expressions collectives. Résistance qui bien sûr n'exclut pas une capacité d'appropriation et d'intégration d'éléments culturels extérieurs. A ce propos, Tassadit Yacine-Titouh écrit : « Ces sociétés ont en effet subi des dominations diverses depuis la présence romaine jusqu'à la conquête française, en passant par les dominations musulmanes arabe et turque (pour l'Algérie et la Tunisie)-, qui ont produit en réaction des modes de résistance favorisant leur survie. Tout en conservant des traditions culturelles spécifiques, elles ont été contraintes de s'ouvrir aux cultures du pouvoir en place. » (1)

Malgré le recul qu'a pris le berbère face à l'avancée de la langue arabe avec l'arrivée des musulmans au septième siècle la langue berbère est toujours parlée dans un grand nombre de régions comme la kabylie.

En effet, suite à l'invasion des Hilaliens qui, pour rester les seuls maîtres des basses et riches terres des plaines, refoulèrent les tribus berbères vers les hautes régions Du Tell ou les sables brûlants du désert. *Si ζmar ssaζid Bulifa* (Si Amar Saïd Boulifa écrit à ce propos : « De tout temps, l'Atlas, avec ses ramifications, et le Sahara, avec ses plaines désertiques, ont été le refuge par excellence des familles berbères, dont certaines, fuyant l'envahisseur, subirent des émigrations forcées et passèrent successivement aux quatre points cardinaux de l'Afrique du Nord... » (2) Dès lors, le Djurdjura, grâce à ses reliefs accidentés inaccessibles, pays réellement Zouaoua, qui conservait toujours son indépendance, se trouva enrichi de nouveaux éléments berbères venus chercher refuge et protection.

---

(1)-Yacine-Titouh (Tassadit) : Chacal ou la ruse des dominés. Aux origines du malaise culturel des intellectuels algériens. Introduction. La Découverte, Paris 2001, page 10.

(2)-Boulifa (Si Amar): Le Djurdjura à travers l'histoire. Organisation et indépendance des Zouaoua. Alger, J. Bringau, 1925. (Réédition Berté, Alger, sans date, page 16.

Témoins des troubles de cette époque, *Ben xaldun* (Ibn Khaldoun) rapporte : « Ils [les Zouaouas] habitent au milieu des précipices formés par des montagnes tellement boisées, qu'un voyageur ne saurait y trouver son chemin. » (1) Les luttes que le Djurdjura dut livrer en ces circonstances, ne firent que fortifier et raffermir les tribus dans leur organisation en petites républiques. (2)

Mais le Djurdjura, ne put rester longtemps isolé de ce qui se passait au reste du Maghreb. L'intervention des chefs maraboutiques sera efficace, dès le XVII<sup>ème</sup> sièc... Ces chefs, détenteurs d'une légitimité religieuse, qui formeront une caste de clercs distinguée, seront les défenseurs acharnés de l'enseignement coranique et de la langue arabe en Kabylie. Malgré l'exclusion du parler kabyle dans la gestion de domaine religieux, à cause de son statut de langue orale non scripturaire, le kabyle - à l'instar des autres parlers berbères- s'est maintenu avec force jusqu'à nos jours, il est utilisé dans la vie quotidienne non seulement des populations montagnardes de la Kabylie, mais aussi de celles des grandes villes comme Tizi-Ouzou, Alger, Bejaia, Bouira...

La culture kabyle s'est illustrée par sa souplesse et ses capacités d'adaptations. Loin de se replier sur eux-mêmes, les Kabyles font recours aux emprunts aux autres langues comme l'arabe et le français.

La prise de conscience des kabyles, a joué un rôle primordial dans la sauvegarde de leur patrimoine culturel et leur identité. Cette force de résistance apparaît nettement chez les Kabyles émigrés en France qui, malgré leur intégration dans la culture occidentale, sont restés attachés à leur langue maternelle et les valeurs Ancestrales.

De ce fait, l'élite kabyle du XX<sup>ème</sup> siècle, formée essentiellement d'intellectuels, de diplômés de l'école française et même d'ouvriers, illustre bien cette situation. Ils n'étaient pas seulement des témoins de leur époque mais des détenteurs d'une mémoire collective. Mouloud Mammeri cite le cas de *Lmuhub Uçemruc* (Jean Amrouche) qui, en exprimant son attachement à ses origines, « [ ] disait qu'il concevait et raisonnait en français mais qu'il ne pouvait pleurer qu'en berbère! ... » (3)

La culture kabyle se manifeste dans plusieurs productions matérielles et immatérielles. Les productions immatérielles comprennent la littérature orale ancienne qu'on peut définir comme étant un « ensemble d'expressions non écrites, produites par un individu (c'est le cas des poésies), mais plus souvent par le groupe social (c'est le cas des contes et des mythes), et que toutes ces productions, très élaborées dans leur forme et leur contenu, sont faites pour être répétées et transmises au sein de la société kabyle. » (4)

Cette littérature orale est très riche et variée. Il existe plusieurs genres : celle des mythes ; récits de fondation, objets de croyances très anciennes (*yemma-s n-ddunit*, la mère du monde, le buffle de l'Haïzer... dont seules quelques vieilles personnes encore en vie, détiennent quelques bribes.

(1)-Ibn Khaldun : -Histoire des berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique Septentrionale. Traduction De Slane, tome I. Berti, Alger, 2001. Page 256.

(2)-Si Amar Boulifa, Le Djurdjura à travers l'histoire...Ibid. Pages 46-47.

(3)-Mammeri (Mouloud) : Entretien avec Tahar Djaout, Alger, Laphomic, 1987, page 48.

(4)-Lacoste-Dujardin : Littérature orale. Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie. La Découverte, Paris, 2005, pages 216-217.

Autre genre littéraire connu est le conte merveilleux. Patrimoine féminin, très répandu autrefois pendant les longues veillées, surtout en hiver, près du *kanun*. Se sont surtout des contes de l'ogresse, *tteryel*, de l'ogre, *awayzniv* ou d'êtres merveilleux médiateurs entre nature et culture comme le personnage d'*Açmar n-nefs, Mqidec*...

Comme il existe bon nombre de récits d'animaux où s'affrontent deux personnages antagonistes, celui du chacal, *uccen*, qui incarne la ruse, *tiherci*, mais négative et celui de l'hérisson, *inissi*, qui incarne l'intelligence positive, *tiherci/nniya*. (1) Enfin, il existe un genre moins ancien, celui des histoires des saints locaux ; légendes hagiographiques qui remontent à la période islamique.

Quant aux productions orales telles que les poésies, *tiqsidin*, sous diverses formes, longues ou courtes, elles sont généralement des créations individuelles reprises collectivement. Cependant ses véritables auteurs sont souvent cités. Les formes longues comportent des poèmes et des récits émouvants sur les prophètes bibliques tels que l'histoire d'Abraham et du sacrifice de son fils Ismail et celle de *Sidna Youcef* avec ses frères.... Mais il existe d'autres formes de poésie profanes attribuées généralement aux *amusnaw*, sages, qui excellent en matière de maîtrise du verbe comme le grand poète originaire des At Jennad : *Yusef n At Uqasi* (Youssef Aït Oukaci, *Si Muhand U Mhand* (Si Mouhand Oumhand, *Ccix Muhand Welhusin* (cheikh Mohand Ou Lhoucine etc.

Autre forme littéraire orale : le chant : inséparables des fêtes saisonnières, les chansons accompagnaient jusqu'à une date récente, les actes rituels et les formules magiques. On chantait les rogations de la pluie, les fêtes de seuils d'année ou de saison, pour la clôture des récoltes...etc.

Malgré la disparition des rites et des coutumes rituelles, le chant profane est toujours vivant, il est exprimé lors des réjouissances familiales ou diffusé par les moyens audiovisuels par le biais de la nouvelle génération qui a rénové la chanson kabyle en utilisant les instruments modernes pour faire sortir de l'oubli les contes anciens et les images mythiques berbères. Les chanteurs *Lewnīs At Mengellet* (Lounis Aït Manguellet) et *Yidir* (Idir) sont le meilleur exemple.

### **1.1- Le roman et le cinéma :**

La toute première élite kabyle formée par l'Ecole française dès la fin du XIXe siècle, avait donné le signe de l'éveil identitaire en prenant en charge la culture et la langue berbère, par le biais de leurs travaux et de leurs œuvres romanesques, les intellectuels kabyles, surtout les écrivains d'expression française -contrairement au M'Zab et autres régions du Maghreb, il n'existait pas en Kabylie de tradition antérieure de graphie berbère en caractères arabes- ont affirmé leur ancrage dans la culture berbère : (*Les chants berbères de Kabylie* (1939) de *Lmuhub Uçemruc* (Jean Amrouche), *Les poèmes de Si Mohand* (1960), de *Mulud Ferçun* (Mouloud Feraoun, *Les Isefra de Si Mohand* (1969) et *Les poèmes kabyles anciens* (1980) de *Mulud At Mçammer*, Mouloud Mammeri)... (2)

(1)-Voir : Yacine Titouh (Tassadit) : Chacal ou la ruse des dominés. Chap. Chacal dans l'espèce des animaux. La Découverte, Paris 2001.

(2)-Chaker (Salem) : Berbères d'aujourd'hui, L'Harmattan, Paris, 1989, page 23.

Bien que le *tifinagh*, système d'écriture propre aux berbères, existe depuis des millénaires, le berbère est resté une langue essentiellement de tradition orale. Depuis les années soixante-dix, de nombreuses publications dans le domaine de littérature amazigh d'expression kabyle, ont été publiées, grâce à l'adoption, par les berbèrisants tels que *Mulud At Mçammer* (Mammeri), *Salem Caker* (Chaker)...d'un système de transcription alphabétique international (latin) pour la fixation du berbère par l'écrit. De même pour les productions cinématographiques d'expression kabyle : '*Macahu*', '*Machahou*' (1994), '*Tawrirt n tectfu*', (La colline oubliée) (1997) et *Adrar n Baya*, 'La montagne de Baya' (1997) qui, avaient pour la première fois, porté à l'écran des romans de Mouloud Mammeri et autres histoires légendaires, illustrent l'émergence de nouveaux médias qui s'adressent à la communauté berbère en générale et aux kabyles en particulier.

La culture kabyle est présente aussi dans les productions matérielles traditionnelles telles que la poterie, le tissage, les vêtements et les bijoux. L'originalité du décor berbère qui pousse la schématisation à l'extrême, donne une empreinte distinguée et valorisante à ces productions, les bijoux de Kabylie (*At Yenni*), la poterie d'Aït Smaïl et le tissage d'Aït Hichem, pour ne citer que ces cas, illustre cette distinction.

## 1.2- Eléments sacrés :

La conception que portent les Kabyle, à l'homme et à l'univers, est celle de toute la méditerranée, puise son origine dans les tréfonds d'une civilisation millénaire.

Le culte rendu aux invisibles, qui sera étudié dans les chapitres qui suivront, est très ancré dans cette pensée.

### 1.2.1-L'eau

Les eaux représentent la totalité des virtualités. Elles sont la matrice de toutes les possibilités d'existence.

Symbole cosmique, réceptacle de tous les germes, l'eau devient la substance magique et médicinale par excellence ; elle guérit ; elle rajeunit et assure la vie éternelle.

Presque dans toutes les croyances populaires, les eaux remplissent les mêmes fonctions : elles sont les fondements du monde entier ; l'essence de la végétation, l'élixir de l'immortalité, elles assurent longue vie, force créatrice et sont le principe de toute guérison : « L'immersion dans l'eau, symbolise la régression dans le pré formel, la régénération totale, la nouvelle naissance, car une immersion équivaut à une dissolution des formes, à une réintégration dans le mode indifférencié de la préexistence... le contact avec l'eau implique toujours la régénération. » (1)

En Kabylie, l'eau occupe une place primordiale dans l'imaginaire des gens : tout élément domestique qui entre dans la maison pour la première fois est aspergé d'eau. La jeune mariée, le bétail, les ustensiles ménagers. Cette eau est gage d'abondance et d'harmonie. On dit alors : *amen d laman*. « L'eau c'est la confiance. » (2)

L'eau telle apparaît dans les contes, dans les songes, dans la magie est souvent source de vie... » (3)

#### 1.2.1.1-L'eau d'un lieu saint

Comme on a vu, c'est « dans l'eau que réside la vie, la vigueur et l'éternité. Cette eau est naturellement, pas accessible à n'importe qui, ni de n'importe quelle façon. Elle se trouve dans des territoires difficiles à pénétrer... » (4) en possession de génies ou d'un lieu saint.

L'eau du lieu saint est considérée comme élément de transmission de la baraka. « Les sanctuaires ont souvent des puits dont le rôle est plus mystique que pratique. On boit de l'eau, on en emporte chez soi, on l'utilise pour des aspersion ou des douches... On aime penser que certains de ces puits communiquent mystiquement avec Bir-Zemzem, prototype du puits sacré, à La Mecque. » (5)

(1) et (4)-Eliade (Mircea) : Traité d'histoire des religions. Chap. V-Les eaux et le symbolisme aquatique. Payot, Paris 1964. Page 169.

(2)-Virolle (Marie) : Rituels algériens. Editions Karthala, Paris.2001, p. 117.

(3)-Yacine-Titouh (Tassadit) : Les voleurs de feu, éléments d'une anthropologie sociale et culturelle de l'Algérie, Chap. La fontaine, les femmes, le savoir. Ed. La Découverte. Paris, 1993.

(5)-Dermenghem (Emile) : Le culte des saints dans l'islam maghrébin. Editions Gallimard, Paris, 1954, page 44-145.

### 1.2.1.2-L'eau de sources :

Mais l'aspect le plus courant de l'eau sainte, surtout dans les montagnes, est la source. Lors de leurs visites, *ziyara* aux saints locaux, les femmes apportent avec elles des bouteilles ou des récipients pleins d'eau. Ces eaux puisées dans une source sacrée sont considérées comme transporteurs de la baraka. Elles « ... sont utilisées en petites quantités, pour abreuver un malade, pour asperger un linceul, pour asperger un tissage... » (1)

L'eau non profanée par l'usage quotidien, concentre en elle les valences germinatives et créatrices de l'Eau primordiale. Chez les Iflissen en Kabylie maritime, écrit Servier, une source porte le nom significatif de '*tala ccan rrwah*' (*tala iċċan lerrwah*), la source 'mangeuse d'âmes'.

Lorsqu'un enfant naît débile, sa mère l'apporte à la source et le tient au-dessus de l'eau courante, en disant :

« *A tala ! ddawi-t-idd  
Negh awi-t-idd.* »

« O source, guéri-le  
ou emporte-le ! » (2)

Dans ce cas de la thérapie populaire avec l'eau pure non profanée « on recherche la régénération magique du malade par le contact avec la substance primordiale ; l'eau absorbe le mal grâce à sa puissance d'assimilation et de désintégration de toutes les formes. » (3)

En plus de l'usage de l'eau dans les rites domestiques, son usage dans les rites funéraires s'explique par le même ensemble qui valide sa fonction cosmogonique, magique et thérapeutique ; les eaux apaisent 'la soif du mort', elles le solidarisent avec les semences, les eaux 'tuent le mort', abolissant définitivement sa condition humaine, que l'enfer lui laisse à un niveau réduit, larvaire, lui conservant ainsi intacte la possibilité de souffrance. » (4)

Parmi ces rites, on peut citer la pratique si courante chez les femmes après l'enterrement d'un mort : « L'usage veut en Algérie, que l'on dépose un vase de terre non décoré plein d'eau, sur la tombe, le troisième jour après les funérailles, ensuite les femmes tassent la terre avec leurs mains, c'est *tudza b-bwakal*. Au Chenoua et dans le Zekkar, il est considéré comme une œuvre pieuse de répandre de l'eau sur une tombe. » (5)

---

(1)-Virolle (M) : Rituels algériens, Ibid. Page 116.

(2) et (5)-Servier (Jean) : Tradition et civilisation berbères. Ibid. Pages 40 et 41-42.

(3) et (4) -Eliade (Mircea) : Traité d'histoire des ... ibid. Pages 170 et 172-173.

### 1.2.1.3-L'eau de hammams

Mais il faut signaler entre autres, un autre genre de sources chaudes à valeur thérapeutique indéniable mais aussi, par cela même particulièrement fréquentées des génies. Se sont les hammams, qui gardent une place de choix chez les femmes, surtout kabyles. Les femmes qui se rendaient au hammam de sidi Yahia dans la région d'Akbou, les femmes « prennent un nombre impair de bains et, en se trempant, ne cessent de répéter :

« Le bain de sidi Yahia est : froid...chaud...froid...chaud... » Si elles ne disaient que « il est froid ... », l'eau, croit-on gèlerait, dans le cas contraire, elle deviendrait brûlante, elle garde donc ainsi une température supportable. » (1)

Mais au contraire de l'eau courante, l'eau stagnante de *tamda*, la mare ou les eaux usées d'un égout, *tazulyt* représentent un danger. C'est un lieu où les génies aiment s'y réfugier, il est donc, défendu d'enjamber des eaux usées ou stagnantes surtout à la tombée de la nuit, croit-on à nos jours.

Ainsi se révèle le caractère ambivalente de l'eau, elle est bénéfique à son état pur, courant, chaud, mais lorsqu'elle est stagnante, elle est susceptible de receler dans ses profondeurs toutes sortes de danger. \*

### 1.2.2-Le sanctuaire

Le sanctuaire en Afrique du Nord, renoue avec la plus ancienne tradition méditerranéenne, il n'est pas en lui-même un édifice sacré ni un édifice qui confère le sacré par sa seule construction, il est bâti sur un endroit sacré, un endroit qui a été choisi par l'Invisible et que l'homme, par la suite a reconnu, à la faveur d'un signe. (2)

« Ils se présentent sous plusieurs formes : un arbre toujours très vieux et dont il ne reste quelquefois que la souche...un rocher présentant toujours une cavité, un tas de pierres élevé peu à peu au cours de siècles, une grotte... On appelle en Kabylie ces sanctuaires des *iessassen*, gardiens protecteurs. » (3)

En réalité les sanctuaires ne sont que seulement les demeures de ces génies bienfaisants; L'un des accessoires du sanctuaire funéraire est la tombe, mais il existe des sanctuaires sans tombe. Elle est le point d'impact de l'Invisible sur la terre, l'endroit où l'âme d'un mort est plus facilement évoquée, d'où elle entend le mieux les prières, où les sacrifices sont les plus efficaces. » (4)

---

(1)-Laoust-Chantreaux (G) : Kabylie, côté femmes. Ibid. P. 223

(2)-(4)-Servier (Jean) : Tradition et civilisation berbères. Ibid. Pages 48- 49.

(3)-Musso (J.C) : Dépôts rituels des sanctuaires ruraux de la Grande Kabylie. Ed. Art et métiers graphiques. Paris, 1971. Avant propos.

### 1.2.3-Le rocher

Il existe près du village d'Ait Adella, à Iferhounene un rocher sacré qui porte le nom d'*Azru n-Thur*, le rocher de dôhr (après midi), situé sur un itinéraire montagnard dépassant 1883 mètres d'altitude. De nos jours encore, ce rocher est visité par des milliers de pèlerins qui comptent parmi les villageois, les émigrés et les gens venus de plusieurs contrées de la Kabylie qui se rendent, chaque vendredi du mois d'août au traditionnel *asensi*, le rituel annuel organisé par la communauté villageoise d'Ait Adella, bourg blotti au pied de la montagne, pour réussir l'évènement. Ici on implore *bab b-bwemkan*, le propriétaire de l'endroit, pour soigner sa maladie, vaincre la malédiction, surmonter les chagrins... (1)

Le caractère sacré ne se limite pas au rocher isolé. Le caractère tout particulier attribué au couple arbre-rocher est significatif : le rocher représente le principe mâle, il est le support privilégié de '*nefs*', l'âme végétative, par contre l'arbre représente le principe femelle, support privilégié de '*rruh*', l'âme subtile. « L'arbre enserrant de ses racines un rocher est considéré comme représentant l'union sacrée des deux principes. » (2) Au douar Zekri, non loin du rocher dit '*tatrusht*' *Hamu u'ali*, se trouve '*tazebusht melkhiut*', l'olivier aux nouets, les femmes y attachent des franges de leurs foulards de tête, et les fils de leurs ceintures pour être guéries de maladies diverses et surtout de la stérilité... » (3) L'arbre et le rocher, conclut Servier, sont donc, des substituts du corps humain, et peuvent fixer les âmes errantes, ils constituent, comme le tombeau, un lieu où l'on pourra les évoquer. (4)

### 1.2.4-La grotte.

La grotte est le complément naturel de la pierre, l'aspect intérieur, concave, du rocher ; et le symbolisme du monde souterrain initiatique, de la nuit d'où jaillit la lumière, est profondément ancré dans notre subconscient, éveille en nous des résonances venues des fonds des âges. » (1)

Les grottes ne contiennent pas de tombeau, elles « témoignent de la persistance de cultes très anciens encore en vigueur parmi la population surtout féminine. Cette indéniable survivance se traduit par le dépôt rituel dans ces sanctuaires ruraux de nombreuses poteries, bougies et chiffons noués. » (3)

C'est un lieu de transmission de la baraka comme tous les autres lieux sacrés : à Tizi-Tizra, Haut Sébaou, on chante des prières kabyles en battant des mains devant une grotte ; le passage dans l'étroite ouverture donne la baraka, mais les pierres ne laissent plus ressortir le pécheur, si maigre soit-il. (4)

Les pèlerins qui se rendent aux grottes sont, en général, des femmes stériles qui cherchent un remède pour leur stérilité ou des filles en difficulté de trouver un mari.

---

(1)- Hassani (J.L) : Le quotidien Le soir d'Algérie du 16 août 2005. Page 10.

(2), (3) et (4)- Servier (Jean) : Ibid. pages 18, 20 et 21.

(3)-Musso (J. C) : Dépôts rituels des sanctuaires ruraux de la Grande Kabylie. Avant propos. Ed. Arts et métiers graphiques. Paris 1971, page 11.

(4)-Dermenghem : Le culte des saints dans l'islam maghrébin. Ibid. Page 144.

Les grottes sacrées de Ouerja, dans la tribu des Ait Itsourar sont un exemple typique des grottes sacrées et leur eau procure des bienfaits contre les infections rhumatismales et la sciatique. Dans ces grottes très humides, écrit Laoust-Chantréaux, se produisent des infiltrations constantes. Les femmes hululent en arrivant : l'eau, disent-elles, coule alors de la voûte plus abondamment et les gouttes qui tombent sur elles apportent un soulagement immédiat à leurs maux. (1)

### 1.2.5-L'arbre

« Symbole de la vie, en perpétuelle évolution en Ascension vers le ciel, il évoque tout le symbolisme de la verticalité. D'autre part, il sert aussi à symboliser le caractère cyclique de l'évolution cosmique : mort et régénération, les feuilles surtout, évoquent un cycle, eux qui se dépouillent et se recouvrent chaque année de feuilles. » (2)

Les arbres le plus souvent consacrés en Kabylie, sont naturellement les espèces autochtones ou le plus anciennement acclimatés : en premier lieu l'olivier, l'arbre palladien, mais sous sa variété sauvage d'oléastre : 'azebbug'. Puis en tenant compte des régions, le caroubier, 'takharubt/tacekkirt', le figuier, 'tanekwlet', le lentisque, 'tidekt/imidek', ; un peu moins souvent le micocoulier, *tarzaza*, le chêne, *tabellut/akerrouch*, le genévrier oxycèdre, *thaqqa*, le frêne, *aslen*... (3)

Mais le caractère sacré ne se limite pas à l'arbre isolé. Nous trouvons des sanctuaires entourés de bosquets d'oliviers, de chêne-zen ou de lentisques... Le nom attribué à ces endroits : *khehwa*, (d'une racine KHL Y : abandonné, laissé à l'abandon) souligne le caractère tout particulier qui leur est attribué. (4)

Il faut noter enfin, qu'il semble, à première vue, que le culte s'adresse à ces éléments visibles ; mais à la vérité, même dans l'esprit du plus simple des kabyles, les offrandes et les prières s'adressent à *bab-bwemkan*, le maître de l'endroit qui réside, invisible mais présent, dans la pierre, la grotte ou l'arbre vert.

---

(1)-Laoust-Chantréaux (G) : Kabylie, coté femmes... *ibid.* Page 222.

(2)- Jean Chevalier et Alain Gheerbrant : Dictionnaire des symboles. Edit. Robert Laffont/Jupiter, Paris, 1969.  
Revue et corrigée en 1982.

(3)-Dermenghem Le culte des saints dans l'islam maghrébin. *Ibid.* Pages 136-137.

(4)-Servier (Jean) : Traditions et civilisation berbères. *Ibid.* Pages 17-18.

## Chapitre : L'organisation sociale et politique

Il serait utile ici, d'aborder l'organisation sociale des villages kabyles et de donner un aperçu sur le village et *tajmaçt*

Les Kabyles ont connu, malgré leur histoire mouvementée, une organisation sociale des plus solides. L'individu, au sein de sa famille, revendique son appartenance à son clan parental, *taxerrubt*, tout d'abord, puis à l'*adrum*, le clan, à son village natal, *taddert*, pour arriver au niveau plus vaste qui est la tribu, l'*çarch*. Celle-ci est « une référence pour l'identification du groupe, mais politiquement, elle n'intervient que conjoncturellement surtout pour les levées d'armes ou pour les conflits inter-villageois par le biais de 'l'assemblée des 12', (*tajma'th n tnach'* » (1)

Au niveau de chaque village on trouve une assemblée du village, où toutes les familles le constituant sont représentées : « La *tajmat* ou assemblée de village ou encore de nos jours, comité de village, écrit Mahé, est composée d'un président (*amin*), par un *ukil*, sorte d'adjoint de l'*amin*), ainsi que par autant de *tamen* (représentants des groupes de familles) que le village compte de lignages » (2)

Enfin rappelons que les Kabyles ont développé l'esprit de solidarité et d'entraide entre eux, ce qui a engendré une organisation sociale solide basée sur l'égalité et la fraternité qui veut que chaque individu se sente concerné par les problèmes de ses concitoyens. Phénomène qui a persisté, même au sein de la communauté kabyle, émigrée en France qui entretient des réseaux d'échanges et d'aide en cas de la mort de l'un de leur.

Parmi les valeurs sociales propres aux kabyles -à l'instar de tous les berbères : *tivizi*, l'entraide ou solidarité. C'est une des nombreuses valeurs du peuple berbère qui se perpétue de génération en génération et qui n'a pour ainsi dire pas du tout vieilli : les tâches que devaient accomplir les anciens étant de longue haleine (moisson, construction, cueillette...)

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est de décrire le village traditionnel en tant qu'entité sociologique et lieu de socialisation par excellence, pour la femme traditionnelle, en dehors de la maison, ensuite la maison traditionnelle en tant que centre de la vie familiale et sanctuaire domestique dont chaque ustensile, chaque coin avait une signification symbolique incontestable.

---

(1)-Salhi Mohamed Brahim : Monographie de la wilaya de Tizi-Ouzou. Livre-I : Présentation générale de la wilaya. Tome1. L'histoire. C.R.E.A.D. Alger, sans date, page 6.

(2)-Mahé Alain : Histoire de la Grande Kabylie XIXe-XXe siècle, Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises. Editions Bouchene, Paris 2001, page 80.

## 2.1- Le village Kabyle traditionnel

Dans le massif du Djurdjura, de nombreux villages Kabyles, rassemblent de très fortes densités de population.

Le village, *taddert*, est souvent construit sur la crête d'une colline d'altitudes différentes d'un village à un autre, parfois inaccessibles- par souci dominant de protection : « Les maisons se resserrent les unes contre les autres sur le point le plus élevé du site *tawrirt*, selon un plan rayonnant et des assises concentriques...ou sur un plateau élevé, *agvni*, où le groupement est plus libre. (1) En outre, le groupement des maisons serrées, accolées les unes contre les autres, donnait au village un aspect massif correspondant à sa fonction défensive première. Ce qui avait incité Henri Genevois, dans son étude sur le village de Taourirt- n Aït Menguellet, d'avancer l'hypothèse selon laquelle autrefois, les villages auraient été entourés de murailles : « ...le seul aspect des constructions en bordure du village, rattachées les unes aux autres et démunies d'ouvertures sur l'extérieur, suffit à donner l'impression d'une vraie muraille. » (2)

Les maisons toutes tassées les unes contre les autres, offraient, ainsi à la vue, leurs toits de tuiles rouges que séparaient d'étroites et tortueuses ruelles en pente. (3)

Parfois, le village, devant la croissance démographique de ses habitants et l'exiguïté de l'espace, évite l'éclatement en se divisant en hameaux (*tixlîgin*, sing *taxlîgt*). Khellil, note « la division du village en plusieurs hameaux accentue "l'atomisation" de cette société, car, ici, l'éloignement physique des êtres est à l'image des relations qu'ils peuvent être amenés à établir entre eux ou plutôt l'inverse. » (4)

Le village, lieu de résidence des hommes est une entité sociologique dont tous les membres se disent apparentés et égaux. Ainsi l'organisation de l'espace villageois traditionnel reflète les structures sociales de la communauté villageoise : l'agglomération villageoise, comprenait différents quartiers, *iderman* (sing. *adrum*), familiaux ou de voisinage, une ou quelques places, selon l'importance des villages et une maison (place) des hommes, *tajmaçt*, souvent proche de l'une des portes du village. (5)

Enfin, le village était géré par une assemblée des hommes du village sous la responsabilité des grands, *imyaren*, qui, en cas de danger extérieur, mobilisaient tout le village pour faire face à l'ennemi.

(1)- Golvin (Lucien) : La maison kabyle. Encyclopédie berbère, tome VI. Edisud, Aix-En-Provence, 1989.

(2)-Genevois (H): Monographies villageoises. Edisud, Aix -En -Provence, 1996. Page 100.

(3) et (5)-Lacoste-Dujardin (Camille) : Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie. La Découverte, Paris, 2005, page 358.

(4)-Khellil (Mohand) : L'exil kabyle. L'Harmattan, Paris 1979. Page 61.

## 2.2- La maison traditionnelle

A la base de l'organisation sociale du village kabyle, nous trouvons « *axxam* » la maison, terme qui va recouvrir plusieurs réalités. En tant qu'unité déterminante, quant à leur forme et à leur conception générale géographique, il signifie « maison » au sens de l'habitation. Mais le facteur culturel (une résidence patriarcale : la répartition des maisons dans l'espace reflète l'image de la parenté) était déterminant quant à leurs formes et à leurs conceptions générales. (1)

On note qu'en milieu traditionnel, les maisons étaient conçues pour abriter plusieurs ménages bien que n'ayant qu'une seule porte principale : plusieurs maisons autour d'une petite cour « *afraq* » ou « *lhara* » dans un espace souvent exigü. Cette répartition dans l'espace reflète l'organisation sociale au sein du village kabyle : le père et tous ses descendants mâles y habitent : « Le terme maison s'applique... à la famille entendue, c'est-à-dire à un groupe de parents agnatiques ayant une résidence commune, des résidences séparées ou contiguës dans la même aire géographique. » (2)

L'originalité de l'*axxam* kabyle traditionnel réside, surtout dans son mode de couverture qui est à deux pentes et à tuiles demi-rondes. Très fruste, elle comporte une seule pièce d'habitation. Au contraire de '*taddert*' Chaouias, et il n'existait aucun signe extérieur visible distinguant la demeure du riche et celle du pauvre. Seule la porte en bois était sculptée. Presque toutes les maisons étaient identiques, construites souvent en pierres, « liées avec un mortier de terre rouge *tixmirt*, elles sont peu résistantes... seules les personnes fort aisées font venir, par camions et à grands frais des pierres calcaires ... qui donnent apparence plus soignée aux constructions. » (3)

L'acte de construction d'une maison constitue en première instance, un acte d'appropriation de l'espace et en seconde instance, un acte de transformation de l'espace. On accomplit donc à l'endroit même où s'élèvera la construction, un certain nombre de rites. Après avoir délimité l'emplacement de la nouvelle demeure, et avant même d'en commencer les fondations, le propriétaire égorge une bête ; un mouton ou simplement un coq pour les moins fortunés, à l'un des angles de l'édifice ; la chair de la victime est ensuite mangée en famille. » (4)

La porte franchie *asqif*, on pénètre dans la cour intérieure *lhara*, formée par l'espace laissé par libre entre deux ou trois maisons réunies à angle droit ou se faisant faces et reliées entre elles par un mur *ayalad*, haut de 2m environ. » (5)

On admet, comme règle générale que l'idéal d'orientation de la porte était vers l'est, mais dans la réalité elle n'était respectée que pour un tiers environ des habitations, à cause des contingences et contraintes de la construction. (6)

---

(1) et (2)- Khellil Mohand) : La Kabylie ou l'ancêtre sacrifié. L'Harmattan, Paris, 1984. Pages 35 et 36

(3), (4), (5): Chantréaux (Germaine) : Kabylie, côté femme. La vie féminine à Ait Hichem. 1937-1939. Edisuid. Aix-En-Provence, France 1990. Pages 34 – 38 et 32

(6)-Virolle (Marie) : Rituels algériens. Chap.3 : franchir une limite. Karthala, Paris, 2001. Page 74.

L'unique pièce qui compose l'*axxam*, la maison, « s'ouvre sur une cour commune à un petit groupe d'habitations identiques édifiées autour du foyer paternel et qui abrite une famille agnatique. Souvent même d'autres maisons, essaimées non loin de là, forment, avec celle-ci, une sorte de « quartier habité par une famille étendue où les tous les membres portent un même patronyme... En général, ce groupe se confond avec la 'taxerrubt'. » (1)

### 2.3- Son intérieur :

Une fois la construction de la maison achevée, tout l'aménagement intérieur revenait à la femme. Elle façonnait, seule ou avec l'aide de quelques voisines, les *ikoufan*, les grandes jarres à provisions, revêtait le sol de la partie réservée aux humains, *tiyerɣert*, avec de la terre fine imbibée d'eau et crépissait les murs : « La femme revêt le mur intérieurement d'une couche de terre rouge mélangée de fumier qu'elle applique à la main. Elle la recouvre ensuite d'un enduit d'argile schisteuse (*tumlit*), qui, une fois sec, rappelle le stuc par son aspect brillant et poli. » (2) Cette opération était renouvelable à chaque début du printemps parce que l'hiver avec les longues veillées autour du *kanun*, les murs se salissaient et prenaient une couleur sombre. A chaque arrivée du printemps, *tafsut*, qui marque une nouvelle étape du cycle saisonnier, les femmes renouvelaient donc le décrépissage.

Vu de l'intérieur, la maison présente une division bipartite en longueur et une division bipartite en hauteur, ce qui aboutit à une division tripartite. Chacune des divisions a une dénomination et une fonction propres... Ainsi trouve-t-on une correspondance entre ces trois parties de la maison et les trois éléments complémentaires participant de cette vie domestique (humains, animaux, provisions); la première division bipartite en longueur distingue l'aire réservée aux humains (*agwens/tiyerɣert*) de celle destinée aux animaux (*adaynin*); la division bipartite en hauteur permet l'aménagement, au-dessus de l'*adaynin*, d'une soupenne *takanna/taçriçt* abritant les provisions. » (3) L'*axxam* est constitué de :

**2.3.1- L'*adaynin*, l'étable** : Au sein de l'*axxam*, l'*adaynin* s'oppose à la partie réservée aux humains. » (4) Elle occupe le premier tiers de la longueur de la maison, en contrebas de *tiyerɣert* : « Elle est légèrement en contrebas et en pente, le purin s'écoule par *tazuliyt*. « Son sol n'est recouvert que de grosses dalles, et les murs ne sont ni crépis ni blanchis à l'argile comme ceux de *agwens/tiyerɣert*. » (5)

---

(1) et (3)-M.Khellil : L'exil kabyle, ibid. pages : 61 et 46

(2) et (5)-Chantréaux (Germaine) : Kabylie, côté femme. La vie féminine à Aïr Hichem. 1937-1939. Edisud, Aix-En-Provence, France 1990, page 42.

(4)-Lacoste Dujardin (Camille) : Le conte Kabyle. Bouchene, Alger, 1991, page 221.

2.3.2-Takanna/taçriçt, soupente : Elle est établie sur trois ou quatre poutres *tigejdit*, de frêne qui, à l'une de ses extrémités, traversent le mur et, à l'autre, reposent sur une pièce de bois transversale *ajgu*, soutenue, près de la banquette de séparation par trois piliers verticaux. La soupente est faiblement éclairée par les *ttwiqan*. On y réserve la laine, la literie, les coffres, les provisions de familles de frêne etc. (1) [Elle] peut servir également, de 'chambre à coucher' aux enfants adultes et aux femmes divorcées ou veuves (revenues sous le toit paternel). (2)

2.3.3-La *tijerçert* ou partie réservée à l'habitation : Elle est séparée de l'*adaynin* par une murette de maçonnerie qui sert de banquette de repos, comme son nom l'indique *tiyimit*. Elle n'est pas très élevée (50à 60cm de hauteur)...Elle est percée à la base, par deux ou trois grandes ouvertures *tikwatin*, permettant de remplir l'auge *lemdawed*, et par laquelle les bêtes familières passent parfois, une tête curieuse que les enfants caressent. » (3)

---

(1) et (2)-Khellil (Mmohand) : L'exil kabyle, ibid. page : 49

(3)- Laoust-Chantreaux (Germaine) : Kabylie, coté femmes..., Ibid. P. 42.

## 2.4- La sacralité de la maison

Les anciens croyaient que la demeure de l'homme est un prolongement de son corps et non seulement de son corps, mais de tout lui-même et de cet élargissement de lui-même qu'est sa famille, en même temps qu'une portion, choisie, du monde, de la terre qu'il a creusée pour y planter son corps en même temps que ce plus grand corps qu'est sa maison. » (1)

La maison comme unité de base « revêt [donc] un caractère sacré traduit par la notion de *l'herma* » -honneur sacré- que nul ne peut enfreindre sans provoquer un conflit violent pour ne pas dire sanglant. » (2) C'est pour cela qu'« aucune maison ne donne directement sur la rue, et tout ce qui a trait à l'intimité familiale est rigoureusement protégé contre les curiosités étrangères. » (3)

L'on ne saurait entrer dans une maison sans y être convié. C'est pourquoi le visiteur s'annonce, par exemple, d'un cri. (4)

Dans tous les pays du Maghreb en général et en Kabylie en particulier, la maison constitue le domaine privilégié de la femme, que ce soit en tant qu'épouse, fille ou sœur, elle est le réceptacle de la « *herma* » familiale, (c'est à-dire de l'honneur familial intangible et sacré) que l'homme doit à tout prix protéger et défendre, en engageant son propre honneur « le *nif* », vertu virile par excellence. (5) « *Axxam* », la maison, signifie tout à la fois, « femme », « foyer » au sens occidental. Comme elle signifie à la fois, habitation et ceux qui habite- la famille élargie : *at wexsam*.

La femme se déplaçait dans les champs pour récolter les figes, les olives et les glands, aidait, piochait dans son jardin potager et puisait de l'eau à la fontaine. Mais en plus de ses activités agraires, avait des occupations domestiques. Elle s'affairait plus dans la maison, son domaine exclusif où elle accomplissait la majorité des tâches qui lui incombait : la nourriture journalière, l'éducation de ses enfants, et de leur instruction.

Mais la corvée la plus essentielle, qui la retenait le plus longtemps possible, était les travaux de la laine et du tissage. Elle assurait l'habillement et la literie à sa famille.

« La sacralité est donnée à la maison par les invisibles et les morts, mais les vivants ont la responsabilité de l'entretenir. D'où la nécessité de ces humbles gestes rituels qui sont comme des rappels, adressés régulièrement aux forces occultes dans le désir, de maintenir l'intégrité sacrée du territoire domestique. » (7)

---

(1)- Hani (Jean) : Mythes, rites et symboles. Guy Trédaniel Editeur, Paris 1992. Chap. III- La maison.

(2) et (5) Bourdieu (Pierre) : Trois études d'ethnologie kabyle. in : Esquisse d'une théorie de la pratique. Rééditions du Seuil, Paris, 200, pages 45 et 48.

(3)-Laoust-Chantreaux (Germaine) : Kabylie, coté femmes... Ibid. P32.

(4)-Virolle (M) : Rituels algériens. Chap.-3- Franchir une limite, le seuil domestique. Ibid.

(7)-Jema-Gouzon (Danièle) : Le village de L'Aurès... Ibid. Page 143.

Du temple à la maison, il n'y a pas réellement de discontinuité ; tout au contraire, ce sont, à des niveaux différents, des édifices semblables et de même nature. Elle [La maison] « est plus qu'un abri, c'est un temple, un véritable sanctuaire de la 'religion' familiale n'est pas sans analogie avec le culte domestique dans l'antiquité, mais il est rendu ici, par la femme elle-même. Ce 'culte' s'adresse aux 'esprits' domestiques aux *iġessasen ppwexxam* ou 'Gardiens du foyer' qu'il faut se concilier sans cesse. En leur honneur on allume dans la maison des lampes à l'huile pour les fêtes telles *taġacurt*, le *qessam*, et on leur témoigne en tout temps, un grand respect. Une femme n'ouvre jamais la porte, le matin, sans prononcer : « Bonjour, Gardiens de la cour ! » Et le soir répète une semblable salutation. » (1)

Certains endroits dans la maison sont considérés comme des points forts et revêtent un caractère tout particulier : Ce sont le seuil (*amnar*), le pilier central (*ajgu alemmas*), la poutre maîtresse (*asalas*), le foyer (*lkanun*), le moulin à grain (*tassirt*) et le métier à tisser (*azetta*).

#### **2.4.1-Le seuil de la maison :**

La maison constitue un espace fondamental différent de l'espace public ou naturel. Cette différence est souvent exprimée par la porte « ... [elle] est la limite entre le domaine familial sacré et le monde extérieur et, qu'elle a, de ce fait un caractère magique nettement affirmé » (2)

Mais en réalité c'est le seuil « *amnar* » qui symbolise cette limite infranchissable et c'est lui qui la marque. De ce fait, seuls les parents sont autorisés à franchir le seuil, les étrangers se tiennent dehors.

Les maisons kabyles traditionnelles ont un seuil de pierre assez haut (5 à 15cm) sur lequel se ferment, en s'appuyant les battants de la porte. Ce qui le caractérise aussi, c'est une dépression semi-circulaire en pente, ayant pour rayon la largeur d'un des battants et se terminant par « *tazuliyt* », la rigole sous la porte. Elle permet aux eaux usées de s'écouler vers l'extérieur. (3)

On pénètre dans '*lhara*', la cour par une porte toujours poussée '*tabbwurt bwesqif*' ou « porte de vestibule », ainsi nommée parce qu'elle s'ouvre sur un porche couvert de chaque côté duquel sont ménagées deux banquettes de maçonnerie '*tiġarusin*' recouvertes comme celles de la *tajmaġt* de larges plaques de schistes. » (4)

« Dans les villages compacts, l'*afraq* a sa porte de clôture et son mur de clôture appelé lui-même '*afraq*' : de la racine sémitique FRQ 'séparer', 'diviser' qui par un procédé métonymique de glissement de contenu au contenant a donné son nom à l'entité domestique. » (5)

(1), (2) et (4)-Laoust-Chantreaux (Germaine) : Kabylie, côté femmes... Ibid. Pages 40, 39 et 32.

(3)-Virolle (Marie) : Rituels algériens. Ibid. P. 75.

(5)-Chaker (Salim) : Afrag, in : Encyclopédie Berbère II. Edisud ; Aix-En Provence, France 1985.

La porte de clôture de l'*afrag* ou *lhara* est recouverte d'une toiture donnant à l'ensemble la forme d'une maisonnette. C'est cette construction qui est dénommée *asqif*. Elle rappelle, en plus petit, le lieu d'assemblée du village.

La porte de la cour « *asqif* » et la cour « *afrag* » offrent une protection supplémentaire à l'intimité familiale.

On admet en Kabylie –et dans toutes les régions du Maghreb d'ailleurs- que l'idéal dans l'orientation de la porte était vers l'est, mais dans la réalité elle n'était respectée que pour un tiers environ des habitations, à cause des contingences et contraintes de la construction. » (1)

Le jour où la porte sera fixé, un sacrifice sera accompli sur le seuil et les femmes vont marquer ses différentes parties et supports, de son sang. C'est sur ce passage que l'âme des défunts séjourne encore trois jours après leur mort. (2)

Rappelons que la porte symbolise, dans de nombreuses formules de souhaits, l'accès au bonheur, la manifestation de la grâce divine. Elle s'y trouve le plus souvent associée au verbe "ouvrir" dont le sujet n'est autre que Dieu lui-même, éventuellement les saints. Dans les prédictions, en kabyle : *ad yesteh fellam tappwurt* "Qu'il ouvre pour toi [féminin] les portes !" (3)

Le seuil par contre, n'est pas toujours synonyme de bonheur et de bien dans la tradition orale. En général, ce lieu de transition est associé à toute situation de précarité sociale et affective.

C'est encore sur le seuil que les femmes préparent l'*asfel asemmad*, employé dans les rites d'expulsion du mal. (4) Et enfin, comme le foyer, « pendant toute une semaine après un mariage, une naissance ou une circoncision, le seuil ne peut être franchi par la femme ou l'enfant sans certaines précautions. » (5)

## 24.2- Les piliers et les poutres :

Les poutres représentaient les éléments les plus importants et les plus indispensables à la construction de la maison traditionnelle. En général, la toiture devait reposer sur trois poutres en longueur, soutenues chacune par trois piliers de bois

Symboliquement, l'union entre le principe masculin et féminin est représentée dans les éléments mêmes de la maison au niveau de la charpente. Alors que le pilier central, *tigejdit*, (féminin) planté en terre, symbolise la femme, la poutre maîtresse, *asalas* (masculin), qui repose dans la partie supérieure fourchue du pilier, représente l'homme. L'union des deux est symbole du mariage : « les femmes poussent les « *illiliwen* » et d'une façon générale, il est d'usage de tirer un coup de fusil au moment même où la poutre est placée dans la fourche du pilier comme au moment de la consommation du mariage. (6)

(1)-et (3)-Virolle (Marie) : Rituels algériens, Ibid. pages 74 et 79.

(2)-Makilam : Signes et rituels des femmes kabyles. Edisud, Aix-En-Provence. France, 1999, p.241.

(4) et (5)-Laoust-Chantréaux (Germaine) : Kabylie, côté femmes. Ibid. page 45.

(6)- Servier (Jean) : Traditions et civilisation Berbères. Ibid. Page 70

Le pilier central, qui est féminin en kabyle -comme on a vu- est comparé à la femme sur laquelle tout repose : « La femme est le pilier central, c'est à lui que je la comparerai. De beaucoup plus haut que les autres, sur lui repose la charpente. » (1)

« Il faut remarquer dans cette symbolique « combien les éléments féminins concernent de façon constante, des parties verticales : piliers, tandis que les éléments masculins sont placés horizontalement : poutres... La femme est en rapport direct avec la fécondité terrestre, l'homme en est détaché, en hauteur au contact avec l'extérieur, il protège ; le toit qu'il soutient est le défenseur de la famille contre les méfaits de la nature : c'est pourquoi des sacrifices sont faits pour les poutres qui doivent éloigner les mauvaises influences. » (2)

Cette symbolique de virilité que revêt la poutre horizontale faitière, est renforcée d'avantage, par l'usage qui consiste à y accrocher le prépuce de l'enfant circoncis. (3)

### **2.4.3-Le foyer :**

Le foyer est constitué d'une manière identique dans l'ensemble du Maghreb et du Sahara, que ce soit en pays arabophone ou berbérophone. Constitué d'« trou creusé dans la pièce commune et trois pierres disposées en triangle et servant de support aux ustensiles de cuisine (*ikanun et iniyen*) est le point fort et l'espace vital doté d'une forte charge symbolique. C'est autour du kanun que se rassemble la famille et se déroule l'acte de nourriture qui est acte de vie. (5)

Le foyer traditionnel en Kabylie, est comme ailleurs, constitué d'une cavité d'une profondeur de 15cm et un diamètres d'un empan ( 20 cm environ) et des supports en pierre. Il est creusé dans le sol de la '*taqaǧet/ tiyeryert*', près du mur qui fait face à l'*adaynin* (étable située en contrebas et séparé de la pièce par la '*tadekkwant*' sur laquelle sont construits les '*ikufan*'. (6)

Comme le seuil de la maison, le foyer est, selon G. Laoust-Chantréaux, l'objet d'un culte à peine voilé. Il est interdit de jeter un objet sale ou d'y cracher, dans le foyer, il est interdit aussi d'extraire un brandon ou des braises pour les donner en certaines circonstances (le premier labour, mariage, naissance d'un enfant ou d'un veau). (7)

Dans la pensée kabyle traditionnelle, le feu aurait un pouvoir d'anéantissement. On ne doit pas traverser le foyer avec les objets qu'il contient. Autant que pour les personnes, le fait d'enjamber des objets, pourrait-leur 'couper la vie' et donc influencer sur leur réussite. Dans le cas des filles vierges, enjamber le foyer pourrait ' brûler la vie en elles' et les rendre stériles. (8)

Le même procédé était suivi avec les jeunes mariés, pendant les premiers jours de leur mariage.

(1)-Genevois (Henri) : La famille, F.D.B. Fort National. 1962.

(2)-Lacoste Dujardin Camille : Le conte kabyle. Ibid. P.220

(3) et (8)-Makilam : La magie des femmes kabyles et l'unité de la société traditionnelle. L'Harmattan, Paris, 1996, pages 238 et 53.

(5)- Jema-Gouzon (Danièle) : Le village de l'Aurès ...Ibid. Page 140.

(6)-Agabi (C) : Le foyer. In : Encyclopédie Berbère. Edisud, Aix-En-Provence. N° XIV.1997.

(7)- Laoust-Chantréaux (Germaine) : Kabylie, coté femmes... Ibid. Page 41.

Elles étaient mises à l'écart des objets de cuisson et on leur interdisait la cuisson ; à cause des mêmes effets néfastes que pourrait provoquer le foyer et tout les objets de cuisson : « ...ce fut ma belle-mère qui l'effectua [la cuisson] ; je n'eus pas le droit de toucher aux ustensiles allant sur le feu avant le septième jour... », rapporte Nedjima Plantade par la voie de l'une de ses héroïnes. (1)

Les Gardiens domestiques s'abritent encore dans les trois pierres du foyer 'iniyen', où on leur fait des offrandes rituelles : Pour 'yemayer', premier jour de l'année julienne, les restes du repas y sont déposés et expressément offerts aux 'Gardiens du foyer' qui viendront en manger pendant la nuit. » (2)

Il est à noter enfin qu'il est d'usage l'emploi de l'euphémisme, c'est-à-dire l'emploi d'un mot de signification heureuse pour remplacer conventionnellement un mot de signification funeste que l'on veut éviter de prononcer. Le mot *times*, feu, est souvent remplacé par 'lɣafya'. (3)

#### 2.4.4-Le moulin à grain, tassirt/tissirt :

Dans tous les pays du Maghreb, chaque maison possédait son moulin à grain. E. Laoust atteste qu' : « À l'exception du moulin touareg [...], il existe dans toute la berbérie, un modèle unique bien connu constitué par deux petites meules rondes placées l'une sur l'autre. L'une d'elles, la supérieure, a son centre percé d'un trou qui sert à la fois de passage au grain et de logement de pivot autour duquel elle se meut». (4)

Concernant le moulin kabyle, Lacoste-Dujardin, précise que la meule de dessous, qui peut être scellée au sol, est munie d'un pivot central en fer ; celle du dessus, mobile autour d'un axe évidé, est flanquée d'un manche de bois planté obliquement sur son coté grâce auquel on fait tourner cette meule mobile sur la dormante... [Le grain] est versé dans l'évidement central supérieur, rejeté sur les bords, est recueillie dans une étoffe ou sur une peau de mouton disposée autour, sous la meule fixe. (5)

Le moulin à grain est appelé *tassirt/tissirt* en Kabyle, mais il semble, qu'on trouve cette appellation localisée, sous des formes à peine modifiées, dans presque tous les parlers berbères du nord : au nord et au centre du Maroc, Chenoua, les Aurès, Ouargla, Mzab, Djebel Nefoussa... (6).

Symboliquement, [le moulin] exprime l'image d'une colonne universelle qui relie et soutient, à la fois, le Ciel et la Terre. C'est dans le mouvement de rotation de la meule céleste au-dessus de la mère terrestre, que réalise la transformation de la vie des humains dans la mort, pareille à celle du passage du grain à l'état de mouture. (7)

---

(1)- Plantade (Nedjima) : L'Honneur et l'amertume, le destin ordinaire d'une femme kabyle. Ed. Balland, Paris 1993, page 52.

(2)-Laoust-Chantréaux : Kabylie, coté femmes...Ibid. Page 41.

(3)-Doutté (E) : Magie et religion dans l'Afrique du Nord. Maisonneuve-Geuthner.Paris.1994, pages 364-365

(4) et (6)-Laoust (Emile) : Mots et choses berbères. Notes de linguistique et d'ethnographie. Dialectes du Maroc. Société marocaine d'édition, 1983. Page 43.

(5)- Lacoste Dujardin (Camille) : Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie. La Découverte. Paris, 2005. Page 250.

(7)- Makilam : Signes et rituels des femmes kabyles. Edisud. Aix-En-Provence, 1999, page 119.

Par analogie la meule inférieure sur laquelle on moud, celle qui est destinée à rester fixée au sol, évoque la femme à la disposition de son mari qui s'oppose à la meule supérieure qui représente l'homme avec toutes ses qualités viriles. (1) Il existe d'ailleurs, une devinette Kabyle qui fait allusion à cette analogie entre les mouvement de rotation des deux meules et l'acte sexuel :

*Seffi tedreh*  
*Jeddi ireddeh*

Littéralement : « Grand mère allongée (sur le dos) » (2)  
« Grand père s'agite (dessous) »

---

(1)- Plantade (Nedjima) : La guerre des femmes. Magie et amour en Algérie. La Boite à Documents, Paris, 1988, page 47.

(2)-Devinette recueillie auprès d'une informatrice d'origine Kabyle habitant Alger.

## 2.5- L'espace sommeil dans l'*axxam*

En général, dans toutes les maisons kabyles, la partie aménagée pour le sommeil est, la partie la plus intime et la plus obscure de la maison, elle se situe derrière la porte d'entrée, en face du mur du métier à tisser. Une fois la nuit tombée, on étalait la couche conjugale qui contenait, en plus des deux époux, leurs enfants non adultes.

Bourdieu décrit cette partie comme étant « ...le lieu du secret le plus intime à l'intérieur du monde de l'intimité, c'est-à-dire de tout ce qui concerne la sexualité et la procréation. » (1)

On peut remarquer que cet espace porte plusieurs appellations à cause de multiples fonctions qu'il remplit : « ... [II] est appelé mur de l'obscurité ou du sommeil ou de la jeune fille ou du tombeau. » (2) \*

Dans certaines demeures, on aménageait '*ssrir*', une sorte de « ... banquette assez large pour recevoir une natte déployée y est adossée ; elle sert d'abri au petit veau ou au mouton de la fête, parfois au bois de la cruche à eau. Les vêtements, les nattes et les couvertures sont suspendus, dans la journée à une cheville de bois, contre le mur de l'obscurité ou bien déposés sous la banquette de séparation. » (4)

Mais des fois, on se sert de la soupenne '*tafrict*', pour les mêmes fonctions, surtout si la maison contient en plus du couple et leurs enfants non mariés, une de leurs filles '*tamnafeqt*', répudiée ou '*tajjalit*', veuve.

La literie constituée de couvertures, de peaux de moutons, et quelques vêtements tous confectionnés autrefois par les femmes, vont se balancer sur un long bâton, *tagwest*, suspendu aux chevrons de la charpente. (5) ou rangées dans '*tafrict*', la soupenne au-dessus de l'étable.

---

(\*) Marceau Gast, dans son étude sur les coffres kabyles, avance une hypothèse sur l'appellation de ce mur par le mur du tombeau. D'après lui, en plus de *ssrir*, mot d'origine arabe qui désigne la banquette qui sert de lit pour dormir, il existe une place réservée au coffre. Caisses en bois, les coffres kabyles sont réputés d'être de dimensions gigantesques, étaient utilisés, à l'origine, comme des tombeaux aux morts d'où l'appellation de mur du tombeau. (3)

(1)-Bourdieu (P) : Le sens pratique. Editions de Minuit, Paris. 1980, p. 446.

(2) et (4)-Bourdieu (Pierre) : Esquisse d'une théorie de la pratique. Chap. La maison kabyle ou le monde renversé. Ed. Droz. Geneve.1972, page 46.

(5)-Gast (Marceau) et Assié (Yvette) : Des coffres puniques aux coffres kabyles. Ed. Bouchène, Paris, 1993. Page 154.

## Chapitre : Les femmes dans la culture kabyle

Suite à la défaite de la résistance populaire du 1857, menée par la légendaire femme d'At Ittourey (Aït Itsourar), *Lalla Fadma N-Summer* contre le chef de l'armée coloniale, le maréchal Rondon, la Kabylie était définitivement entrée, sous le joug colonial.

A cause de la sensibilité du sujet de la femme Kabyle et sa condition sociale et juridique, les sources écrites à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, œuvres généralement d'officiers militaires en poste, sont profondément marquées par la conjoncture politique de la colonisation. À l'exemple d'Adolphe Hanoteau, commandant supérieur de Fort Napoléon à partir de 1859 qui, en publiant en 1862, "Poésies populaires du Jurjura", souleva une vive polémique, surtout chez les kabyles lettrés de l'époque, comme Boulifa. (1) Ce dernier fut, en effet, parmi la première génération d'algériens scolarisés. Elève de l'Ecole normale de Bouzaréah, il a été par la suite, instituteur et professeur de berbère à l'école normale de Bouzaréah et à l'Ecole supérieure de lettres qui devait devenir plus tard, la faculté des lettres d'Alger.

De par sa position de dominant, puisqu'il appartient à un groupe dit privilégié, celui de marabout, dans une société dominée par les valeurs de la virilité (*tirrugza*), il milite en même temps pour la préservation d'un ordre dans lequel son statut personnel est privilégié. Ainsi « en faisant mine de défendre les dominés que sont les femmes dans la société kabyle traditionnelle, ce sont en réalité les dominants que sont les hommes et à fortiori les marabouts que Boulifa, homme et marabout défend. » (2) De ce fait, l'opposition entre les deux hommes (Boulifa et Hanoteau) révèle une réalité plus profonde : chacun des deux auteurs défendant principalement l'idéologie sous-jacente des dominants de chacun des deux bords qui, par dominés interposés, règlent leurs conflits.»(3)

Mais quelle que fut la position d'Hanoteau (qui porta des jugements de valeur sur la condition de la femme kabyle du point de vue des données juridiques, plus que sur les conditions de la vie concrète), il reconnaît néanmoins, le respect que lui vouent les Kabyles : «...la femme est un être respecté, sacré. Malheur à celui qui attenterait à sa personne, à sa réputation à son honneur. Une tentative de violence à l'égard d'une femme, de simples propos malséants, un geste indécent suffisent pour faire couler le sang de celui qu'elle désigne au sien comme coupable de lui avoir manqué de respect. » (4)

---

(1)-Boulifa dans : Recueil de poésies kabyles (1904) avait réagit aux propos tenus contre la femme Kabyle par général Hanoteau, dans la présentation de son étude sur : Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura. (1862)

(2) et (3)-Yacine-Titouh (Tassadit) : Re-lire Boulifa, in : Si Ammar Ben Saïd Boulifa, Recueil de poésies Kabyles, Ibid. Pages 22 et 27.

(4)- Hanoteau : Poésies populaires du Jurjura. (1862), in Relire Boulifa; Recueil de poésies kabyles, Paris, Alger Awal, 1990, page 54.

### 3.1- Le code de l'honneur :

Société à filiation patrilinéaire, la Kabylie, jusqu'à une date récente, était régie par le code de l'honneur qui protège « la maison, les femmes et les fusils. (1) En effet, d'après l'approche défendue par Bourdieu, le système mythico-rituel kabyle, s'organise sur des oppositions binaires dans tout ce qui touche à la réalité sociale. Les hommes en s'identifiant au 'nif', sacré, droit, actif et viril, s'opposent aux femmes, détentrices de la 'hurma' (haram), sacré gauche, passif et féminin. Les rôles dévolus aux hommes sont, donc, la gestion des affaires publiques et tout ce qui touche au 'dehors' (l'assemblée du village, *tajmaçt*, le marché, la riposte à la violence comme la guerre, la vendetta...), les femmes, par contre, sont sensées gérer les affaires domestiques de leurs logis, la procréation et l'éducation des enfants.

Mais cela ne veut pas dire que la femme kabyle, cloîtrée, ne participe pas aux autres activités économiques, sociales en dehors de la maison. Généralement, son travail complète celui de l'homme : elle aide l'homme dans le labour, la moisson, la cueillette d'olive et le jardinage. Mais les tâches qui incombent à une femme en vertu de la division mythico-rituelle des êtres, des choses et des actions, sont jugées déshonorante pour un homme et vice versa. Chercher de l'eau à la fontaine, lieu féminin par excellence, transporter le fumier ou le bois destiné au chauffage, élever les poules ou les lapins etc. sont toutes des tâches qui incombent aux femmes, en dehors de logis qu'aucun l'homme ne peut accomplir par peur d'être déshonoré.(2)

### 3.2- La sacralité de la femme

Toutefois, il faut noter que ce modèle dualiste qui attribue à la femme un rôle passif et négatif, « n'a pas pris en compte un cas : l'*açnaya* accordée par une femme, situation que Bourdieu n'envisage pas dans ses analyses écrit Mahé. Or, selon nous cette situation, apparemment contradictoire avec la passivité empirique et idéale- assignée aux femmes dans les affaires d'honneur, vérifie au contraire, et en quelque sorte à *contrario*, la validité du modèle élaboré par Bourdieu ou plutôt l'*açnaya* des femmes accomplit le modèle de Bourdieu tout en faisant signe vers un aspect qui le dépasse. (3)

Comme dans toutes les sociétés paysannes, l'image de la femme est associée, dans l'imaginaire des kabyles à la terre donneuse de vie. 'Taqbaylit', (entendez la kabylité) signifie, à la fois, la femme, la langue kabyle et l'éthique kabyle. « Intimement imbriqués, ils renvoient au fondement, *Isas*, du monde, à son sens. Changer l'un d'eux c'est bouleverser la vision du monde et des êtres. » (4)

L'honneur de la femme se confond avec l'honneur de sa famille en premier lieu, de sa lignée et même de son village : être sacré, elle peut accorder l'*açnaya*, sa protection à une personne en danger. En accordant sa protection, la femme engagerait, par-dessus, l'honneur de son époux, de son lignage, celle du village entier ! (1)

(1) et (2)-Bourdieu (Pierre) : Trois études d'ethnologie Kabyle. In Esquisse d'une théorie de la pratique.

Chap. le sens de l'honneur. Réédition du Seuil, Paris, 2000, page 47 et 54

(3) et (5)-Mahé (Alain)- Histoire de la Grande Kabylie... Ibid. Pages 113 et 111.

(4) Yacine-Titouh (Tassadit) : Rre-lire Boulifa, in : Si Ammar Ben Saïd Boulifa, Recueil de poésies Kabyles...Ibid, Page 28.

Mais comme tout être sacré, la femme, même s'il est difficile de faire admettre qu'elle est, elle-même, tabou, il est reconnu, tout de même, que toute sa personne est entourée de tabous.

Gardiennes de *essar*, le secret, les femmes sont défendues par l'honneur viril incarné par les hommes. Cette conception d'intimité entoure aussi la maison, lieu de l'intimité de la femme (épouse, sœur...) que l'homme ne doit, à aucun prix, dévoiler le secret et son intimité devant les étrangers. Bourdieu écrit dans ce sens : «L'intimité, c'est en premier lieu, l'épouse que l'on ne nomme jamais... par son prénom, mais toujours par des périphrases telles que la 'fille d'Untel', 'la mère de mes enfants' ou encore 'ma maison.' » (1)

Cette conception de l'intimité de la femme existe dans toutes les régions du Maghreb. Gaudry signale un fait similaire aux Chaouias de l'Aurès : « Il ne faut pas demander directement à un homme des nouvelles de sa femme même si on la sait malade, ce serait incorrect. Il faut dire comment va-t-on chez toi ? » (2)

Comme il est admis qu'on ne demande jamais à un homme des nouvelles de sa femme ou sa soeur. Dans pareilles situations, on utilise souvent l'euphémisme comme : *axxam-ik*, 'ta maison', *hwacul-ik*, ta famille etc. Et enfin « La femme est, pour l'homme la chose la plus sacrée comme en témoigne les expressions coutumières dans les serments : « Que ma femme me soit illicite », *tahrem tmettut-iv*, ou encore « Que ma maison me soit illicite », *yehrem wexxam-iv*, [si je ne fais pas telle ou telle chose] ! (3)

### 3.3- Un statut renforcé par l'âge et la procréation

La position sociale de la femme kabyle se renforce avec l'âge et les positions qu'elle occupe au sein de sa famille.

Sa venue au monde n'est jamais souhaitée. L'accueil fait au nouveau-né est suffisamment révélateur. Le garçon est accueilli avec des youyous et des coups de feu, tandis que la fille, est accueillie avec résignation : « *Aṭ ig reppwi ṭ-ṭasaçdit!* » Que Dieu la bénisse ! Se contentent de dire les femmes.

La petite fille est entourée et protégée par sa mère. C'est à elle que revient le rôle de son éducation et de son initiation à quelques tâches ménagères. « Entre la mère et la fille s'établissent...le fait de leur vie commune, des liens d'affection très puissants. L'enfant devient vite une compagne pour sa mère, la soulage, partage ses soucis et ses peines. »

(3) Jeune fille ou adolescente, elle est étroitement surveillée, dans son comportement, ses gestes et ses déplacements..., par tous les membres de sa famille. A cet âge, on lui apprend la docilité et la réserve, le respect des personnes plus âgées qu'elle.

Les coutumes kabyles sont strictes et même sévères en ce qui concerne l'éducation de la femme et le comportement qu'elle doit adopter vis-à-vis des siens et de toute la communauté.

(1) et (3)-Bourdieu (Pierre) : Trois études d'ethnologie kabyle, In Esquisse d'une théorie de la pratique. Ibid. Pages 51 et 52.

(2)-Gaudry (Mathéa) : Société féminine au Djebel Amour et au Ksel. Etude de sociologie rurale nord africaine Alger, 1961, page 403.

(3)-Laoust-Chantréaux (Germaine) : Kabylie, coté femmes.... Ibid. Page 183.

Si une femme fautive ou 'flanche', *tecced*, c'est tout l'ordre social qu'elle fait basculer. Cette chanson kabyle est révélatrice :

*Ma teccded ad xmunsen.*

« Si tu glisse, ils sont éclaboussés » (\*)

Dans une société soucieuse du maintien de l'ordre, les seules relations sexuelles admises sont celles qui sont canalisées par le mariage. Ainsi « Il est clair, que les règles éducatives, ont pour but de faire...de la fillette, une femme obéissante, soumise, polie, respectueuse et effacée. Cette attitude sévère n'a d'autre but que de faire intérioriser à l'enfant l'interdit de la sexualité, et aussi l'idée que celle-ci n'est pas son affaire mais celle de la société. » (1) De ce fait, l'adultère est sévèrement puni. En général, il est laissé à la vengeance privée : le père ou le mari égorgera la fille ou la femme coupable d'adultère et essaiera de tuer ou de faire tuer le séducteur. (2)

Afin d'éviter toute dérive d'une sexualité illicite, le mariage précoce est prescrit, dans la société traditionnelle, comme le seul garant de la vertu de la jeune fille.

Une jeune fille et même un jeune homme qui arrive à la puberté (mure sexuellement), représente donc, un danger d'une sexualité illicite, hors mariage. » (3) De ce fait, le célibat, facteur de désordre pour la famille et la société est vécu comme une situation intolérable et scandaleuse à la fois. L'adage kabyle est révélateur : *tiff wi ddurin tacdatt wi -ggunin tanebdal'* - Mieux vaut s'abriter sous le pan d'un burnous que d'attendre au jambage- [mieux vaut être mariée, bien ou mal, que de rester à la charge des parents] (4)

La fille dans la situation d'attente prolongée de demande en mariage est qualifiée de *tamburt*, (du verbe *bur*, délaisser, abandonner...). Le recours aux pratiques magiques, dans ce cas, a pour instigatrice la mère, avec la complicité implicite de sa fille à laquelle, le plus souvent elle ne demande pas d'avis préalable ». (5)

Il faut noter que dans la conception traditionnelle, le but recherché dans le mariage n'est ni l'amour ni la sexualité mais la famille et sa continuité. « Si une union ne remplit pas sa fonction procréatrice, c'est la femme qui, par définition est mauvaise (stérile) et on la répudie pour la remplacer par une autre plus prometteuse. » (6)

### 3.4- Jeune épousée, 'tislit',

Les mariages précoces précèdent d'un arrangement préalable convenu parfois dès la naissance par les parents. C'est le type de mariage entre cousins. A ce propos Tillion écrit que lorsqu'on sort de l'exceptionnel pour se référer à la pratique courante, on constate que dans presque tout le Maghreb, des gens encore très nombreux considèrent encore comme le mariage idéal, l'union d'une jeune fille vierge avec le fils d'un des oncles paternels, c'est-à-dire avec un cousin germain. (7)

(\*) Chanté par le chanteur Kabyle Idir (A weltma), (litt : « Tu es une bombe ») : s'agissant de la fille. Voir : les voleurs de feu de Tassadit Yacine, en bas de la page 36.

(1), (3), (5) et (6)-Plantade Nedjima : La guerre des femmes. Magie et amour en Algérie. La Boite à Documents Paris, 1988, page 137, Chap. Le célibat intolérable et page 139.

(2)-Servier (Jean) : Tradition et civilisation berbères. Editions du Rocher, Monaco, 1985, page 30.

(4)-Virolle (Marie) : Rituels algériens. Ibid, page 80.

(7)- Tillion Germaine : Le harem et les cousins. Editions du Seuil, Paris, 1966, page 131.

Ce type de mariage endogame paraît destiné à renforcer les liens familiaux, car dans un régime matrimonial où la femme s'intègre totalement à la famille de son mari, le mariage d'une fille avec son cousin paternel est le seul moyen de la conserver, elle et sa descendance au sein de la même famille patriarcale.

Cependant, les Kabyles, jaloux de l'unité politique villageoise, pratiquent encore une endogamie de village. « En fait, dans ces affaires d'alliance consacrée par le mariage, le groupe concerné est plus étendu que la seule parenté agnatique, c'est le groupe politique que constitue le village au sein duquel d'ailleurs et grâce à ce même jeu d'alliance, paraît exister la conscience d'une parenté plus large... » (1)

En général l'intégration de la jeune épousée dans sa nouvelle famille est très difficile. Une fois installée, sa belle-mère qui, voyant en elle une rivale qui va la déposséder de son fils, saisit la moindre occasion pour la faire souffrir, à plus forte raison, lorsque cette dernière, est étrangère à la famille et risque à tout moment, la répudiation. (2)

De son côté, la jeune femme, armée de courage et de patience, acceptera toutes les brutalités de celle-ci et essaiera d'arracher une place parmi ses belles sœurs (les femmes des frères de son mari) qui veulent la surpasser en gagnant l'estime des beaux parents, seuls garants de sa réussite conjugale.

Une pudeur et une retenue extrêmes s'installent entre les époux qui ne doivent jamais devant les autres membres de sa famille, s'adresser la parole. Et l'époux est tenu à ne lui témoigner en rien son affection, surtout en présence de son propre père ou de son frère aîné.

Afin de réussir sa vie conjugale, « La femme mariée, doit fidélité à son mari... Mais surtout, elle doit préserver le secret de l'intimité familiale, elle ne doit jamais rabaisser son mari ou lui faire honte, ni dans l'intimité ni devant les étrangers ; ce serait le contraindre à la répudier ». (3)

### 3.5- Mère ou femme procréatrice

Traditionnellement, la vie de la femme ne commence véritablement, au sein de la maison, que lorsqu'elle assure une descendance mâle au foyer conjugal. Il est exigé d'elle donc, qu'elle soit fertile capable de donner naissance à des hommes qui vont, non seulement renforcer leur lignée et leur clan, mais défendre l'honneur de la famille, en premier lieu, et du village entier en cas de conflits inter-villages et même au-delà. En effet, avec la maternité, la femme trouve enfin une place dans la société. Le lien maternel lui accorde une certaine autorité et quelque considération de la part de son mari. D'ailleurs il existe une croyance que la femme « attache » son mari avec la naissance des enfants. Même si elle peut perdre le cœur de son mari, la femme sera toujours la 'mère' de ses enfants. On dit dans ce cas : *teud argaz-is s dderya*, « elle a attaché son mari avec les enfants ». (\*)

(\*) Cette croyance est très répandue dans toutes les régions de l'Algérie. Gaudry dans : Société féminine au Djebel Amour et au Ksel, en page 174, rapporte des cas similaires.

(1)-Dujardin-Lacoste (Camille) : Le conte Kabyle. Bouchene, Alger, 1991, page 353.

(2)-Plantade Nedjima : La guerre des femmes. Magie et amour en Algérie. Ibid. Page 58.

(3)-Bourdieu (Pierre) : Trois études d'ethnologie Kabyle. In : Esquisse d'une théorie de la pratique. Ibid. Page 51.

Mais quelque soit le cas, le statut de la femme se renforce encore d'avantage à l'arrivée des enfants (surtout les fils) à l'âge de la puberté. La mère, dans sa quête d'amour qu'elle ne trouvera pas chez son mari, développera envers ses enfants (mâles), une affection et un attachement excessifs.

### 3.6- Vieille femme, 'tamyart'

« La vieille de la maison appelée encore de façon significative *laçemara bbuxxam*, 'la plénitude de la maison'. C'est elle qui, en effet, gère le contrôle des provisions et fait pour le dedans ce que l'homme accomplit au champ : faire fructifier –et d'abord en économisant, en retenant à l'intérieur ce qui y est entré. » (1) Mais avec la vieillesse vient la stérilité. Et comme tout ce qui est stérile est incompatible avec une féminité positive, il est normal, d'après Dujardin, que les vieilles femmes évoluent vers la méchanceté par des liens avec les puissances maléfiques. » (2)

En général, les vieilles femmes sont redoutées en Kabylie à cause, sans doute, des différents liens qu'elles entretiennent avec la vie et la mort (sages femmes, laveuses de morts...) qui les prédisposent à une certaine familiarité avec le surnaturel. De ce fait, on leur reconnaît dans le contexte traditionnel tout au moins, une vocation magique sur laquelle s'assoit leur pouvoir. Comme ce rôle dévolu à la *tamyart* est loin de celui que joue l'*am yar*, le patriarche ! (3)

Ce pouvoir se résume en quelque sorte, en la pratique de la magie noire à l'aide des filtres, *ihackulen*, que les vieilles *settut* usent pour des pratiques malfaisantes

D'après plusieurs mythes kabyles rapportés par Frobenius, la première mère du monde, *yemma-s n ddunit*, fut une *settut*. Depuis ce jour, toutes les vieilles femmes kabyles devinrent des sorcières et elles le sont encore aujourd'hui. (4)

Dans le contexte traditionnel, la continuité de l'espèce humaine et végétale est assurée par la fécondité de la terre et de la femme. Après une vie féconde, la vieille femme devient un facteur de désordre et de stérilité. Si elle ne donne plus la vie, elle a partie liée avec le monde souterrain dont elle se rapproche et elle agit, grâce à son appui sur le monde des vivants.

(1)-Virolle (Marie) : Rituels algériens, Karthala, Paris 2001, page 83.

(2)-Lacoste-Dujardin (Camille) : Le conte Kabyle. Ibid. Page 326-327

(3) et (4)-Voir Lacoste- Dujardin : Le conte Kabyle, Ibid. Page 334.

**LE TISSAGE KABYLE EN CHANGEMENT :**

**DU PASSE Á L'ACTUALITÉ**

**PREMIERE PARTIE :**

**LE TISSAGE AU PASSÉ**

## Chapitre : La place de tissage dans la société traditionnelle

### **Introduction :**

Dans la Kabylie traditionnelle, le rapport de l'individu à la terre et à l'activité en général était très solide et très valorisant au sein de la communauté villageoise. Le chômage n'existait pas, l'activité était valorisée en elle-même, l'inactif, le paresseux était considéré comme une personne dévalorisée de point de vue du groupe : *Argaz yeqqimen ur ixeddem, fek-as taruka ad yellem*, "l'homme resté inactif, donne lui le fuseau pour filer", dit le proverbe.

En plus de la spécialisation de quelques tribus kabyles dans certains secteurs de métiers, la famille a joué un rôle non négligeable dans l'économie domestique traditionnelle, c'était elle –surtout- qui assurait tous les besoins en objets domestiques utilitaires comme les vêtements, les couvertures ustensiles de cuisine en poterie etc.

Le mode de production basé sur l'autosuffisance a persisté pour longtemps en Kabylie et la femme, en plus de ses tâches quotidiennes comme le puisage de l'eau, le jardinage, le ramassage de bois mort, la cueillette des olives en hiver, l'éducation des enfants, les tâches ménagères...contribuait en grande partie à satisfaire les besoins de sa famille. Néanmoins, le tissage était l'activité qui la retenait le plus et qu'elle accomplissait avec ardeur particulière. C'était sans doute, celle qui lui permettait de se distinguer en qualité de créatrice dans un univers rituel où dominait sa fonction procréatrice.

En effet, la femme était chargée, dans le mode de production traditionnelle, d'assurer, à sa famille ses besoins en vêtements et en couvertures épaisses et résistantes au froid et aux rudesses hivernales du pays, comme il lui arrive de recourir à la vente de ses produits, en cas de besoin. Le tissage était pratiqué en automne et en hiver, lorsque les travaux des champs laissaient quelque répit : A la fin de la saison chaude, les femmes avaient l'habitude de clamer :

« *ippwa lekhrif t-tezwal* »

« *hatin ur- nsá- akhellal* » (1)

« L'hiver est passé, les fruits du bois ont mûri, Oh! Celle qui n'a pas (tissé) un axellal. »

Au passé, en Kabylie, comme dans toutes les régions du Maghreb, le tissage remplissait une économie et symbolique en même temps. D'ailleurs, un petit aperçu sur l'univers dans lequel se déroulait ce genre d'activité, nous renseigne sur l'importance qu'on lui accordait au passé. En effet, afin de maîtriser les techniques du tissages ou de perfectionner les dessins, les femmes devaient procéder à plusieurs pratiques. Chantreaux, aux années trente, témoigne :

« Pour qu'une fillette retienne facilement les dessins des tissages décorés, sans avoir constamment recours à un modèle, on lui conseille de se procurer dans quelque bassin une *tayidest-ppwaman* ou triton qui présente sur le dos un pointille évocateur et le lécher trois fois en prononçant :

---

(1)-Chantreaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse....Ibid. Page 106.

« *ad insekh errequem degg-eqaru-iu*  
*akken t-idd insekh erreppwi ghef eâarur-im.* »  
 « Que le dessin se fixe dans ma mémoire  
 Comme Dieu l'a reproduit sur ton dos. » \* (1)

La maîtrise du travail de tissage était très valorisante pour une femme dans tous les pays du Maghreb. Cette valeur est à maintes fois soulignée par les travaux de Henri Basset, Lucien Golvin, Henri Genevois et Germaine Chantréaux en Kabylie... etc.

Au Maroc par exemple, le montant du *ssdaq*, le douaire (le présent offert à la mariée par le marié au moment des noces), dépend de la beauté de la jeune fille, de son adresse à tisser et de la fortune de son père. Cent *duros*, sont un bon prix, alors que la jeune fille sans père, ni attrait personnel ne peut n'obtenir que vingt ou trente *duros* » (2)

Camille Lacoste-Dujardin qui a démontré, à travers son analyse du conte kabyle, que celui-ci véhicule les normes sociales de la société kabyle traditionnelle, rapporte que dans le conte kabyle : « le tissage est considéré comme un des trois fonctions les plus importantes de la femme au sein de la maison, au même titre que la procréation et la cuisine : « Tisser un burnous, c'est remplir une fonction féminine essentielle, puisque c'est fabriquer pour l'homme de la maison, pour son mari ou pour ses fils de quoi se vêtir pendant son activité extérieure. » (3) Chaque opération que nécessite le travail de la laine est double, elle comportait, à coté des éléments physiques, des éléments mystiques, qui sont, peut-être les principaux, il n'est pas un instrument employé qui ne possède, en même temps, que sa valeur propre d'outil, une valeur magique, souvent plus considérable. Il syncrétise de ce fait, les croyances locales profondément ancrées dans les milieux traditionnel.

Témoignage d'une richesse matérielle, le tissage est le miroir de la réserve. Il incarne la taille du cheptel et, à défaut l'argent nécessaire à l'achat de la laine. On dit que celle qui l'entreprend, qu'elle a des doigts fleuris.

(\*) André Basset dans : Les rites travail du travail de la laine à Tlemcen, rapporte que les jeunes filles à Rabat (Maroc) qui veulent apprendre à tisser, devaient consulter un saint ou un marabout. Dans leur pèlerinage à la sainte Lalla Zineb El Aïdia, les jeunes filles avaient l'habitude de clamer :

« <i>Lalla Zineb aḏtini lefhama</i> »	لالة زينب اعطيني لفهامة
« <i>u fethi li besserti</i> »	أو فتحي لي بصرتي
« <i>u qudini fi triq -lhewr .»</i>	و قوديني في الطريق الحر

« Lalla Zineb donne-moi l'intelligence, ouvre-moi les yeux (sur les secrets du métier) et guide moi sur le droit chemin. »

(1)-Chantréaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse.... Ibid. Page 89.

(2)-Westermarck : Les cérémonies du mariage au Maroc. Editions Ernest-Leroux, 1921, page 65.

(3)-Lacoste-Dujardin (Camille): Le conte kabyle. Editions Bouchene Alger, 1991, page 288.

## 1- Le métier à tisser

### 1.1-L'espace réservé au métier à tisser dans l'*axxam*

En Kabylie, le métier à tisser avait une place privilégiée dans l'*axxam* Kabyle. Il toujours dressé « Devant le mur qui fait face à la porte et qui est appelé, le plus souvent du même nom que le mur de façade extérieur donnant sur la cour, *tasga* ou encore, mur du métier à tisser ou mur d'en face... » (1)

Le mur du métier à tisser reste souvent blanc parce qu'il fait face à la porte et de ce fait, renvoie la lumière du jour. Dans les tribus kabyles réputées pour leur goût prononcé du décor, surtout le décor des murs de maisons, comme chez les tribus des Ouadhias, Maatkas, Ait Koufi, pour ne citer que celles-ci, le mur du métier à tisser reste peu décoré : Mohand Abouda, auteur de *axxam* kabyle, en parlant de ce mur dit : « On le décor ... peu, réservant les fresques aux autres murs ou bien l'on y ménage de grandes *tibbura n umellal*, 'portes de blanc'. » (2) Donc, le métier à tisser avait une place choisie dans la maison. Cette position permettait à la femme de tisser à l'aise le jour parce que le tissage demande un bon éclairage et se servait de la lampe à l'huile, *Imesbah*, quand la lumière venait de manquer comme pendant les journées brumeuses d'hiver ou à la tombée de la nuit.

### 1.2-Le cadre du métier à tisser

Il est appelé *mensej* ou *khcheb* en arabe, dans l'Aurès *azet-ta* et en Kabylie on le nomme *azetta*. Il a la forme d'un cadre dressé d'environ 1m 60 à 1m 80 de hauteur et 1m 60 à 2m de largeur. » (3)

A en croire L. Golvin, le métier à tisser de haute lisse était le métier le plus répandu en Algérie. Il était considéré comme un outil précieux qui comptait largement dans les revenus du ménage : « C'est de loin le métier le plus employé en Algérie... Dans les milieux ruraux, sous la tente, sous le gourbi. » (4)

Chez les sédentaires, il fait partie intégrante du mobilier et une place spéciale lui est réservée dans l'habitation. Dans les Aurès, il est situé le long du mur le plus éclairé de la pièce centrale, *tyurfat n ilmas*, la pièce centrale. (5)

Au M'zab, il est situé dans la *tizefri*. (1) En Kabylie, devant la *tasga* ou mur du fond faisant face à la porte d'entrée.

Le métier utilisé par les femmes kabyle est «... un métier de haute lisse de type archaïque, transmis de génération en génération sans modifications, et sur lequel les femmes tissent suivant les techniques les plus anciennes qu'elles conservent fidèlement. » (6)

---

(1)-Bourdieu (Pierre) : Esquisse d'une théorie de la pratique. Chap. La maison kabyle ou le monde renversé Rééditions Le Seuil, Paris 200, page 45.

(2)-Virolle-Souibes (M): Fresques kabyles. Entretien avec Mohand Abouda, auteur de *axxam* kabyle. In : Bulletin de Littérature Orale Arabo-Berbère. 16-17. 1985-86, page 233

(3) et (4)-Golvin (Lucien) : Les arts populaires en Algérie. Typo-Lytha et Carbonnel, Alger 1950, tome II, pages 130 et 129-130.

(5)-Jema-Gouzon (Danièle) : Village de l'Aurès... Ibid. Page 124.

(6) et (7)-Chantréaux (Germaine) : Tissage sur métier de haute lisse... Ibid, pages 106, 104.

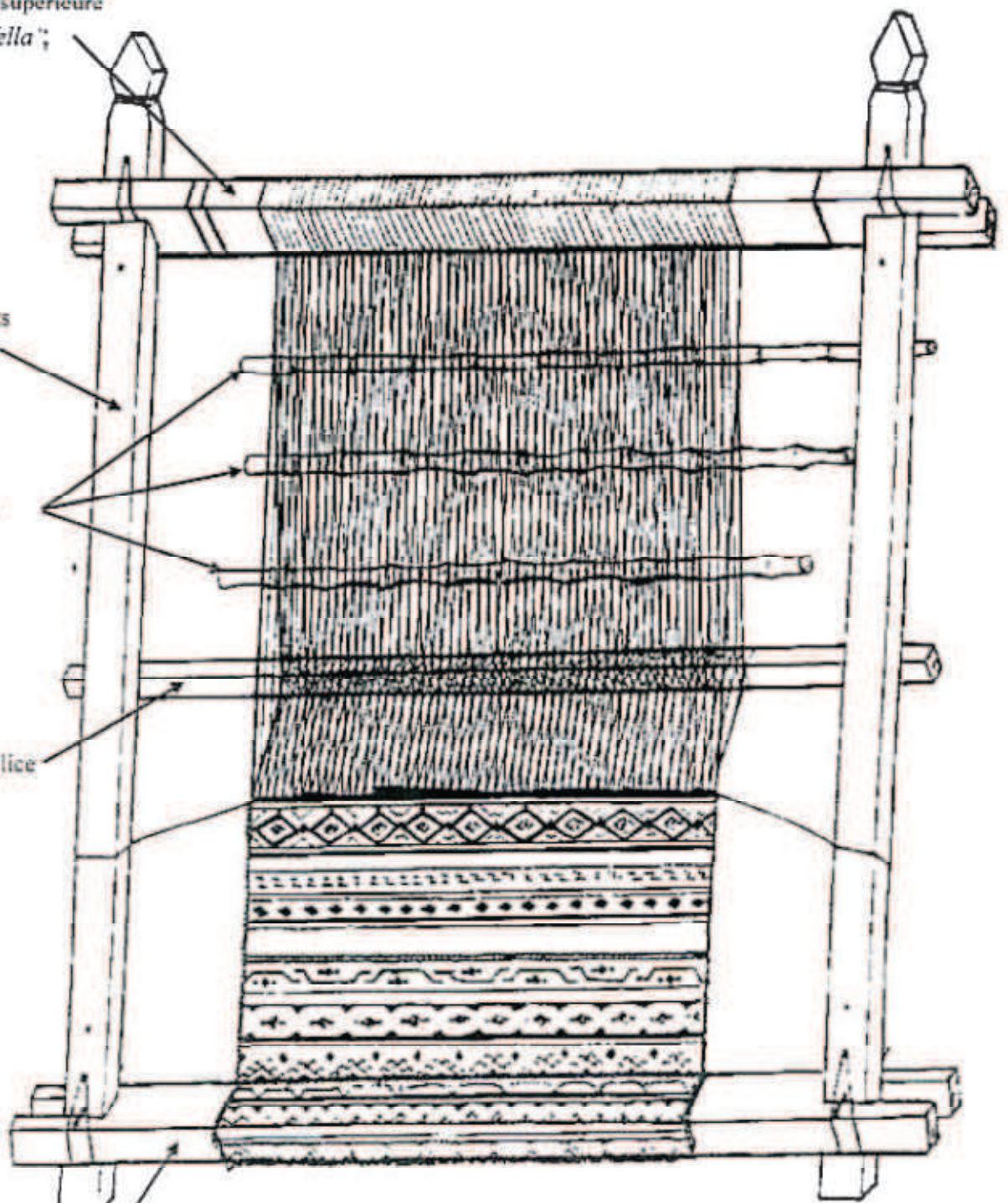
L'ensouple supérieure  
'afeggag ufella';

Les montants  
'tirigliwin'

Les roseaux  
't'nam'

La barre de lice  
'ilni'

L'ensouple inférieure  
'afeggag b-bwadda'



Métier à tisser de haute lisse, 'azetta'  
(Golvin Lucien. Les arts populaires en Algérie. Tome -II-)

Il est « un simple cadre en bois Les fils de chaîne sont tendus verticalement entre deux ensouples, *ifeggagen*. Un système de roseaux et une lisse ingénieuse qui est « l'âme » même du métier permettant l'entrecroisement des fils de chaîne entre lesquels la femelle glisse horizontalement, sans l'aide de navette, le fil de trame. L'étoffe ainsi obtenue est enroulée, au fur et à mesure de l'avancement du tissage, sur l'ensouple inférieure. (1)

Mais, d'après ce que rapportent Hanoteau et Letourneux, le métier à basse lisse était aussi employé en Kabylie. L'adoption de ce genre de métiers par les hommes pour la fabrication des tissus en lin destinés pour la vente, était récente. Les parties essentielles de ce métier à tisser, étaient désignées par des termes arabes. (2) Ces auteurs, citent les tribus d'Aït Yahya et d'Aït Itsourar comme étant les plus spécialisées dans ce genre de tissage, avant de disparaître complètement à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. (3)

D'après L.Golvin « Il a la forme d'un cadre dressé d'environ 1m. 60 à 1m. 80 de hauteur et 1m. 60 à 2m de largeur. » Il est tout juste assez distant du mur (à 50cm environ). Il comprend essentiellement deux montants (*tirigliwin*) et deux ensouples (*ifeggagen*) » (4)

### 1.3-L'outillage du métier à tisser :

**1.3.1-Les montants, *tirigliwin*** : sont fortement liés à une poutre du toit, *ajgu*, à l'aide d'une corde de poils de chèvre et de laine, *amrar* ou d'alpha, *asywen*. S'ils ne sont pas assez longs, on les fixe à un fort bâton, *lâired*, parallèle à la poutre, scellé d'un côté dans le mur et, de l'autre, attaché à l'un des montants verticaux qui soutiennent la soupente appelée *takanna*. » Leur hauteur est de 2m.50 centimètres environ leur bois résistant... on choisit ordinairement, des branches d'aulne (*asghar-sif*) ou de cerisier sauvage (*ant'rim*). Elles sont élaguées à la hache et taillées en biseau à leur extrémité inférieure. Dans cette partie amincie (*errejel*) on ménage un trou (*tatit'ucht*), permettant de placer un coin en bois (*tashalt*) ou un os long (*ighes*) qui maintiendra l'ensouple inférieure. » (5)

**1.3.2-Les ensouples, *ifeggagen*** : Doivent être particulièrement solides, ayant à résister à la tension de la chaîne, aussi sont-elles en noyer (*tajujet*) ou en chêne (*z'z'en*). Leur plus grande longueur est d'environ 3 mètres et dépasse sensiblement la largeur des tissages les plus importants. Ce sont deux pièces équarries de section rectangulaire (6x11cm) ; elles étaient autrefois de facture très grossière. (6)

L'ensouple supérieure, *afeggag ufella*, et l'ensouple inférieure, *afeggag ppwadda*, ne sont pas identiques. La première présente à l'une de ses extrémités une fourche, à l'autre un adent en queue d'aronde (*aqejjir*). La seconde offre une fourche à chaque extrémité.

(1)-Laoust-Chantréaux (G) : Kabylie, coté femmes 1937-1939. Edisud Aix-En-Provence 1990, page 78.

(2), (3) et (6)-Chantréaux (Germaine) : Tissage sur métier de haute lisse à Ait-Hichem et le haut Sébaou. Revue africaine N° 85. Année 1941, pages 104 et 105 et 107.

(5)-Hanoteau et Letourneux : La Kabylie et les coutumes kabyles Ed. Augustin Challamel, Paris, 1893, p. 547

(4)-Lucien Golvin : Les arts populaires en Algérie. Tome II. Ibid. Pages 131 et 132

Elle a en outre, sur toute sa longueur, une série de trous rectangulaires (*tigna*, sing. *Tignut*) qui s'ouvrent sur deux faces non parallèles de chaque côté de l'arrête à un centimètre et demi de celle-ci. (1)

Il faut ajouter :

**1.3.3-Le peigne à tasser, *ayazil*** : il en fer formé de seize à vingt dents, *uglan*, longues de 15 centimètres en moyenne, et distantes d'un demi-centimètre. Ces dents sont reliées à un talon plein portant un manche, *afus*, perpendiculaire, recouvert d'une poignée de bois. (2)

**1.3.4-Les tendeurs, *tijebbadin*** : simples et ingénieux, enserrant les lisières du tissage et les tirent, évitant ainsi que le tissage n'aïlle en se rétrécissant.

Ils sont formés par une lame de fer de 4cm. De hauteur, repliée en formant un angle dièdre d'une trentaine de degrés, dans lequel s'emboîte exactement un coin de bois traversé par une tige de fer, le long de laquelle la lame de métal se déplace librement. Un anneau qui termine la tige permet de l'attacher à l'aide d'une cordelette aux montants du métier. Le bord du tissage est glissé entre la lame et le bois, où il se trouve coincé et fortement tenu lorsqu'on resserre la cordelette. (3)

#### **1.4- Le sens symbolique du tissage**

Les mythes cosmogoniques expliquent non seulement l'origine de l'univers, mais expliquent également, la structure symbolique dans laquelle tout élément de l'univers — partant l'homme et la société — devrait idéalement s'inscrire. Ainsi le tissage dans la symbolique des religions archaïques, a la place d'honneur : « Il est le substitut de la croix, qu'elle-même la synthèse totale de tout l'univers symbolique. Dans la sphère parfaite amorcée par la rotation horizontale des bras de la croix autour de l'axe vertical, fixe et transcendant, la partie verticale représente le principe créateur immuable et la partie horizontale le créé, le contingent en perpétuel mouvement. » (4)

Dans la tradition Kabyle, à l'instar des autres régions de l'Afrique du Nord, le tissage symbolise la structure et le mouvement de l'univers. (5) Il est la réalisation de l'union du ciel et de la terre.\* (6)

---

(\*) Ainsi comme l'a bien montré Marcel Griaule d'après la cosmogonie des Dogons de Mali, le tissage de longues et étroites bandes de coton, pratiqué sur des métiers à tisser élémentaires, est considéré comme le premier art à avoir été enseigné à l'humanité. Les allers et retours incessants de la navette, symbolisent la combinaison des contraires : mâle et femelle, terre et eau mais aussi la parole transmise par Nommo (fils de Dieu suprême Amma et de la Terre) aux premiers humains. 'Dogon' Microsoft® Encarta 2006 [C D] Microsoft corporation, 2005.

(1), (2) et (3)- Chantreaux, Le tissage sur métier de haute lisse... ibid. pages 107 et 108.

(4)-Moreau (J.B) : Les grands symboles méditerranéens dans la poterie algérienne. Rééditions à livre ouvert, Alger, 2000. Page 51.

(5) Chevalier Jean et Gheerbrant Alain : Tissage. Dictionnaire des symboles. Editions Robert Laffont/Jupiter Paris 1969.

(6)-Yacine-Titouh : Les voleurs de feu. Ibidem, pages 132

Dans l'un des rares mythes de fondation, cité par Servier, le tissage a été découvert par « *Tahitust* » femme d'« *ahitus* », le fondateur forgeron du village « *Ihitusen* » dans le massif d'Akfadou « elle a découvert sur un tas de fumier une peau de serpent aux dessins merveilleusement réguliers, qu'elle a voulu reproduire avec des fils de laine. Le premier tissu qu'elle fit imitait les longues bandes parallèles des champs kabyles. » (1) Donc, d'après la croyance, le tissage n'est qu'une réplique en miniature du modèle divin qui devint, par la suite, « ...comme la terre et le ciel, il dispense non seulement la vie - le métier à tisser participe de l'humanité puisqu'il est doté d'une âme, d'un souffle dit *rruh*- mais aussi la mort selon la manipulation qu'en font les utilisatrices. » (2) En partant de cette logique, on constate que le tissage –plus que toutes les autres activités sociales et économiques au passé- concrétise l'ensemble de schèmes mythico-rituels qui régissent la vision du monde Kabyle. Cette vision mythique dualiste du monde était traduite dans les structures mentales et le mode de vie traditionnel par le rite. Le tissage renvoie donc, dans sa globalité, à l'union des contraires : l'homme et la femme. « L'ensouple inférieure symbolise la femme et l'ensouple supérieure l'homme. Le tissage lui-même, se déroule entre le ciel et la terre comme l'acte sexuel (*ger igenni t-tmurt*). » (3)

### 1.5-La symbolique du métier à tisser

Le métier vide n'est qu'un assemblage de poutres et de roseaux, sitôt le fil de chaîne tendu sitôt le travail commencé, le métier s'anime d'une vie qui lui est propre et persistera jusqu'au moment où le tissage sera détaché de lui. Le métier, sans métaphore est une personnalité vivante. » (4) Il est vénéré et redoutable en même temps : « ce mélange de deux sentiments est précisément, ce qui caractérise le sacré ; le sacré c'est du magique, à la fois, bienveillant et terrible. On comprend maintenant ...il est interprété tantôt favorablement tantôt défavorablement : en réalité il n'est ni l'un ni l'autre, il est sacré. » (5)

Le métier à tisser a un caractère sacré. Il participe en quelque sorte à la sacralité de la maison, de la femme ; il est source de protection mais aussi de malédiction comme tout les 'êtres sacrés'. Il assure la protection à celui qui le sollicite.

Il est, de ce fait, détenteur d'une valeur masculine, il est considéré comme source de *l'aḥnaya*, protection virile sacrée dans la maison :

Il tient la place la plus exposée au regard, au dehors et par conséquent il participe au monde public dans le système mythico-rituel kabyle : « ... À l'égal de la mosquée, de la « *djemaa* » lieu de réunion des hommes...[et] la fontaine... : L'on n'y devrait, en principe, agresser personne physiquement, encore moins de le tuer, tout comme on ne peut en principe le faire en présence d'une femme. » (6)

(1)- Servier (Jean) : Tradition et civilisation berbères. Ibid. Page 231.

(2) et (3)-Yacine-Titouh : Les voleurs de feu. Ibidem, pages 132 et 133.

(4)-Basset (André) : Les rites du travail de la laine à Rabat. Revue Hesperis, Paris. 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestre, 1922. Page 139

(5)-Doutté (Edmond) : Magie et religion dans l'Afrique du Nord. Ibid. Page 432.

(6)-Virolle (Marie) : rituels algériens, Ibid. Page 115

« Toute la vie d'une fille, écrit Bourdieu, se résume en quelque sorte dans les positions successives qu'elle occupe symboliquement par rapport au métier à tisser, signe de protection virile : avant son mariage, elle est située derrière le métier à tisser, dans son ombre sous sa protection, comme elle est placée sous la protection de son père et de ses frères ; le jour du mariage elle est assise devant le métier à tisser. » (1) Les femmes attribuent ce caractère magique et bienfaisant du métier à tisser aux anges qui l'habitent, qui sans leur concours, leur œuvre créatrice ne saurait être accomplie.

« De même qu'ils assistent à la naissance de l'enfant, ils sont présents à l'ourdissage, et viennent eux-mêmes donner vie à l'ouvrage. Leur 'arrivée' dans le tissage s'annonce lorsque la pelote de laine que [la tisseuse] dévide pour tendre le fil de chaîne s'échappe des mains de ses mains et vient rouler à terre. Toutes les assistantes s'écrient aussitôt :

-*Ppwedt-t-ed lmalaykat !*

« Les anges sont arrivés ! » (2)

Les anges donc d'après la croyance, veillent sur le métier, guident la tisseuse, et se mettent à l'ouvrage quand elle la femme tisseuse n'est pas là.

### **1.5.1-Les instruments de tissage et leur symbolique**

Les instruments et les produits du tissage et du filage sont universellement symboliques du devenir. Il y a d'ailleurs constante contamination entre le thème de la fileuse et celui de la tisseuse. On leur attribue un pouvoir magique du seul fait qu'ayant été au contact de la laine et du tissage. Ils participent à leur puissance surnaturelle et sont considérés comme les véhicules de cette force, utilisés alors à des fins utiles. (3)

**1.5.1.1- Les ensouples, ifeggagen :** « Le métier à tisser dans sa globalité, union du ciel et de la terre- comme le soc de la charrue (*tagersa*)- renvoie au couple homme-femme. L'ensouple inférieure symbolise la femme et l'ensouple supérieure l'homme et le tissage lui-même se déroule entre le ciel et la terre comme l'acte sexuel (*ger igenni t-tmurt*). » (4)

La tisseuse qui introduit pour la première fois des ensouples nouvelles dans sa maison doit faire sur son seuil le sacrifice d'une volaille. Elle va imprégner les ensouples de son sang, car cette nouvelle entrée doit être payée d'une vie, afin de conjurer la menace de voir disparaître un membre de la famille. (5)

Enjambrer une ensouple est un geste particulièrement funeste pour la jeune fille dans toutes les régions du Maghreb. « On y voit, assure-t-on, écrit Chantréaux, l'équivalent de rites de « ferrure » qui l'empêcheraient de remplir son devoir d'épouse. » (6)

---

(1)-Bourdieu (Pierre) : Esquisse d'une théorie de la pratique... Chapitre : La maison ou le monde renversé. Rééditions Le Seuil, Paris, 2000. Page 65.

(2) et (6)-Chantréaux (Germaine) : Le tissage de haute lisse à Ait Hichem et le Haut Sebaou. Ibid. Pages 81 et 82.

(3)- Durand (Gilbert) : Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Bordas, Paris. 1969, page 369.

(4)-Yacine-Titouh (Tassadit) : Les voleurs de feu. Chap. Les mythes dans la société kabyle. Ibid. Page 133.

(5)-Genevois (Henri) : La laine et le rituel des tisseuses. F.D.B, Fort-National, 1967. N° 94. Page 40.

Il est à noter enfin que l'ensouple inférieure était considérée par les Kabyles, comme source de prospérité. Genevois, rapporte : « A celui que vous aimez, vous adressez ce souhait : « Dieu te fasse semblable à l'ensouple du bas ! C'est elle qui recueille le tissu : toujours elle se remplit. » Quant à celui que vous n'aimez pas, vous lui dites : « Dieu te fasse semblable à l'ensouple du haut ! Elle reste toujours vide. » (1)

### 1.5.1.2- Le fuseau et la quenouille, *izdi t-truka*

Le personnage de la fileuse est « ambigu, à la fois lieuse et maîtresse des liens. Le fuseau ou la quenouille avec lesquelles ces fileuses filent le destin devient l'attribut des grandes Déesses, spécialement de leurs théophanies lunaires. ... La fileuse utilisant le fuseau, est maîtresse du mouvement circulaire et des rythmes, comme la déesse lunaire est maîtresse des phases. » (2) Dans le monde méditerranéen, de tous temps, les femmes ont filé la laine, qu'elles soient riches ou pauvres et l'apprentissage se faisait dès la prime jeunesse. Même en Kabylie, jusqu'à une date récente, était une activité très répandue et familière parmi les femmes ( jusqu'à une date récente, et dans les milieux citadins, il n'est pas rare de voir une femme filer avec son fuseau aux moments de repos, à cause, peut être du matériel rudimentaire qu'exige cette tâche)\* mais tend à disparaître de nos jours, du fait de la concurrence des laines synthétiques. Elle était l'opération essentielle entre le lavage et cardage d'une part, la teinture et le tissage d'autre part. (3)

Indispensables dans le filage de la laine, le fuseau et la quenouille sont chargés de beaucoup de valeurs symboliques et conservent des vertus diverses ; ils servent de support à de nombreux rites magiques. Ainsi au Moyen Atlas méridional et le Haut Atlas, il avait une valeur d'amulette : « on suspend le peson aux cornes des vaches qui viennent de vêler.... Il est vraisemblable que le fuseau pointu agit comme un talisman contre le mauvais œil... » (4)

Un fait semblable était signalé par Chantréaux en Kabylie, « le volant du fuseau *tagecirt*, employé comme talisman, est suspendu pendant un mois au cou de la vache qui vient de vêler –avec l'œillet d'une sandale de cuir, *arkas*, -objets présentant tous deux en leur centre, un trou symbolisant un œil. (5)

Le septième jour après la naissance, la *qibla* tenant l'enfant contre le fuseau, le soulève et le fait sauter un instant en disant :

*"Sserqasey-k s tezdit  
At tecruruded am tetbirt."*

« Je te fais danser avec le fuseau, tu sautilleras comme la pigeonne. » (6)

On recommande encore à une femme accouchée qui souffre de maux de tête, de tourner sept fois le fuseau de gauche à droite dans une gourde vide. »

(1)-Bourdieu (Pierre) : Le Sens pratique, Ibid. Pages 409-410.

(2)-Durand (Gilbert) : Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Ibidem, page 369.

(3)-Camps-Fabrer (H) : Filage. Encyclopédie Berbère XIX. Edisud, Aix-En- Provence 1997.

(4)-Doutté (Edmond) : Magie et religion dans l'Afrique du nord, Alger 1909. p.384-385.

(5) et (6)-Chantréaux (Germaine) : Le tissage de haute lisse à Ait Hichem... Ibid. Pages 91et 91-92.

En Grande Kabylie, jamais une fileuse ne donnera à filer à une étrangère, ni ne lui prêtera son fuseau ou sa quenouille. » Ils demeurent la propriété de la fileuse. Autrefois on les enterrait avec elle. (1)

### **1.5.1.3- Le peigne à carder, à tasser et les cardes**

Considérés comme instruments à caractère magique affirmé, ils sont employés dans les rites de pluie. Ils sont alors, pendant la nuit, abandonnés sur le seuil de la maison...» (2)  
« Ils sont utilisés dans les rites de divination intuitive qui s'adressent à des forces magiques et aux djinns incarnés dans le peigne à carder, que l'on interroge sur l'avenir. Doutté cite une pratique répandue en Algérie : Quand une fille tarde à se marier et qu'elle veut connaître ce que l'avenir lui réserve à ce point de vue et savoir ce qu'elle doit faire. Pour accomplir ce rite, on choisit un vendredi, et on habille un peigne à carder, *lemchet* avec les effets d'un homme pieux ; on lui fait des moustaches et une barbe avec de la laine et on le coiffe d'un turban ; ensuite on le met debout contre un mur et on lui dit en brûlant de l'encens devant lui et près de la jeune fille : « *Sidi lemchet 'and ràs el 'azba- la rebbi bezzouaj 'atqha* », c'est-à-dire : Monseigneur le peigne, toi qui es près de la tête de la fille, Ô mon Dieu, émancipe-là par un mariage ! » Il faut noter que le peigne à carder et les cardes (*iqerdacen/sing. aqerdac*) eux-aussi ont leur vertu symbolique, ils protègent l'enfant à sa naissance.

Après avoir subi plusieurs rites compliqués, la fille voit dans la nuit, *lemchet* apparaître sous la figure d'un petit homme vieux qui lui dévoile son avenir matrimonial. (3) De même, le peigne de fer qu'on emploie pour resserrer le tissu peut servir au même usage magique que le peigne à carder.

Le peigne à carder (*timcet*), est déposé pendant sept jours auprès de la mère et de l'enfant qui vient de naître.

Le septième jour, si la femme a eu un garçon, elle saisit le peigne par sa partie la plus large, pose le pied droit sur les dents, franchit ainsi le seuil de la maison, puis fait le simulacre de se battre avec le premier homme ou le premier enfant mâle qu'elle rencontre- pour que son fils, ajoute-t-elle, soit courageux. (4)

Ils sont des instruments de protection de l'enfant aux moments critiques : « lorsqu'un enterrement doit passer devant sa porte, la femme ayant un nouveau-né, place sur le seuil les cardes, un flocon de laine, la marmite et le moulin à bras. Si cette précaution n'est pas prise, l'enfant tombe malade. » (5)

### **1.5.1.4- Les roseaux**

Le roseau, *ayanim*, au pluriel *iyunam*, plante aux longs rameaux effilés. Ils sont des supports du métier à tisser. Au nombre de cinq, ils servent à la fixation de la chaîne sur les ensouples.

(1)-Camps-Fabrer (H) : Filage. Encyclopédie Berbère XIX. Edisud, Aix-En- Provence 1997.

(2)-Chantréaux (G) : Le tissage de haute lisse à Ait Hichem et le Haut Sebaou. Ibid. Page 92.

(3) et (5)-Doutté (Edmond) : Magie et religion dans l'Afrique du Nord. Ibid, pages 384 et 385.

(4)-Chantréaux (G) : Le tissage de haute lisse à Ait Hichem... Ibid. Page 92.

Juste après la fin de l'opération de l'ourdissage, les tisseuses introduisent un fort roseau, *amecgettum*, qui sera fixé à l'ensouple inférieure et à la place de la ficelle qui détermine les deux croisements de fils de chaîne, ensuite elles glissent aussi deux roseaux, puis deux autres encore entre ceux-ci et l'*aekkaz ufella*, le piquet supérieur. (1)

Le roseau joue un rôle d'une importance capitale dans le domaine symbolique, puisqu'il représente d'un côté, la virginité de la jeune fille : il craque, il se fend, il est beau mais fragile. Il est surtout le symbole de l'âme '*rruh*' : il monte et descend dans le métier, comme le souffle de la vie dans le corps de l'homme). (2)

En plus de son utilisation comme instrument de mesure dans le tissage, il est chargé d'un caractère sacré incontestable. Substitut phallique, il est utilisé dans le cadre du mariage, de la naissance et la circoncision. Il sert également à fixer la taille d'un linceul. Chantréaux rapporte qu'au village d'Ait-Hichem : « Le jour même de sa répudiation et dans l'espoir de se remarier au plus tôt, la femme enfourche un des roseaux du métier, court ainsi à travers la pièce en poussant des ululations. Les jeunes filles peuvent alors se placer derrière elle ; elles trouveront sous peu un époux. » (3)

---

(1) et (3)-Chantréaux (G) : Le tissage de haute lisse à Ait Hichem... Ibid. Pages 111 et 93.

(2)-Titouh-Yacine (Tassadit) : Les voleurs de feu. Chap. Les mythes dans la société kabyle. Ibidem, page 134.

## 1.6- La symbolique de la laine

Le tissage apparaît comme un réservoir des forces occultes et doué d'un pouvoir magique qui s'étend à tous les instruments qui concourent à sa fabrication et jusqu'à la matière première elle-même, la laine, siège de forces cachées comme on verra maintenant.

Dans l'un des rares mythes kabyles sur l'origine des moutons, et par la suite la laine, recueillis par Frobenius : « La Mère du Monde moulaient des grains avec son moulin à bras, puis elle mélangea la farine ainsi obtenue avec de l'eau. Vers une heure avancée de la matinée, elle modela la pâte pour lui donner la forme d'une brebis. Comme elle avait de la suie des marmites sur les mains, la tête de la brebis était toute noire, alors que le reste du corps demeurait tout blanc. Ensuite, elle déposa la brebis en pâte dans le son qui se trouvait autour du moulin et qui avait été séparé de la farine au moment de la mouture. Le son resta collé au corps de la brebis et se transforma en laine. » (1) En effet, la laine est la seule matière première utilisée par les tisseuses kabyles, à côté du coton mais à des degrés moindres. Le lin « *tiffest* », cultivé autrefois dans la vallée voisine du Haut Sébaou a complètement disparu. (2)

« Une fois débarrassée de ses impuretés, sa blancheur, sa souplesse, sont des qualités qui frappent vivement les imaginations simples. On en fait le symbole de l'existence « douce » et, comme telle, le jeune homme n'omet jamais d'en déposer au fond de la corbeille de noce : « *tisnit icettiden t-teslit* », panier des effets de la mariée. (3)

La laine est source de considération et de mérite, symbole de sécurité à cause de sa rareté en Kabylie, et par conséquent, elle était entourée de beaucoup de réserve et de précaution. D'ailleurs son vol était prohibé et les femmes croyaient que c'était *diri*, mauvais et que Dieu demandera, au voleur des comptes le jour du jugement dernier. (\*) (4)

Vers la fin de printemps, au début des *izegzawen*, les verts, on procède à la tonte des brebis. « Elle est faite par les hommes ; c'est un acte méritoire et le tondeur n'est jamais rémunéré : il n'accepte pour sa peine que les beignets qu'on lui offre. » (5) Généralement cette opération est célébrée partout en Afrique du nord, par des réjouissances, c'est un jour de fête, où les femmes parées de leurs bijoux, poussent des youyous en chantant des formules destinées à attirer sur elles et sur la laine les bénédictions célestes et la journée se termine avec des réjouissances.

---

(\*) Les femmes tisseuses, devant le besoin en laine, la troquaient avec des femmes venues des Hauts plateaux et du désert (*tinebgawin rrebi*) que les veuves hébergeaient une nuit avant de poursuivre leur route. \* Par fois, elles se la procuraient bénévolement chez des voisines tisseuses. Mais ne se vendait jamais une fois lavée et du moins lorsqu'elle était coupée du mouton de l'Aïd.

(1)- Frobenius (Léo) : Contes kabyles, Tome I / Sagesse. Edisud, Aix-En-Provence, 1999, page 42.

(2) et (5)-Laoust-Chantreaux (Germaine) : Kabylie, côté femmes. Ibid. Pages 77 et 97.

(3)-Chantreaux. Le tissage sur métier de haute lisse... Ibid. Page 79.

(4)-Genevois. Sut tadut. La laine et le rituel des tisseuses. Ibid. Page 12.

(5)-Makilam : La magie des femmes kabyles... Ibid. Chap-III- page 98.

Correction arrêtée ici

La laine est considérée comme un fruit de la terre « ... associée à la végétation de la terre que l'on va détacher de son support animal. » (1) Même Basset décrit une croyance analogue chez les femmes de Rabat : « Ce qui frappe principalement...c'est sa ressemblance [de la tonte] avec celles qui marquent la récolte des produits de l'agriculture, elle présente de grandes analogies avec la moisson et surtout avec le gaulage des olives. » (2)

Tous les rites décrits, illustrent la croyance que la laine est animée de vie, « elle jouit d'une vie propre, et les femmes insistent sur ce fait qu'après lavage, elle doit être abandonnée pendant cinq ou sept jours car un lent travail de transformation s'opère alors en elle ; on ne saurait la toucher ou même la découvrir sans danger.(3) « La phase obligatoire du repos de la laine, intervenant après son lavage, illustre combien la technique est imbriquée dans un rituel de gestes indissociable de l'esprit unitaire...montre que la laine n'est pas un simple matériau. Au même titre que la terre, elle n'est pas dépourvue de vie. » (4) Elle change de nature et mûrit comme n'importe quel fruit naturel!

### **1.6.1-La symbolique du fil**

D'après le dictionnaire des symboles, le symbolisme du fil est essentiellement, celui de l'agent qui relie tous les états d'existence entre eux et à leur principe. (5)

Le fil est associé à la vie et à son enchaînement, la conteuse kabyle, souvent une tisseuse, avant de commencer un conte, récite une formule magique mais révélatrice :

« *Tamacahut-iw atelhu, anect lqed usaru* »

« Que mon conte soit beau et se déroule comme une longue chaîne ! » (6)

L'art de réciter un conte est assimilé, dans l'imaginaire de la conteuse, à l'acte de tisser une étoffe à l'aide d'un fil ininterrompu !

Lors de l'ourdissage, le premier travail consiste à préparer les fils de chaîne. Il convient tout d'abord de leur donner la taille voulue. On plante en terre, deux bâtonnets, à une distance égale à la longueur de la couverture projetée. Une femme munie d'une pelote de fil, *takurt*, déchaîne, la dévide en allant de l'un à l'autre de ces bâtonnets. Mais le mettant en contact du métier à tisser, que le fil s'acquiert une valeur toute particulière : c'est dans l'entrecroisement des fils de chaîne et de trame que réside *rruh*, l'âme du métier à tisser.

---

(\*) Cette informatrice originaire d'Imsohal, âgée maintenant de 70 ans, assure que, recevoir les femmes arabes venues des Hauts plateaux par les vieilles de la Kabylie surtout les veuves, était une coutume avant la guerre de libération nationale.

(1) et (4)-Makilam : La magie des femmes kabyles... Ibid. Chap-III- page 98.

(2)-Basset (André) : Les rites du travail de la laine à Rabat, Ibid. Page 140.

(3)-Chantreaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse à Aït Hichem... Ibid. Page 79.

(5)- Chevalier et Gheerbrant : Fil : Dictionnaire des symboles. Robert Lafont/Jupiter. 1<sup>ère</sup> Edition, Paris, 1969. Revue et corrigée en 1982.

(6)- Amrouche (Taos) : Le grain magique. Ed. La Découverte/ Paris. 1996, page 8.

Au plan cosmique, il faut distinguer le fil de chaîne et le fil de trame : la chaîne relie entre eux les mondes et les états ; le développement conditionné, temporel, de chacun d'eux étant figuré par la trame. (1)

Dans le tissage, le fil de chaîne qui sert à l'ourdissage ne sera jamais coupé ou noué, « il est d'abord un lien, mais il est aussi liaison rassurante surdéterminée dans l'inconscient collectif. » (2)

La croyance à l'interdiction de couper un fil, qui touche également tous les produits de tissage, remonte à une époque très lointaine et touche les sociétés du monde entier. La croyance qui consiste à voir dans le tissu un véritable être vivant, était très répandue chez les Indiens. Ainsi que l'on en croit certains Indiens de l'actuel Bolivie pour qui « couper un tissu, c'est le faire mourir » (3)

Les vêtements dans le passé ne sont donc pas taillés : les pièces qui tombent du métier à tisser sont prêtes à être portées ou cousue entre elles pour confectionner les différentes parties du costume.

Aux débuts des années quatre vingt, au village de Mezeguene dans la région d'Illoula-Oumalou, une jeune fille voulant ourdir une couverture de quatre mètres de long (8 coudées) sur deux mètres de large, sollicita l'aide des voisines plus âgées qu'elle (car on lui disait que c'était interdit pour elle d'ourdir tant qu'elle n'était pas encore mariée). Il se trouvait parmi elles une femme expérimentée. Mais comme elle avait l'habitude de prendre les mesures pour ourdir la chaîne, à l'aide de coudée, iyil, elle avait mesuré huit mètres de chaîne au lieu de huit coudées, parce qu'on lui avait donné une règle pour prendre les mesures. Après cette opération délicate, les femmes qui l'assistèrent en se rendant compte de l'erreur, avaient procédé au découpage des fils indésirables- alors que cet acte était interdit dans la tradition-. Une fois la nuit tombée, elle avait rêvé qu'en tissant son ouvrage, un cadavre, enroulé dans une pièce d'étoffe verte, était allongé en face d'elle. Mais l'étoffe avec laquelle il était recouvert, était étroite : sa tête et ses pieds étaient restés découverts. Dans le rêve, elle cherchait, en vain, d'où lui procurer une autre étoffe afin de le couvrir entièrement. A son réveil le lendemain, elle avait eu si peur qu'elle décida d'effectuer une *ziyara*, chez une *taderwict*, prophétesse populaire, qui lui avait dit : « *d azetta mi-tebbid ig tqelliben yef gma-s*, "c'est le tissage que tu a découpé qui cherche son frère (son âme)." »

#### 1.6.1.1- Les fils de chaîne

Les fils de chaîne acquièrent encore, chez les femmes une importance capitale, ils sont réputés des supports à de nombreux rites magiques. Le fait de les enjamber pourrait leur couper la vie. Bien plus, ils sont utilisés dans la magie amoureuse :

(1)- Chevalier et Gheerbrant : Fil. : Dictionnaire des symboles. Robert Lafont/Jupiter. 1<sup>ère</sup> Edition, Paris, 1969, revue et corrigée en 1982.

(2)-Durand (G) : Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Bordas, Paris 1969, page 369.

(3)-Thomas (M), Mainguy (Ch) et Pommier (S) : L'art textile, Ed. Skira, Genève, 1985, page 28.

« Les jeunes filles 'vierges' ne devaient pas assister à l'opération de montage de la chaîne, et si elles assistent, elles doivent se garder d'enjamber le fil tendu : sinon, le jour de leurs noces elles ne pourraient remplir leur devoir d'épouses. »\*

De là, on constate son rôle magique dans les rites exercés sur les jeunes vierges, afin de préserver à l'abri leur virginité\* jusqu'au mariage. Dans les rites de fermeture, la jeune fille (avant la puberté) doit enjamber sept fois (de la droite vers la gauche) le métier et dire à haute voix :

« Je suis un rempart, le fils de l'étranger un fil. »

« *Nek d lhid, mmi-s n medden d lxic.* » (1)

### **1.6.1.2- Le fil et l'expulsion du mal : le rite de l'asfel asemmad**

Le fil en général, et en particulier celui d'un vêtement porté ou d'un cheveu, capte les énergies d'une personne. Il sert à soigner le mal d'une personne ou celui d'un animal.

On connaît par ailleurs la pratique si générale qui consiste à suspendre à un arbre sacré des chiffons, pour y laisser son mal. Ce rite est connu, en Kabylie, sous le nom de l'*asfel*, expulsion du mal. Il est essentiellement observé dans le culte des arbres, des grottes et des sources. Ce rite est employé généralement pour soigner les maladies diverses (maux de tête, fièvre...) mais aussi et surtout celles que l'on considère comme résultant d'influences maléfiques (mauvais œil, épilepsie, stérilité...) (2)

Les ceintures des femmes en laine *tisfifin*, avaient un rôle affirmé dans l'accomplissement des ces rites. Chantréaux nous cite l'exemple des femmes d'Aït Hichem qui, « dans leur passage à l'Hôpital de Ouaghzen, dans la tribu des Aït Menguellet ne manquaient pas, en passant devant certains oliviers qui se trouvaient sur leur chemin, d'attacher à leurs branches, des brins de leurs ceintures ou de leurs tresses. » (3)

### **1.6.1.2- Le fil et la magie des nœuds ( lxic t-tuqna ) :**

Le fil de lisse *ilmi*, a un pouvoir magique et une vertu considérable car il accouple dans son filage deux fils qui vont être à la naissance de l'ouvrage vivant du tissage. Il est utilisé dans les rites de magie sexuelle et plus spécialement pour « nouer l'aiguillette ».

---

(\*) Des cas similaires ont été signalés par Douffé et Westermarck, à Tlemcen et au Maroc. Une fois le tapis terminé, on ne le détache pas du métier... parmi les fils qui le retiennent, on rompt d'abord ceux du milieu : la maîtresse ouvrière, fait passer successivement ses apprenties par l'ouverture qui vient ainsi pratiquée. Au moment où chacune la franchit, la maîtresse ouvrière lui donne un coup sur les reins avec un des roseaux du métier, en disant :

“ Bent nnas haït, weld nnas xaït!”

« Fille bien née, sois mur.

Fils bien né, soit fil ! »

(1)-Yacine-Titouh (Tassadit) : Les voleurs de feu. Ed. La découverte/ Awal, Paris, 1993, page 133.

(2) Abrous (D) : Asfel. Encyclopédie berbère. N° VII, Edisud, Aix-En-Provence, 1989.

(3)-Laoust-Chantéaux (Germaine) : Kabylie, côté femmes. Ibid. Page 221.

La femme mesure son mari à son insu avec le fil de la lisse, y fait sept nœuds, prend un fil avec un bouquet d'asa foetida et va enterrer le tout, dans une tombe abandonnée. (1)\*  
Doutté notait que : « La magie des nœuds, est un rite fréquent dans la magie du Nord de l'Afrique [au début du 20<sup>ème</sup> siècle], comme dans toutes les magies des sociétés primitives, on attache aux nœuds la plus grande importance. Faire un nœud est l'action par excellence pour arrêter, pour empêcher quelque chose. » (2)

On use de pratiques magiques analogues pour conserver aux jeunes filles leur virginité jusqu'au jour du mariage : on présente la jeune fille à une femme tisseuse, le jour où elle doit achever l'objet qu'elle a sur le métier à tisser. Celle-ci prend la fille par la main gauche et la fait passer sept fois au-dessous du métier en lui donnant chaque fois un coup de balai sur les fesses : au septième coup, la maîtresse du métier s'adressant à la fille, doit prononcer ces mots : « je t'ai noué par le métier, tu ne seras dénouée que par le métier. » Pour dénouer la jeune fiancée, on la conduit chez une femme qui possède un métier à tisser qui fait asseoir la jeune fiancée toute nue sur une partie du métier en lui faisant subir un rite magique à l'aide d'un balai et d'une aiguillette, symboles phalliques par excellence, après la fin du rite on habille la jeune fiancée mais avec une ferme recommandation de ne pas porter de ceinture, ni nouer ses cheveux qu'elle laisse épars et la jeune fille ne doit pas porter de ceinture. (3)

#### **1.6.1.3-Le fil et la magie sexuelle :**

Les fils ne sont pas le simple produit d'une technique, mais bien plus, ils sont le siège des âmes du tissage comme on a déjà noté : « Ils sont utilisés dans de nombreux rites pour nouer des vœux de fécondité que l'on accroche, par exemple aux branches des arbres ou que l'on enterre dans les fondations de la maison que l'on va construire. (4)

La valeur magique attribuée au fil nous renseigne sur le secret de certains comportements rituels et surtout sur certaines attitudes observées chez les femmes tisseuses. Ainsi le fil mis en contact du métier à tisser, acquiert une valeur toute particulière, c'est dans l'entrecroisement des fils de chaîne et de trame que réside *rruh*, l'âme du métier à tisser, le seul mot arabe utilisé dans la terminologie liée aux travaux du tissage en kabylie.

Le fil de chaîne est enfin utilisé pour lever l'interdit des tissages décorés ou teints, *ttira*, qui frappe certaines familles kabyles. Pour annuler cette interdiction, on procède avant d'élever les murs de la nouvelle construction, à déposer dans les fondations, sous la pierre angulaire avant d'élever les murs, du fil de chaîne et des brins de laine teints de diverses couleurs, la femme qui tissera pourra alors enfreindre les interdictions *ttira*, ç'i s'attache à ces matières en tous autres lieux. » (5)

(\*) Un rite analogue a été rapporté par Doutté chez les femmes de Merrakech au Maroc. Mais au lieu de fil, elles utilisaient un miroir. (Magie et religion dans l'Afrique du Nord.

(1)-Chantreaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse à Ait Hichem... Ibid. Page 93.

(2) et (3)-Doutté (Edmond) : Magie et religion dans l'Afrique du Nord, Ibid. Pages 87 et 294

(4)-Makilam : La magie des femmes kabyles et l'unité de la société traditionnelle. L'Harmattan Paris, 1996, page 299.

(5)-Laoust-Chantreaux : Kabylie, côté femmes. Ibid. Page 38

## Chapitre : Techniques des travaux de la laine

### Introduction

La littérature ethnographique consacrée aux métiers traditionnels nord-africains de la fin du XXI<sup>ème</sup> siècle et le début du XX<sup>ème</sup> siècle (L. Golvin, P. Ricard...) a noté l'existence d'un nombre incalculable de métiers à tisser. Il n'existait presque pas une famille en Algérie, au Maroc ou en Tunisie, qu'il s'agissait de ruraux, de nomades ou de citadins, qui n'en possédait en moins un.(1)

Mais le métier le plus répandu dans le monde rural, était le métier à cadre vertical dit métier à haute lice. (2)

Dans la Kabylie traditionnelle, comme dans toutes les régions rurales de l'Algérie de l'époque, le travail de la laine était une obligation familiale. Il constituait l'une des principales activités de la femme- quel que soit son âge, son rang social ou sa fortune- qu'elle devait enseigner à sa fille dès l'enfance, afin de se familiariser avec, et apprendre à perfectionner quand elle sera en âge de se marier.

Le métier utilisé par la femme kabyle pour tisser les étoffes et les couvertures... est demeuré, jusqu'à une date récente, extrêmement archaïque. \* « Il est composé d'un simple cadre à bois, les fils de chaîne sont tendus verticalement entre deux ensouples 'Ifeggagen', un système de roseaux et une lisse ingénieuse, qui est l'âme du métier 'erruh', permettent l'entrecroisement des fils de chaîne entre lesquels la femme glisse horizontalement, sans l'aide de navette, le fil de trame. » (3)

Mais avant de décrire l'instrument sur lequel s'effectue tout travail de tissage qui est le métier à tisser, il est nécessaire de donner un aperçu sur les travaux préliminaires de la laine, comme matière première, depuis la tonte des moutons jusqu'au filage.

#### 1- La laine

Le tissage est une invention importante de l'humanité, écrit Mauss. « La première étoffe tissée a marqué le début d'une ère nouvelle. L'étude de n'importe quel tissu suppose l'étude de sa matière première. » (4)

La laine, fibre douce et bouclée obtenue principalement à partir de la toison des moutons d'élevage, mais aussi d'autres ruminants ( Chèvres, chameaux ) est utilisée comme matière première dans l'industrie textile.

La production et la qualité de la laine, dépendent de la nourriture, du climat et des soins apportés aux animaux.

---

(\*) André Basset avait signalé le même archaïsme dans le métier des tisseuses à Rabat au début du siècle dernier dans : Les travaux de la laine à Rabat. Revue Hesperis, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> trimestre, 1922, p. 145

(1) et (2)-Golvin (Lucien) : Les tissages nord-africains, Imprimerie officielle Alger, 1958, pages 12 et 09

(3)- Laoust-Chantréaux (Germaine) : Kabylie, coté femmes. La vie féminine à Ait-Hichem 1937-1939.

Edisud, Aix-En-Provence, 1990, page 78.

(4)- Mauss (Marcel) : Manuel d'Ethnographie. Editions Payot. Paris 1967, page 71.

La toison des moutons élevés pour la laine, est tondue en général une fois par an, au printemps ou au début de l'été. Dans les régions bénéficiant d'un climat chaud toute l'année, la tonte peut avoir lieu deux fois par an.

Le poids moyen de la toison tondue sur les meilleures races productrices de laine pèse environ 4,5 Kg

Il est donc nécessaire, avant d'aborder les différentes opérations techniques des travaux de la laine, de s'interroger sur la provenance de cette matière première et sur ceux qui se la procurent ?

### 1.1- Sa provenance

« La laine est un bien trop précieux, trop nécessaire pour que l'opération qui la livre à la vie domestique ne soit pas célébrée par des réjouissances familiales. » écrit déjà Gaudry aux années vingt (1)

L'élevage des ovins n'était pas aussi important en Kabylie du Djurdjura, que dans les régions des Aurès et des hauts plateaux, d'où provenait la majorité de la laine employée. La Kabylie est réputée « une zone à forte densité démographique, à vocation arboriculture très essentielle à l'économie montagnarde que les figuiers et les oliviers se partagent la plus grande partie des pentes les moins raides, devait vendre son huile et ses olives pour acheter les céréales nécessaires à sa subsistance. Les tribus sahariennes écoulaient dattes, bétail et laine. » (2)

Par ce commerce, les Kabyles pouvaient disposer de deux types de laine : Celle de dos du mouton à longues fibres, destinée à filer la chaîne et celle du ventre et des cuisses, moins longue et frisée, réservées à la trame.

Il y a lieu de mentionner que le vocabulaire des ruraux concernant les diverses qualités de laine est plus riche que celui des citadins. A. Bel et P. Ricard, dans leur étude consacrée au travail de la laine à Tlemcen, ont noté que le vocabulaire de Tlemcen est moins riche. Ils ont relevé deux appellations principales :

A- *Ssof rretba* :

Laine douce aux fibres fines et très frisées. Elle sert surtout à la fabrication de la trame fine, comme celle du 'ksa' et de 'haïk'.

B- *Ssof harcha* :

Laine rude à grosses fibres généralement longues et non frisées. On en tire beaucoup de chaîne et peu de trame.

Une qualité intermédiaire, est la laine dite 'msebsa', longue et non crépue, moyennement fine et ondulée. Cette laine provient surtout des moutons châtrés. Elle est utilisée tant comme chaîne que comme trame dans la fabrication des vêtements ordinaires. (3)

---

(1)- Gaudry ( Mathéa ) : La femme Chaouia de l'Aurès. Editions Librairie orientale, Paul Guethner .1929, page 168.

(2)- Cote (Marc) : l'Algérie ou l'espace retourné. Chapitre 5 : La logique de l'espace social. Editions. Flammarion. Paris .1988. pages 80.

(3)-Bel (Alfred) et Ricard (Prosper) : Le travail de la laine à Tlemcen. Chap. : La préparation des laines, pages 14-15 Typographie Adolph Jourdan .Alger, 1913

En Kabylie par contre, on distingue trois sortes : la laine blanche, la jaune et la brune. Si la blanche, connue pour sa pureté, est destinée pour la confection de burnous, d'*axellal* et de l'*ahayek*, la jaune et la brune étaient réservées pour la fabrication des *qechabia* et différentes couvertures teintées.

La laine parvenait au pays kabyle par l'intermédiaire des colporteurs qui sillonnaient la Kabylie village par village en proposant leur marchandise aux femmes ou par l'intermédiaire des hommes qui l'achetaient du souk.

## 1.2- Le colportage-*Tačettari*-

Le colporteur - *ačettar* - vient du nom arabe désignant le marchand de parfums, bien que sa besace puisse également contenir des peignes en bois carrés fabriqués dans la région, les feuilles de henné, les miroirs, les ingrédients entrant dans la fabrication de fards, les pinces à épiler et la laine.

La figure de colporteur kabyle est devenue légendaire en Algérie coloniale : le paysan kabyle, écrit Rémond en 1930, fut contraint d'aller chercher ailleurs sa pâture, il se fit colporteur. Au début, ce métier était considéré comme une sorte de mendicité dont on avait honte, peu à peu cela devint un commerce. (2)

L'abondance de thèmes sur l'*ačettar* dans le conte kabyle, est très significative. Il est décrit comme « un métier fort répandu à la portée des plus maladroits du village, métier dont l'errance satisfait les envies de vagabondage. Leur commerce était souvent un troc : ils échangeaient des poteries -*afexxar* - : dans un exemple de « *tasilt d'udajin* - une marmite et un plat à galettes- contre les poules. Ils ne commercent qu'avec les femmes, fait qui accroît la suspicion dans laquelle on le tient. (3)

Mais cette image dégradante a évolué avec le temps pour laisser la place à une image positive, il est souvent décrit comme marchand disposant d'une bête de somme -un mulet ou un âne- à l'inverse des précédents qui se fournissaient à Alger ou dans d'autres villes algériennes proche de la Kabylie. Ceux-là, se procuraient leurs marchandises dans leur propre région.

Les marchandises les plus courantes étaient : des plats en bois tournés, des poteries, des ouvrages en doum ou en alfa, de bijoux en argent, des armes et les produits artisanaux qui étaient fabriqués un peu partout en Kabylie. (4)

Les femmes troquaient la laine contre une quantité de blé, d'orge, de glands, de figues ou d'huile.

La quantité de produits échangés avec la laine, dépendait de la qualité de cette dernière. La laine blanche, considérée de bonne qualité, était plus recherchée par les femmes que la laine jaunie.

---

(1)-Rémond (N): Au cœur du pays kabyle. Rééditions Ziryah. Alger 2001, page 88.

(2)-Lacoste-Dujardin (Camille) : Le conte kabyle. Chapitre 2 : Le monde masculin. Editions Bouchène, Alger 1991  
Page 181.

(3) et (4)-Mahé (Alain) : Histoire de la grande Kabylie XIX et XX siècles. Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises. Editions Bouchène. Paris 2001, page 32

### 1.3- Lieux d'échanges fixes : les souks

Reconnus comme des milieux d'échanges économiques et matrimoniaux, où les hommes des tribus et des villages pouvaient se rencontrer en grand nombre, échanger les nouvelles, mûrir leurs projets d'association...les souks étaient le lien de multiples échanges de biens, de mots et de femmes à marier et des fois, garantissaient la publicité à ceux qui voulaient donner de l'éclat à leur conduite\*

En Kabylie-comme dans toutes les régions de l'Algérie d'ailleurs-les marchés se tenaient hebdomadairement et prenaient le nom du jour de la semaine durant lequel ils se déroulaient. On disait les mercredis des Aït Iraten, les jeudis des Illoulen, les vendredis des Aït Fraoucen, les dimanches des Ouadhias ...etc. En 1848, dans son « étude sur la Kabylie proprement dite », Carette nous fournit de nombreuses caractéristiques des marchés kabyles :

- 1)- La majorité des marchés sont la propriété des tribus et se situent sur la limite des frontières de celles-ci.
- 2)- Il est rare qu'une seule tribu possède plus d'un marché ou, à l'inverse, qu'elle n'en possède pas du tout.
- 3)- L'amplitude de leur rayonnement, et de leur capacité à attirer les vendeurs et les acheteurs des localités environnantes sont différents.
- 4)- La répartition des marchés les plus importants et les plus attractifs dans les différentes zones de la Kabylie sont très inégales. (1)

Les tribus kabyles se rendaient au souk. On y faisait l'échange de marchandises par troc ou par achat/vente. Ce qui, non seulement, leur permettait d'acquérir des vivres ou d'autres objets nécessaires à leurs travaux, mais leur offrait l'avantage de s'acquitter des besoins de leurs femmes – surtout en laine brute- si l'on sait que toutes les femmes en Kabylie – quel que soit leur statut ou leur âge - ne fréquentaient guère les marchés hebdomadaires de la Kabylie.

Carette a bien montré en 1848, comment les soixante huit souks de la Grande et de la Petite Kabylie, assuraient les échanges internes entre les tribus kabyles, tandis qu'une couronne d'une dizaine de souks extérieurs aux massifs, plus importants et très animés, assuraient les échanges avec l'extérieur : les montagnards troquaient leur huile contre les grains et la laine qui leur étaient nécessaires (2)

La laine achetée en toisons n'était jamais pesée, les clients se contentaient seulement d'en apprécier le poids à la main.

---

\*On raconte qu'en hiver de 1937, un homme appartenant au village d'Ait Kerrouche de la tribu d'Ait Itsourar avait capturé un lion et l'offrait vivant en spectacle dans le souk et les rues de Ain- El -Hamman. You Nacib, dans : Anthologie de la poésie kabyle, (\*) rapporte le témoignage de Si Youssef- Ou-Lefki, (Si Yusef U Lefqi) poète originaire du village Taourirt-Amrane près de Ain -El -Hamman qui resta un adage.

Tadyant xedmen at Qerruc	-Quelle action ont menée les Ait Qerrouche
Iyelben lewhuc	-Plus forts que des fauves
Bbwin-d izem yer Micli	-Ils ont amené un lion à Michelet
Bla Ibarud d- ukertuc	-Sans poudre ni cartouches
Cudden -as- aqemmuc	-Ils l'ont muselé
S wallen kan yetwali (...)	-Le laissant seulement ouvrir les yeux (...)

(\*)- Nacib (Youssef) : Anthologie de la poésie kabyle. Editions Andalouse Alger 1993, page 56.

(1) et (2)-Mahé (Alain) : Histoire de la grande Kabylie XIX et XX siècles. Ibid, pages 34 -35 et 36-37.

Mais les souks les plus connus par leur capacité d'échanges avec les régions de l'intérieur du pays et leur capacité d'attirer les vendeurs et les acheteurs des localités environnantes étaient les souks de Tazmalt et d'Akbou dans la vallée de la Soummam en petite Kabylie. Ces marchés ont joué un rôle non négligeable dans l'échange des produits provenant de la Kabylie comme l'huile d'olive, les figues... contre les produits des Hauts plateaux et le sud comme les céréales et la laine dont les kabyles avaient grand besoin.

## **2-Le coton**

Le coton dont le nom actuel vient de l'Arabe '*el kutun*' est avec la laine, l'autre matière première la plus utilisée dans le tissage. Il est apprécié pour sa solidité et sa résistance à la morsure des mites. Il entre dans l'ornementation de certaines tentures kabyles surtout l'*axellal* et l'*ahayek*.

Le coton est obtenu du cotonnier, plante arbustive pluriannuelle, appartenant à la famille des malvacées, cultivée depuis la plus haute antiquité dans les régions tropicales et subtropicales chaudes des deux hémisphères. Le coton supporte cependant les climats tempérés, pourvu que les gelées lui soient épargnées. Les feuilles sont lobées et échancrées. Les fleurs à cinq pétales blancs ou jaunes donnent un fruit ou capsule de la taille d'une noix, contenant de trois à cinq loges. La capsule porte à la base une collerette de bractées entourant une touffe de longs poils (fibres) à l'intérieur desquels on trouve les graines. Les fibres mesurent de 1,3 à 6 cm de long. Les fibres plus courtes sont appelées bourre. (1)

Venu des Indes, au premier siècle de l'ère chrétienne, il a transité par l'Arabie, l'Égypte, puis s'est étendu au Maghreb avec la conquête musulmane. »

D'après L. Golvin, : « On récoltait le coton, s'il faut en croire Ibn Hawqal, à N'gaous et à Tobna comme on le faisait dans les champs de Carthage... » (2)

Le coton était filé à la main, comme l'est actuellement la laine. Il permettait des jeux de fond dans les tissages où on l'employait avec de la laine, le colorant dans lequel on plongeait les pièces achevées ne prenant pas sur le coton.

### **2.1-Sa culture :**

La culture du coton nécessite une saison végétative longue, beaucoup de soleil et d'eau pendant la période de croissance et un temps sec pour la récolte. En général, ces conditions climatiques se rencontrent sous les latitudes tropicales. Dans les pays à faible pluviométrie, le coton doit être irrigué. C'est le cas de quarante pour cent (40%) des cultures (Pakistan, Syrie, Ouzbékistan, Égypte.) Les cultures pluviales sont cependant majoritaires (Afrique subsaharienne, une grande partie des cultures des États-Unis, de l'Inde, de la Chine. La production mondiale de coton est obtenue dans soixante-quinze pays sur une superficie totale d'environ 33 millions d'hectares. (3)

La culture du coton qui réussit très bien en Afrique du Nord quand on dispose suffisamment d'eau est pratiquement abandonnée depuis près d'un siècle » (4)

(1)-Larousse Agricole/Publié sous la direction de Clément (Jean-Michel), Paris 1981

(2) et (4)-Golvin (Lucien) : Les arts populaires en Algérie. Les techniques, Typo-Lytha et Carbonnel. Alger, 1950.  
Tome I, pages 51 et 52.

(3)-Collection Microsoft ® Encarta ® 2004. © 1993-2003 Microsoft Corporation. Tout droits réservés.

## 2-Les travaux préliminaires de la laine

La légèreté, la capacité d'absorption de l'humidité et ses propriétés d'isolant thermique font de la laine une matière particulièrement appropriée à la confection de vêtements, de couvertures et des tapis.

La laine, elle seule- à côté du coton, à des degrés moindres- constituait la matière première utilisée. Les tissages à poils de chèvres étaient inconnus ou vraiment rares (parmi tous les ethnographes qui ont étudié les tissages kabyles, aucun d'entre eux, à ma connaissance, n'a mentionné l'existence de ce genre de tissage en Kabylie.)

Avant d'exposer les différentes techniques des travaux de la laine, il est préférable de parler de l'opération qui la délivre à l'usage quotidien.

### 2.1-La tonte des moutons 'talsa t-tadut'

Le travail de la laine est exclusivement féminin, tandis que la tonte des moutons et des brebis est l'affaire des hommes, non seulement en Kabylie mais dans tout le Maghreb. André Basset écrit : « Une fois tondues, les toisons qui ne sont pas destinés à être vendues sont remises aux femmes, à qui revient le soin de les transformer en laine prête à être tissée. » (1) Les toisons employées par les femmes kabyles sont coupées sur les moutons vivants ou sur les peaux de moutons abattus à l'occasion de L'Aïd- EL -Kabîr, ou d'une fête familiale ou religieuse.

Autrefois en Kabylie, la tonte s'effectuait à l'aide de grands ciseaux ou à l'aide de 'forces' archaïques qu'on appelait suivant les régions : 'mqes' ou 'ajlam' en Kabylie, 'asles' en Chaouias. Il est « une sorte de rasoir en forme de faucille, fabriquée par les forgerons Kabyles, qui a complètement disparu. » (2)

La période de la tonte est précise, habituellement, elle commence au début de la deuxième semaine d'avril du calendrier Julien, c'est-à-dire, vers le 20 avril.

A.Louis nous rapportait qu'en sud de la Tunisie les nomades disaient :

-Yumin fi lebrir

يومين في لبرير

-Wella sebza xir -u-xir

ولا سبعة خير او خير

« Le deux du mois d'avril, mais le sept c'est encore mieux. » (3)

La laine de la première semaine, est en effet très belle, aussi la garde-t-on pour les tissages domestiques. La laine de la seconde semaine, est un peu moins pure, le mouton ayant commencé à transpirer, mais elle est bonne pour la vente. Celle de la fin du mois est chargée d'impureté et de sueur. La tonte est une tâche pénible, qui nécessite plusieurs personnes. On coupe la laine sur le mouton immobilisé au préalable par des entraves réunissant les pieds. Les poils sont tondu à environ 1 centimètre de leur base.

« Celui qui procède à la tonte n'est jamais rémunéré, car c'est un acte méritoire. Le tondeur n'accepte qu'un plat de *ticebbwadin* pour son repas. » (4)

(1)-Basset (André) : Les travaux de la laine à Rabat, Ibid. Page 140.

(2)-Gaudry (Mathea) : La femme Chaouia de l'Aurès. Editions Librairie orientale Paul Guethner. Année 1929, p 168.

(3)-Louis (André) : Nomades d'hier et d'aujourd'hui dans le sud de la Tunisie. Chap. III : Chameaux, moutons et Chèvres. Ed. Edisud Aix En Provence, France 1979, Page 49.

(4)-Chantreaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse à Ait Hichem et dans le haut Sébaou. Revue africaine. N°85. Année 1941, page 80.

## 2.2- Le lavage

La laine contient une substance huileuse, le suint, composé de lanoline et de graisses, qui est de la sueur desséchée.

La première opération consiste à laver les toisons des moutons, afin de les débarrasser de toutes impuretés qu'elles contiennent. On les fait bouillir avec une sorte de saponaire. On les lave ensuite soigneusement à l'eau courante en les battant fortement ...elles [les femmes] ne l'accomplissaient pas d'ordinaire à la maison, mais dans à la campagne auprès d'un ruisseau ou d'une fontaine (1)

Dans sa biographie, Fatma Ait Mansour raconte : ( Un autre jour, il fallut nettoyer l'étable et ma mère, dans une hotte en osier, emporta le fumier au champ.... Nous nous mîmes ensuite à préparer les toisons qu'on avait été coupées sur le dos des brebis et de leurs agneaux, ma mère fit une sorte de lessive avec de la cendre et y trempa sa laine afin de la porter le lendemain au ruisseau pour la laver.) (2)

Le lavage de la laine est décrit presque de la même façon dans différentes régions de l'Algérie. «On se rend ...aux fontaines qui se trouvent à l'écart des chemins fréquentes, on y apporte les toisons (*ilisen*, sing.*ilis*), un grand plat de bois (*aqduh*),un petit seau (*tasdeli*) rempli d'une lessive de potasse (*taqettart*).Les femmes la font chauffer, en ébouillantant la laine (*ewwet tadut*), la battent énergiquement avec un battoir(*tamaddazt*), la lavent à nouveau au savon indigène (*ssabun ineslem*),obtenu en lessivant un mélange de chaux et de cendre, saponifié à l'huile d'olive . Le battage (*tudza*) se répète à plusieurs reprises jusqu'à ce que le suint (*tavessalt*) ait complètement disparu et que la laine ait été débarrassée de la plupart de ses impuretés

La laine est ensuite rincée (*sslal,sslil*)à grande eau, puis placée en paquets (*tibendiyin*). (3)

## 2.3- Le triage ' *afran* ' et le repos

La laine dessuintée « *afran n- tadut* », débarrassée minutieusement de ses impuretés à la main, sera séchée au soleil puis rapportée dans un coin sombre de la maison. ! à recouverte et protégée en même temps ... elle doit être abandonnée à elle-même pendant cinq ou sept jours car un lent travail de transformation s'opère alors en elle. On ne saurait la toucher ou même la découvrir sans danger... On croit que la laine mûrit « *tettebway* » ; de là l'expression proverbiale : « *at teppwa am tadut t-tmurt* » en parlant d'une jeune fille qui change à son avantage. (4)

Il semble que ce repos accordé à la laine après lavage était suivi dans tout le Maghreb. André Basset mentionne qu'à Rabat : «Le soir quand on rentre (de ruisseau), on dépose dans un coin de la maison les toisons lavées et on y laisse parfois plusieurs jours. Car de même que le grain après la moisson, peut continuer à croître sur les aires à battre et dans les sillons, de même que le niveau d'huile monte spontanément dans les réservoirs où en l'emmagasine au sortir du pressoir. La laine une fois lavée peut s'accroître encore, elle aussi, mais il faut se garder de déranger les forces mystérieuses qui président à cette croissance surnaturelle. » (5)

(1) et (5)-Basset (André) : Les rites du travail de la laine à Rabat. Revue Hesperis. Année 1922. Pages 1481 et 141.

(2)-Ait Mansour Amrouche (Fadhma) : Histoire de ma vie. Editions Bouchène .Alger, 1990, p. 57

(3) et (4)-Chantreaux(Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse... Ibid. Pages 79-80 et 94-95.

### 3-Les techniques

#### 3.1-Préparation des fils de chaîne

La laine reposée, sera ensuite battue à travers un tamis renversé, pour se débarrasser de sa poussière, puis retirée suivant sa couleur. La laine blanche à longues fibres sera peignée pour confectionner les fils de chaîne. Quant à celle qui restera entre les dents du peigne, elle sera cardée avec la laine frisée à courtes fibres.

Elle servira à faire les fils de la trame. (1)

La technique du peignage et du cardage qui a été étudiée en grande Kabylie est identique dans toute l'Algérie et le Maghreb. On utilise un peigne et une carder qui permettent de débrouiller et de séparer les fibres de laine pour les aligner en les ordonnant. Quelques jours avant de procéder au cardage, on humidifie la laine ( surtout la laine « du pays - *tadut n tmurt* - » légèrement jaunâtre ) avec de l'eau ou l'on a fait dissoudre de l'alun, *azarif* afin de la blanchir. Parfois encore on verse dans de l'eau chaude des racines de saponaire « *ayiyac* » préalablement pulvérisé et on l'en arrose.

(2)

La laine à fibres longues sert à confectionner le fil de chaîne « *ided ,asebde* » celle à fibres courtes donne le fil de trame, *ulman* .

La première subit tout d'abord l'opération du peignage, *amcad*. (3)

#### 3.1.1-Peignage (*amcad*):

Le peigne, *Imced* dont se sert la femme ...est une planche d'environ 80 centimètres de long sur 20 de large muni, à l'une de ses extrémités, de dents de fer de 15 à 18 centimètres de haut. Ces dents sont placées, en nombre égal, sur deux rangs parallèles, de façon à alterner. Leur nombre est variable : Il peut y en avoir de 20 à 30 par rangée, elles ont toutes la même hauteur. (4)

Un peigne à main (*talemdalt*) Portant également une double rangée de dix dents disposées comme celles de 20 centimètres de hauteur.

Avant de s'en servir, la femme dispose l'*imced* sur un objet surlevé et le cale avec une lourde pierre (meule du moulin à bras ou pierre à aiguiser. (*amced*).

Après avoir garni les dents du peigne, la femme enlève la laine en passant et en repassant la *talemdalt* dont les dents sont dirigées en sens inverse de celles de l'*imced*.

Lorsque la *talemdalt* est à son tour garni, elle retire à la main une mèche (*adal*) longue de 40 centimètres environ, l'étale, superpose trois ou quatre *adalen*, (pl : *adal*) puis après les avoir humidifiés avec un peu de salive, les enroule sur eux même et forme une *tawduft*, elle réunit les *tivedifin* en paquets de dix ou de vingt et obtient une « main » *afus t-wedfin*.

Ce qui est resté entre les dents du peigne, sera cardé ou troqué contre de la pacotille si la laine est de trop mauvaise qualité. (5)

---

(1) et (4)-Gaudry (Mathea) : La femme Chaouia de l'Aurès. Librairie orientale, Paris, Guethner. 1929, pages 171 et 169-170.

(2), (3) et (5)-Chantreaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse... Ibid. Page 96.

### 3.1.2- Le cardage (*Aqerdec*)

La carde, « *aqerdac* » dont se servent les femmes est composée de deux palettes d'environ 20 cm de long sur 15cm de large, ayant chacune un manche et présentant, sur une de leurs faces, un carton recouvert de cuir et muni de petites pointes métalliques.

L'ouvrière prend une palette d'une main, la gauche, pointes en l'air, sur laquelle elle dépose un ou plusieurs flocons de laine, tenant la deuxième palette dans la main droite, pointes en bas, elle la place sur la première et les tire alors toutes les deux, en sens inverse à plusieurs reprises. Les fibres ainsi brossées s'alignent, elles forment une nappe que la femme enlève d'entre les cardes et partage en deux parties. Cette laine est moins douce au toucher que la laine peignée. (1)

### 3.2- Le filage de la chaîne « *tulma* »

C'est une opération essentielle entre le lavage et le cardage d'une part, la teinture et le tissage d'autre part.

De tout temps et dès l'antiquité, le filage était dévolu aux femmes. La fileuse est un thème fréquent dans la littérature. Et on peut admettre sans grande peine que les outils simples que sont la quenouille '*taruka*', le fuseau '*izdi*' et son peson étaient les mêmes que ceux d'aujourd'hui encore dans le Maghreb.

Dans le monde rural méditerranéen, de tout temps, les femmes ont filé la laine, qu'elles soient riches ou pauvres, et l'apprentissage se faisait dès la prime jeunesse, puisque lors des discussions matrimoniales, les capacités de fileuse de la future épouse étaient prises en compte.

Les fils de chaîne se nomment '*ulman*', comme l'ensemble des fibres laineuses servant à les confectionner. Les fileuses disposent généralement de deux instruments : la quenouille et le fuseau.

#### 3.2.1-La quenouille

La quenouille est appelée *taruka* en Kabyle et Tachelhit et sous des formes voisines issue de même radical (*tarukt*, *taruket*, *traket*) chez les Beni-Snous et en Tamazight au Maroc central.

La quenouille est une tige de section circulaire de 40 à 50 cm, faite dans un bois léger tourné ou un simple roseau ...l'une des extrémités est fondue pour retenir les flocons de laine cardée qui sont enroulés en forme de huit (2)

Le filage se fait à l'aide des deux mains. L'ouvrière fixe dans la fente de la quenouille, l'extrémité d'une mèche à filer, provenant du peignage, puis enroule tout le reste de la mèche au sommet de la quenouille dont elle enfonce l'extrémité inférieure dans sa ceinture sur le côté gauche. Elle saisit alors de la main gauche l'extrémité libre de la mèche pour l'étirer avec les deux premiers doigts de la main droite, d'une manière variable suivant la grosseur de fil à obtenir. Après avoir fixé l'extrémité du fil au sommet du fuseau, elle imprime à ce ux- ci avec les doigts de la main droite, un rapide mouvement de rotation. (3)

(1)-Gaudry (M) : La femme Chaouia de l'Aurès. Ibidem, page 171.

(2)- Camps-Fabrer (H) : Le filage. In : Encyclopédie Berbère N° XIX. Edisud Aix-En -Provence, France 1997.

(3)-Bel (A) et Ricard (P) : Le travail de la laine à Tlemcen. Typographie Adolph Jourdan Alger 1913, p. 26.

### 3.3-Préparation des fils de trame

#### 3.3.1-Le fuseau : 'izdi'

Le fuseau se dit «*hasenart* et *azdi*» dans l'Aurès, «*izdi* et le diminutif *tizdit*» en Kabylie, «*inci, inki*» au M'zab et à Ouargla, en arabe, il est appelé '*el meyzel*'

C'est une tige toujours plus courte et plus fine que la quenouille, de 25 à 30 cm, il est le plus souvent en bois d'olivier, ayant, à 6 centimètres de la pointe inférieure, un peson «*tagecirt*» de 4 centimètres de diamètre. » (1)

La technique du filage est semblable à celle de Tlemcen. C'est une opération qui demande un long apprentissage et une grande habitude. Les femmes s'y livrent à temps perdu en faisant paître les bêtes, en attendant leur tour à la fontaine ou le soir au coin du feu, n'aimant pas être inoccupées (2)

L'ouvrière s'assied sur le sol la jambe à demi ployée et le genou levé, elle tient de la main droite un nouveau fuseau plus long que le précédent et tout en bois. Elle le place de telle sorte que la base repose sur une assiette ou un panier d'alfa et que le haut de la tige s'appuie contre la jambe, l'extrémité pointue étant libre. Prenant un «*qcim*» de *gardac*, elle en tire bien régulièrement une partie sur une longueur de 60 à 80 cm dont elle fait adhérer l'un des bouts à la pointe du fuseau, puis fait tourner vivement la tige de celui-ci sur sa jambe par un prompt glissement de la paume ; la mèche étirée est ainsi retordue et transformée en fil. Un autre mouvement de rotation du fuseau, enroule la matière filée sur la tige, au-dessus du volant et l'ouvrière recommence. (3)

#### 3.4-Filage de chaîne :

Pour obtenir les fils de laine qui sont à la base de tout tissage, les fileuses procèdent à trier la laine et la classer selon sa longueur.

« La laine à fibres longues, avec laquelle on fera le fil de chaîne, est étirée, à l'aide de la *talemdad*, à travers les dents du peigne *imced*. La femme obtient ainsi une longue mèche (*acarrun*) qui sera fixé à la quenouille (*taruka*) qu'elle plante dans sa ceinture pour filer. L'extrémité de la mèche, étirée et roulée entre le pouce et l'index, vient s'enrouler sur le petit fuseau (*tizdit*)...grâce à son peson, dans un mouvement de rotation. » (4) Par contre, la laine à fibres courtes est cardée avec des cardes à main *iqerdacen*, d'où l'on retire des plaques floconneuses qui, misent bout à bout, forment une longue mèche que la femme file, assise par terre,

---

(1) -Camps-Fabrer : Le fuseau. In : Encyclopédie Berbère N° XIX. Edisud, Aix-En-Provence, 1997.

(2)-Chantréaux (G) : Le tissage sur métier de haute lisse... Ibid, page 98.

(3)- Bel (A) et Ricard (P) : Le travail de la laine à Tlemcen, Ibid page 27

(4)-Laoust-Chantréaux (G) : Kabylie, coté femmes. Ibid, p 78.

#### **4.5-Filage de trame :**

On se sert pour filer la trame d'un fuseau *izdi*, la fileuse enroule tout d'abord autour de son bras gauche un long ruban pose le fuseau à terre en le tenant légèrement incliné et lui imprime de la main droite, un mouvement de rotation. Le fil reste lâche et s'enroule inégalement sur le fuseau. Lorsque tout la paquet de laine a été ainsi filé, l'ouvrière dévide le fuseau, retouche le fil en l'amincissant, égalise les parties épaisses et l'enroule en huit (8) entre le pouce et l'auriculaire de la main gauche. (1)

#### **4-Les teintures, 'Iyemmi'**

Les teintures naturelles peuvent être classées en deux catégories, suivant qu'elles sont préparées à l'aide de plantes tinctoriales ou de produits chimiques.

Les fils destinés à être mis sur chaîne ne sont jamais teints, on teint les fils de trame avant ou après tissage :

##### **4.1-Teintures sur fils**

Jusqu'à la fin du XIX siècle, les fils à tisser sont colorés par des teintures naturelles. Mais « Les colorants naturels végétaux ou animaux, ne permettaient qu'une gamme assez réduite de tons, sinon de nuances : un bleu foncé, un rouge foncé, un jaune, un vert, un noir marron ou un noir bleu, un marron, parfois un orange. » (2) Par ailleurs, l'état du produit, le degré de dessiccation d'une plante, son âge...etc., font que les résultats varient continuellement.

L'essentiel, dans toutes les gammes connues, on ne relève pas de tons acides, brutaux, durs à l'œil et difficiles à marier. (3)

«Toute une gamme de couleurs s'obtenait à partir des plantes tinctoriales ; de l'indigo « *nmla* » on obtenait le bleu, le daphné « *alezaz* » le vert, de la garance « *tarubya* » le rouge qui tire vers le brun, l'ombellifère « *tabesbest* » le jaune...

La méthode consistait à mettre la matière première (la plante tinctoriale) voulue dans un bain d'eau bouillante « *tayenjirt* » auquel on mélange de l'alun « *azarif* » pour fixer la couleur. » (4)

Quand on voulait teindre le fil, on procédait habituellement, à enrouler les fils de trame en huit sur des fuseaux qu'on plonge dans des bains de teinture. Mais avec l'apparition des colorants chimiques au début du siècle dernier, l'art du tissage a pris une dimension nouvelle, puisqu'ils sont facilement exécutés et offrent une gamme de couleurs plus riche, plus éclatantes, satisfaisant le goût des contrastes violents.

---

(\*) D'après une informatrice Kabyle, installée, depuis l'indépendance à Alger, il existait, jusqu'aux années 70 et débuts des années 80, des femmes originaires de Kabylie qui, filaient la laine, qu'elles achètent brute et l'envoyaient aux parentes habitant le village pour la tisser.

(1) et (4)-Chantréaux (G) : Le tissage de haute lisse..., Ibid. Pages 100 et 103.

(2) et (3)- Golvin (Lucien) : Les arts populaires en Algérie. Tome -II- Les techniques, Alger, Imprimerie la Typo-Litho et Jules Garbonet réunies, 1950, page 91.

Chantréaux témoigne qu'aux années trente : « Les couleurs les plus en honneur sont le vert « *adal* », le rose clair « *axuxi* », le rose vif « *ajuziw* », le rouge « *azeggway* », le jaune pâle « *awray* », le jaune éclatant « *adehbi* », le bleu vif « *agagaw* », le bleu foncé « *azegza* », l'orangé « *aranju* », le violet « *elmur* », le violet clair « *amidadi* ».

Elles se vendent en boîte d'un kg. Il suffit d'une cuillère à soupe de poudre versée dans sept litres d'eau bouillante pour teindre un 'fuseau'...

On ajoute comme mordant une cuillère à café de « *fataryul*- vitriol » et l'on fait bouillir une heure environ, jusqu'à ce que la couleur se soit fixée sur la laine et que le bain soit devenu incolore. » (1)

Notons que leur préparation incombait aux femmes, tandis que la teinture à (l'indigo) au contraire, reste la spécialité de teinturiers 'isebbayen', sing. 'asebbay'.

#### 4.2-Teintures sur tissage

En général, on procède à la teinture des pièces tissées sur lesquelles on a soin de ménager en tissant, des raies de coton sur lesquelles la teinture ne se fixe pas, (2) comme les couvertures, les *ddil*...

Mais il existait une autre méthode de 'réserve', que P.Ricard désignait sous l'appellation de batik berbère-batik signifie : nouets- « Ce procédé n'est pas très répandu en berbérie. Nous l'avons observé une première fois en 1910 sur le versant gauche de la vallée de la Soummam...sur des vêtements de femmes, où des cercles grands comme des écus s'enlevaient en clair sur un fond plus foncé. Nous l'avons remarqué une deuxième fois à Fès en 1916, sur des ceintures portées par les femmes de Djebala marocain » (3)

« Les réserves » sont faites par des cordonnets qui nouent une partie du tissu et l'empêchent de prendre la teinture sur les surfaces correspondantes.

Chantréaux explique cette méthode suivie des femmes d'Ait Hichem aux années trente : « Avant de tremper les tissus dans la teinture, la femme kabyle, en plusieurs endroits, replie l'étoffe en deux puis en quatre, même en huit, et la lie fortement avec du coton à un ou deux centimètres de la pointe ainsi formée.

L'étoffe est protégée contre la teinture à l'endroit recouvert par la ligature, en sorte que, une fois les nœuds défaits, le tissage se trouve orné de cercles blancs. (4)

(1)-Chantréaux (Germaine) : Le tissage de haute lisse..., Ibid. Pages 103

(2), (4) - Chantréaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse...Ibidem, page 104.

(3)-Ricard (Prosper) : Le batik Berbère. Revue Hesperis 4<sup>ème</sup> trimestre. Année 1925, page 412.

## Chapitre : Les rites anciens des femmes tisseuses

### 1- Espace et temps sacrés

#### **Introduction**

Lévi-Strauss dans 'l'homme nu', définit le rituel comme étant des croyances et des représentations qui relèvent d'une philosophie naturelle au même titre que les mythes. Il « [Le rituel] n'est pas une réaction à la vie, il est une réaction à ce que la pensée a fait d'elle. Il ne répond directement ni au monde, ni à l'expérience du monde ; il répond à la façon dont l'homme pense le monde. » (1) Donc, il est une façon de traduire le monde par l'homme afin de le soumettre aux exigences de la vie en société. Celle-ci est régie par un bon nombre de règles sociales et de notions religieuses qui séparent le sacré du profane : « Le phénomène religieux se caractérise en ce qu'il suppose toujours une division bipartite de l'univers connu et connaissable en deux genres qui comprennent tout ce qui existe, mais qui s'excluent radicalement : les choses sacrées sont celles que les interdits protègent et isolent, les choses profanes, celles auxquelles les interdits s'appliquent et qui doivent rester à distance des premières. »(2)

De ce qui précède, on peut dire que dans la vie courante des sociétés anciennes, toute prohibition, interdit ou tabou agissait dans le sens de signifier cette séparation et ce, par une série d'actes rituels et symboliques. De ce fait, toute action qui a un sens précis-chasse, pêche, agriculture...etc., participe en quelque sorte au sacré. (3)

Un objet ou un acte ne devient réel que dans la mesure où il imite ou répète un archétype. « Nous devons faire ce que les dieux firent au commencement. » Cet adage indien résume toute la théorie sous-jacente aux rituels de tous les pays» (4)

La naissance des rites répond au désir de préserver, contre tout atteinte, l'idéal d'une vie entièrement régie par des règles, d'une vie sans imprévu et sans angoisse que Cazaneuve appelle « la condition humaine. » (5)

De ce fait, le rite se définit comme étant : « Un ensemble d'actes répétitifs et codifiés, souvent solennel, d'ordre verbal, gestuel et postural à forte charge symbolique agissante d'êtres ou de puissances sacrées, avec lesquels, l'homme tente de communiquer en vue d'obtenir un effet déterminé. (6)

---

(1)-Lévi-Strauss (Claude) : Finale. In : L'homme nu, Plon, Paris 1971, page 609.

(2) et (3)-Durkheim (Emile) : Les structures élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie Réédition PUF, Paris 1968. Réédition PUF. Paris. 1968. Page 56.

(4)-Eliade (Mircea) : Le mythe de l'éternel retour. Gallimard. France 1969, page 34.

(5)-Cazaneuve (Jean) : Sociologie du rite. Chap. III- Nature et fonction du rite. P.U.F, Paris 1971, page 33

(6)-Dictionnaire de sociologie Larousse. Sous la direction de Raymond Boudon. Paris 1989.

## 2- Rites et attitudes rituelles des tisseuses

Tous les ethnographes qui ont étudié les travaux de la laine et du tissage au Maghreb, s'accordent sur leur nature symbolique. Basset écrit : « Chaque opération que nécessite le travail de la laine est double, elle comporte, à côté des éléments physiques, des éléments mystiques qui sont, peut-être les principaux, il n'est pas un instrument employé qui ne possède, en même temps que sa valeur propre d'outil, une valeur magique, souvent plus considérable. » (1)

Les enquêtes menées par Chantréaux en Kabylie dans les années trente, Genevois, dans les années cinquante...attestent aussi que le tissage était une activité utilitaire entourée de nombreuses pratiques magiques et rituelles.

L'essentiel des rites domestiques était des sollicitations. Tout au long de leur vie quotidienne, les femmes ne cessaient de s'adresser aux forces tutélaires de la maison, pour leur demander protection et prospérité pour chaque activité.

Tous les rites liés aux travaux de la laine, depuis le lavage, le cardage, le filage et enfin le tissage n'étaient pas séparés des techniques. Cela prouve que dans la société traditionnelle, le tissage n'était pas considéré comme une simple activité technique mais un acte spirituel de haute importance.

Mais ce qui est important de signaler c'est que les travaux de la laine étaient considérés comme une activité exclusivement féminine en Kabylie et par conséquent elle transmettait fidèlement l'esprit des tisseuses et leur univers rituel et symbolique à travers les siècles.

Dans le milieu traditionnel, les rites expriment la relation privilégiée et intime de l'homme et de sa société, au temps et à l'espace, par la médiation du sacré. Ils scandent le temps humain et le temps annuel confondu le plus souvent en milieu rural avec le temps agraire. » (2)

## 3- Espaces sacrés : Croyances aux invisibles :

« Dans la pensée populaire maghrébine, en général [...] le caractère sacré de l'espace s'exprime dans la croyance en l'occupation initiale de tout lieu par des esprits invisibles qui demeurent les génies gardiens de l'endroit. » (3)

Etant donné que notre présente étude se base sur une activité féminine qui est le tissage, nous essayerons de limiter le cadre de notre étude sur l'espace intime des femmes, lieu de déroulement de, presque, toutes les activités féminines : la maison.

Le culte rendu aux invisibles et aux morts par les berbères en général et kabyle en particulier s'articule autour des croyances suivantes :

---

(1) et (3)- Jemma-Gouzon (Danièle) : Village de l'Aurès. Archives de pierres. Chap. : Espaces domestiques et pratiques rituelles. l'Harmattan, Paris 1989, pages 135 et 136.

(2)-Basset (Henri) : Les rites du travail de la laine à Rabat. Hespéris, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> trimestre, Editions Emile Larose, Paris 1922, page 139.

### 3.1.-*Iɛ essasen* 'Genies-Gardiens' (sing. *aɛssas*) :

Sont des intermédiaires entre les saints et les génies ou mieux les anges. Chaque maison, chaque lieu significatif à son gardien que l'on salue le matin et auquel on dit au revoir. Elargir frauduleusement les limites d'un champ serait l'offenser. On confie une charrue à sa garde. On lui fait des excuses polies si l'on se juge dans la nécessité de commettre un larcin. S'il y a dans la maison une saillie de rocher, on y allume une lampe aux jours de fête... » (1)

Chaque montagne, chaque grotte, chaque source et chaque arbre en Kabylie, a son *aɛssas*, gardien qui veille sur lui.

On croit encore de nos jours, qu'un saint peut se transformer en un animal. Il peut apparaître sous forme de lion, de chacal ou de chat : c'est pour cela qu'il est interdit de les battre. Un saint peut se présenter aussi, sous l'aspect d'un mendiant que l'on appelle '*inebgi r-rebi*'. 'L'invité de Dieu' et à qui l'on doit toujours donner une part de nourriture. (2)

« Multipliés [*iɛssasen*] à l'infini, on ne saurait poser le doigt sans en rencontrer un. Ils sont députés, comme l'indique leur nom, à la garde des lieux ou les collectivités, famille, village ou tribu. Ils ont aussi la charge de régler les affaires de ce monde, dans les réunions '*agraw-leɣwat*' qu'ils tiennent en certains lieux particulièrement saints. » (3)

Cette conception mystique était très répandue en Kabylie même après l'islamisation des kabyles qui, à l'instar de tous les habitants du Maghreb, avaient fait subir à l'orthodoxie musulmane des rajouts : Emile Dermenghem rapporte une croyance analogue chez les disciples du grand saint cheikh Mohand Oulhocine.

Le saint homme interroge un jour ses *khwan* (disciples) sur les *Awliya*, Saints, ils répondent par ces vers :

« Où sont les Aouliya ? Les Aouliya sont sur les montagnes. Ils gardent. Ils surveillent le pays de leurs regards sans le fouler du pied. Dès qu'ils voient une injustice, ils tachent de la réparer. » \* (4)

Il n'est guère de kabyle croyant, homme ou femme qui n'admette comme un dogme sa foi aux Gardiens. D'après un informateur d'Imsohal, qui prétend avoir entendu, avant la guerre de libération nationale, lors d'un passage dans un champ d'oliviers, connu comme leur lieu de réunion, des voix intelligibles d'un *agraw* qui tient ses délibérations.

\*Mammeri, dans cheikh Mohand à dit. Editions Inna-yas. Alger, 1990. En page 74, il écrit «*Lawteyya anida ɣilin?*

*Ha- ten gvedrar ɛussen*  
*S-wallen i mudon tamurt*  
*S-udar ur t-id ɛfisen*  
*Lheq anida t-walan*  
*Kkaten a-t-id-ssuksen:*»

(1) et (4)-Emile Dermenghem : Le culte des saints dans l'Islam maghrébin. Gallimard, Paris, 1954, pages 104-105 et 18

(2)-Makilam : La magie des femmes kabyles et l'unité de la société traditionnelle, L'Harmattan, Paris, 1996. Page 182.

(3)-Dallet (J.M) : Les Gardiens, *Iɛssasen*, F.D.B. Fort-National, 1949, pages 135-136.

Il ajoute qu'il est dangereux de les approcher en ce moment parce qu'ils peuvent *ad ksen felli lehjab*, se dévoiler (ils deviennent ainsi visibles) et m'inviter, soit à devenir un des leurs (dans ce cas mourir) ou devenir un *aderwic*, un prophète populaire.\*

La présence des Anges-Gardiens, *içessasen*, ne se limite pas au dehors. Chaque maison est sous la tutelle d'un Gardien. « Chacun d'eux [les Gardiens] a droit à la considération. Ils n'aiment pas être tracassés ni être traités avec désinvolture. On se permet de le rappeler à ceux qui l'oublieraient, en disant : « *ixxamen s-iessasen* », les maisons ont des gardiens. » (1)

Le culte le plus affirmé rendu aux génies Gardiens, *içessasen* est l'*asfel asemmad*, rite du transfert du mal, observé au niveau des arbres (le châtaignier, l'olivier...), des grottes, de tas de pierres (*kerkour*) et des sources, comme on va voir plus tard. « Il semble, en Grande Kabylie, que l'une ou l'autre de ces survivances prédomine suivant les régions : culte des arbres- de l'olivier surtout- dans les régions les plus basses, les vallées intérieures comme celle de l'*assif Bubhir* ou Haut Sébaou ; culte des grottes dans les douars les plus reculés qui couvrent les flancs calcaires de la chaîne centrale du Djurdjura des Illoula Oumalou aux Guechtoula, culte des pierres sur les lignes de crêtes comme celle qui sépare le Haut Sébaou de la Soummam, chez les Aït Zikki, ou à l'ouest dans les douars de Bou Akkache, Kouriet... » (2)

D'après G. Chantréaux, les femmes d'Aït Hichem se rendaient souvent au marabout de Sidi Messaoud à Aït Hamsi, dans le douar des Aït Bouyoussef. Cependant les dévotions rendues au marabout n'était pas le but essentiel de leur pèlerinage et celui-ci a plus spécialement pour objet le culte d'un olivier sacré voisin du sanctuaire. » (3)

### 3.2- Les anges « *Imalaykat* » :

Les anges *Imuluk* ou *Imalaykat* (forme féminine), directement empruntés à l'Islam, messagers de Dieu. « Ils sont des esprits, créés de la lumière (*s-ennur*), ils sont invisibles pour le commun des mortels.

Ils sont pour les hommes des gardiens et des guides pour le bien et inscrivent leurs bonnes actions et leurs mauvaises œuvres, ils les protègent des dangers. En un mot, ils sont de véritables esprits bienfaisants.

« Ils peuvent prendre forme humaine ou toute autre forme qu'il leur plait et alors on ne peut plus les reconnaître. » (4)

---

\*Pour plus de détails sur *iderwicen*, voir Marie Virolle dans : *Rituels algériens*, Editions Karthala, Paris 2001. Chap. L'entre-deux du rituel.

(1)- Dallet (J. M) : *Les Gardiens, Içessasen*, Ibid, p.136.

(2) et (3)-Laoust-Chantreaux (Germaine) : *Kabylie, côté femmes. La vie féminine à Aït Hichem. (1937-1939)* Edisud. Aix-En-Provence. France 1990, p.221.

(4)- Genevois (Henri) : *Les Anges. Fichier de documentation berbère. Fort National. 1949, p. 134.*

Les Anges sont tout spécialement chargés de veiller sur les petits enfants. Ils les façonnent dans le sein maternel. « Trois Anges restent près d'eux jusqu'à ce qu'ils soient capables de se débrouiller tout seuls... A cause de cette présence des Anges avec les petits, les femmes recouvrent d'un linge propre leur enfant au berceau ; elles invoquent les Anges avant de le prendre dans leurs bras : « *Almalayekkat tihbibin !* » Et surtout, on détourne la tête quand l'enfant rit ou pleure dans son berceau. » (1)

Dans la société traditionnelle, les femmes accordaient une attention toute particulière aux anges dans les travaux du tissage, et considéraient que leur œuvre créatrice [le tissage] ne saurait être accompli sans le concours des anges *lmalaykat*, toujours présents et invoqués.

Les femmes croyaient que le tissage, comme le petit enfant, « est habité par des anges, ou l'œuvre des anges « *azetta n-lmalaykat* ». (2)

Ils « prennent naissance » dès l'opération de l'ourdissage d'une couverture. « Ceci se produit quand la pelote de laine que la femme dévide pour tendre le fil de chaîne s'échappe de ses mains et vient rouler à terre. Toutes les assistantes s'écrient aussitôt

-ppwednt-ed *lmalaykat*  
« Les anges sont arrivés ! »

Les Anges, tant que l'ouvrière n'ait commis aucune erreur, guident, et veillent sur le métier, même en son absence. « En se mettant, le matin, à l'ouvrage, elle formule :

-*Di làenaya -enkwett, a lmalaykat !*

« [Nous nous mettons] sous votre protection, ô anges ! »

Quand elle s'arrête de tisser, elle ajoute :

-*Ezd'emt lh'eqq-enkwett, a lmalaykat !*

« Tissez votre part, ô anges ! »

Lorsqu'elle coupe le tissage, elle le met encore sous l'égide des anges et prononce avant de le dérouler :

-*Kemlemt-et, a-lmalaykat !*

« Terminez-le, ô anges ! » (3)

**3.3-Les forces maléfiques :** « *lejmun* » On croit que les djinns, *lejmun* font du mal et nuisent aux gens. « Ils habitent les lieux souillés, fumiers ou rigoles d'égouts des maisons *tizuliyin*, guettent l'occasion de torturer les humains en possession d'eux, la plupart du temps en groupe. Mais la principale attribution des *lejmun* est sans contredit de provoquer les maladies...chaque maladie à ses génies particuliers. Il y a parmi eux des mâles et des femelles... se présentent souvent sous forme de petits animaux nuisibles ou bien sous forme d'êtres humains. » (4)

(1)- Genevois (Henri) : Les Anges. Fichier de documentation berbère. Fort National. 1949, p. 134.

(2)- Chantreaux (G) : Le tissage de haute lisse à Ait Hichem et le Haut Sébaou. Revue africaine n°85. Année 1941, p. 81

(1)-Chantreaux (Germaine) : Le tissage de haute lisse à Ait Hichem ... Revue africaine, Ibid. Page 81.

(2)- Camps-Fabrer (H) : *Lejmun*. In : Encyclopédie berbère. XIV. Edisud, Aix-En-Provence, 1991

Ils aiment se tenir particulièrement dans les endroits où il y a du sang, surtout du sang humain.

Dans bon nombre de régions d'Afrique du Nord, les djinns sont le plus souvent nommés par allusion « *hadu-k mas* », ces gens là ou ceux d'en bas. (1)

Dans toute la Kabylie, on ne peut parler d'eux sans ajouter la formule : *aten yexzu rebbi inačel -iten* « que Dieu les éloigne et les maudisse. »

### 3.4-Les Génies protecteurs des lieux "*tivkilin*":

Sont des génies plutôt que des fées, elles se manifestent sous des formes féminines : naine, gracieuse aux longs cheveux : « ... quelque fois de la hauteur d'une coudée, portant la robe jaune et le foulard de tête rouge des jeunes femmes. » (2) Comme elles peuvent se manifester sous la forme d'une négresse *taklit*, hantant les sources thermales, Comme aussi belles femmes séduisantes. Elles n'ont pas toutefois, le pouvoir magique des fées. Leur rôle peut s'exercer de manière bienfaisante, comme il peut aussi revêtir la forme d'une tyrannie insupportable. Dans la première catégorie se classent les *tivkilin n ljamač* et les *tivkilin n tečričt*. (3)

Chantréaux donne une description analogue sur la *tivkilt* domestique qui loge dans la soupenes, y manifeste sa présence par les bruits qu'elle fait dans la nuit, alors que la maison sommeille : « ... Elle vient caresser les humains ; les malades alors guérissent tandis que les personnes bien portantes perdent leurs forces. Frappe-elles sur un objet métallique qu'on entend résonner? C'est un heureux présage. Fait-elle tomber de la suie ou des gravats ? C'est un signe de malheur. L'entend-on ululer? C'est un signe de joie. » (4)

[Elles] s'activent alors parmi les jarres et *ikufan* à provisions, y faisant parfois bouillonner la baraka ou les brisant dans leur agitation.

La croyance en *tivkilin* est toujours vivante chez les femmes âgées. Une informatrice d'Imsohal, soixante cinq ans environ, me raconte : « Une nuit dans ma couche, je tenais ma petite fille- que je croyais endormie - dans mes bras en lui caressant les cheveux toute la nuit. Le lendemain au réveil, j'ai constaté que ce n'était pas ma petite fille mais un génie *tawkilt*.

Dans la vie domestique des femmes, les croyances aux génies sont très ancrées chez elles. Mais souvent « des confusions s'opèrent entre les différentes sortes de génies, les gardiens et parfois les saints, toute cette multitude d'êtres faisant partie de la vie quotidienne, de cette vie domestique où se mêlent les vivants et les morts, les visibles et les invisibles dans une harmonie presque parfaite entre plusieurs mondes ; celui du réel vécu dans la magie et le monde imaginaire imprégné de réalité. » (5)

---

(1)-Camps-Fabrer (H) : Les génies. In: Encyclopaedie berbère, Ibid. t. XX- 1998.

(2) Servier (Jean) : Traditions et civilisation berbère. Ed. Le rocher, Monaco. 1985. P. 77.

(3)-Camps-Fabrer (H) : Lmalaykat. Encyclopédie berbère XIV .Ibid. 1991.

(4)-Laoust-Chantreaux. Kabylie coté femmes... Ibid. Page 187.

(5)-Khellil (Mohand) : La Kabylie ou l'ancêtre sacrifié. L'Harmattan, Paris 1984, p. 29

## **4- Les travaux et les rythmes saisonniers du tissage**

L'espace et le temps sont des constructions sociales et non des données naturelles de l'esprit humain. Ni l'espace, ni le temps ne s'offrent a priori en tant que catégories universelles et homogènes.

Périodicité, répétition et éternel présent sont les caractéristiques du temps mythico-rituel que les Kabyles, à l'instar des sociétés vivant d'agriculture, de chasse et de pêche, ont adopté dans leurs activités quotidiennes. Ce calendrier est marqué par le rythme des travaux des champs, le cycle de la vie des végétaux et des animaux. Pour commencer les labours, « les paysans de nombreuses régions, sèment à la nouvelle lune, mais ne taillent les arbres et ne récoltent, que lorsque la lune est en décroissance, afin de ne pas aller à l'encontre de rythme cosmique en rompant un organisme vivant quand ses forces sont entrain de croître. » (1)

Le calendrier lunaire musulman n'a été utilisé que dans la vie religieuse et en particulier dans la célébration des fêtes de l'Achoura et de L'Aïd.

### **4.1-La lune et le soleil comme repères**

#### **4.1.1-La lune:**

La lune est l'instrument de mesure universel : toutes les terminologies relatives à cet astre, dans les langues indo-européennes, dérivent de la racine *me*, qui donne, en latin aussi *mensis* que *metior* (mesurer), si ces phases révèlent –longtemps avant l'année solaire et d'une manière beaucoup plus concrète- une unité de temps (le mois), elle révèle, en même temps, l'éternel retour.

La lune est l'astre le plus important dans la vie des paysans kabyles...un astre qui croît, décroît et disparaît, un astre dont la vie est soumise à la loi universelle. Elle apparaît en effet, comme la première mesure du temps, elle est l'archétype de mensuration (2)

Le cycle naturel des saisons nous semble réglé par l'année solaire, mais dans la société traditionnelle, dans une représentation naïvement imaginative, le cycle des saisons et la rythmique agricole sont d'abord reliés à la lune. (3)

Les phases de la lune sont assimilées à la naissance, la croissance, la maturité, la vieillesse et la résurrection. (4)

#### **4.1.2-Le soleil :**

Bien que le soleil reste toujours pareil et égal à lui-même sans aucune espèce de 'devenir', ait été relégué au second plan par les religions agraires, celles-ci ont toujours tenté d'unifier les deux principes, solaire et lunaire. (5)

---

(1) et (4)-Moreau (J-B): Les grands symboles méditerranéens dans la poterie algérienne. S.N.E.D. Alger. 1976. Page 129.

(2)-M. Eliade (Mircea) : Le mythe de l'éternel retour. Gallimard, Paris 1969, page 104

(3) Durand (Gilbert) : Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Editions Bordas, Paris, 1969, p. 324

(5)-Eliade (M) : Traité d'histoire des religions. Chap. IV-La lune et la mystique lunaire. Ed. Payot, Paris, 1964

## **5-Les saisons et les activités domestiques**

« Dans un monde stable et bien réglé, chaque chose a sa place, chaque catégorie d'êtres doit être distinguée des autres. Les sexes, les saisons, constituent des moyens de classification faciles à saisir. Il importe de ne pas les mêler. » (1) En effet, chaque activité sociale ou économique, s'effectue dans un cadre précis et une période déterminée ; aux champs (les labours, la moisson, la cueillette d'olives...) ou à la maison (le tissage, le modelage de la poterie...) les travaux se déroulent dans un cadre rituel et symbolique reconnu par toute la communauté.

Le tissage s'inscrit dans le même cycle saisonnier que les labours, il est son doublet féminin. (2)

**5.1-Les jours fastes et néfastes :** Dans les traditions rurales maghrébines, certaines périodes sont considérées comme néfastes, ce sont en particulier, les premiers et les derniers jours de chaque lune, c'est à-dire, le temps pendant lequel elle demeure invisible. (3) En plus de ces jours, on peut ajouter les jours de fêtes religieuses du calendrier lunaire musulman. Comme tous les travaux, celui de la laine était soumis aux nécessités des jours fastes et néfastes. Ceux-ci variaient selon les endroits et selon les opérations, mais le principe existait partout. Ainsi, les femmes ourdissaient un tissage de préférence, à la première quinzaine du mois après la naissance de la lune, *talallit n-waggur*, « les jours fastes sont le lundi, le jeudi et le samedi, le vendredi est toléré mais, dit-on, ' il mange de la laine', *t-tet tadut*, et la tisseuse dans ce cas, devra en employer une grosse quantité. »\* (4) On croit que si la lune croît, le tissage est toujours égal, mais si la lune décroît, il va en se rétrécissant (*ma-iger uzetta di taggara bbwaggur, ineqqes*), me dit une informatrice du village Illoula-Oumalou.

Nous devons attirer l'attention sur l'importance que prend le temps, le rythme des saisons par l'expérience religieuse des sociétés agraires. Le travail, comme on a déjà vu, est intégré et commandé par un ensemble temporel, par la ronde des saisons. Cette solidarité avec des cycles temporels fermés, explique le nombre de cérémonies en liaison avec l'expulsion de l'année 'vieille' et l'arrivée de la 'nouvelle' année.

**5.2-L'enterrement d'une personne :** En Kabylie, à la mort d'une personne, les femmes interrompaient leurs travaux liés au tissage, c'est *diri*, mauvais disaient les femmes, l'âme du défunt pourrait se fixer entre les fils de la chaîne, croient-elles. Le deuil, *lehzen*, était suivi par tous les membres de *taxerrubt*, la famille élargie. « Pendant toute la durée du deuil, les hommes ne se rasent pas, les femmes ne se fardent pas, ne mettent ni bracelet de chevilles ni broche de foulard, ni collier-la *tafzimt* qui retient la robe est seule autorisée- ; il leur est interdit de pousser des cris de joie (*asellilew*), de tisser... » (5)

\*Le même principe est respecté chez les femmes à Rabat, qui elles non plus ne travaillaient pas la laine les vendredis. Par contre, les lundis et les jeudis sont, très favorables. (2) - Henri Basset rites du travail de la laine à Rabat. Hesperis 1922

(1)- Cazaneuve (Jean): Sociologie du rite. Chap. VI : Qu'est ce que l'impur ? Ibid. Page 69.

(2)- Servier : Tradition et civilisation berbères. Ibid. Page 150.

(3)- El-Briga : Le calendrier. In Encyclopédie berbère N° XI. . Ibid. Année 1992.

(4)-Chantréaux (Germaine) : Tissage sur métier de haute lisse... Revue africaine, Ibid. Page 86.

(5)-Laoust-Chantréaux : Kabylie, côté femmes.... Ibid. P. 250.

On peut remarquer que le rituel funéraire emprunte quelques éléments aux cérémonies de la naissance et du mariage, car la mort sanctionne, elle aussi un passage, celui du monde des vivants au monde des morts qui n'est nullement séparé de celui des hommes... Ce pour quoi, la mort est entourée essentiellement de pratiques prophylactiques et de rites de rupture simples, s'expriment sous la forme d'interdits. » (1)

En 1991, alors que je me rendais chez la famille au village Kerrouch (commune d'Imsouhal), les femmes vaquaient à leurs travaux de tissage à l'accoutumée (elles étaient des jeunes femmes). Soudain une vieille femme, la soixantaine environ, a fait son apparition dans la maison et a déclaré qu'un jeune du village a trouvé la mort tout en ordonnant aux tisseuses de cesser l'activité, « *diri, t-fakka ssura n bnadem*, ce qui donne à peu près : c'est mauvais, celui qui ne respectera pas cet interdit, verra sa santé se dégrader de jour en jour (il mourra)

## 6- Les fêtes religieuses et agraires

### 6.1- Les fêtes religieuses

La vie religieuse et la vie profane ne peuvent coexister dans un même espace. Pour que la première puisse se développer, il faut donc lui aménager un emplacement spécial d'où la seconde soit exclue...de même la vie religieuse et la vie profane ne peuvent coexister dans les mêmes unités de temps. Il est donc nécessaire d'assigner à la première des jours ou des périodes d'où toutes les occupations profanes soient retirées. C'est ainsi qu'ont pris naissance les fêtes. » (2) Le caractère distinctif des jours de fêtes, dans toutes les religions connues, c'est l'arrêt du travail, la suspension de la vie publique et privée [...] (3)

**6.1.1- Les jours de l'Aïd :** La fête de l'*Aïd tamezyant* vient célébrer la fin du mois de ramadhan, mois de jeûne chez tous les musulmans. Elle est marquée, comme l'*Aïd tameqwrant*, fête du sacrifice d'Abraham, par les interdits liés aux travaux de la laine. Pendant deux jours que dure ces fêtes, les femmes s'empêchaient de tout travail.

**6.1.2- L'Achoura :** Elle est appelée *tağacurt* en kabylie. Elle a lieu le dixième du mois de *Mouharam*. Elle est particulièrement fêtée dans tout le Maghreb, son origine est nettement islamique mais a récupéré de nombreux rites populaires qui marquaient l'inauguration de l'année solaire agraire.

Si l'*Achoura* est restée vivace, ses aspects carnavalesques sont aujourd'hui oubliés ou détournés de leur objet primitif qui était propitiatoire. (4)

Elle « ... dure trois jours, marquée surtout par les interdits de deuil : Interdits sexuels, interdits des travaux domestiques ; tissage, mouture du grain, lessive et le balayage des ordures [...] qui ne respecte pas ces interdits sera atteint, pour le reste de sa vie, de tremblements nerveux. » (2)

(1)-Jema-Gouzou (Danièle) : Villages de l'Aurès. Archives de pierres. L'Harmattan, Paris 1989. Page 181.

(2) et (3)- Durkheim (Émile) : Les formes élémentaires de la vie religieuse.... Ibid. Page 440 et 440.

(4)-El-Briga : Achoura, Encyclopédie berbère. N° VIII- Année 1990.

(5)-Laoust-Chantreaux : Kabylie, côté femmes....Ibid. Page 409.

### **6.1.3-Quessam:**

C'est une fête qui tombe le 15 du mois de *Chabane*, elle dure de 3 à 5 jours. Comme à l'Achoura, défense de se livrer pendant 5 jours, à certains travaux : piocher, moudre, laver, filer, tisser et transporter du bois. Si l'on enfreint ces interdictions, on s'expose à être sujet à des tremblements continuels des mains ou de la tête. (1)

### **6.1.4- Mouloud**

Le mawlid (localement prononcé (el mulud) est la fête de naissance du prophète qui est célébrée le 12 '*rabie el awwel*', troisième mois lunaire. Dans presque tout le Maghreb, ce mois est désormais désigné par le nom de cette fête. » (2)

Pendant cette fête, les femmes s'abstiennent de toute activité en rapport avec le travail de la laine.

---

(1)-Laoust-Chantreaux : Kabylie, coté femmes... Ibid. P. 130.

(2)-Moussaoui (Abderrahmane ) : Espace et sacré au Sahara. CNRS.Editions, Paris 2002, p. 37.

## **6.2-Les fêtes agraires**

**6.2.1- Yennayer** : premier jour de l'année julienne : tout ce qui concerne les occupations journalières et l'agriculture, les paysans Nord Africains se servaient de l'année julienne en retard de treize jours sur l'année grégorienne.

Dans tout le Maghreb, ce moment était considéré comme difficile car les provisions s'épuisent et la nature n'est pas en état de fournir la moindre nourriture, aussi trouve-t-on, à cette occasion, partout, un ensemble de pratiques rituelles destinées, en premier lieu à écarter la famine, en préparant des repas plantureux afin de placer la nouvelle année sous d'heureux auspices, et à renouveler les alliances avec les invisibles, par le sacrifice des volailles engraisées à cet effet. (1)

Comme il était d'usage dans un grand nombre de régions, de renouveler les pierres du foyer, *iniyen*, et de rétablir le foyer à l'occasion de *yennayer*. Le feu nouveau que l'on rallume possède, dit-on, des vertus exceptionnelles. (2) « Tout ouvrage sur le métier doit être terminé pour le début de janvier, c'est-à-dire lorsque les champs commencent à verdoyer. Si malgré tout, la femme doit continuer son tissage plus avant dans le printemps, le métier sera dégarni du tissu en cours la nuit du Jour de l'An au seuil de l'année nouvelle qui marque aussi la date limite des labours. » (3)

**6.2.2- Le mois de mai, *mavyu/maggu*** : Les anciens croyaient que la terre est transporteuse de vie et par conséquent, toute activité humaine devait respecter l'harmonie des noces cosmiques du ciel et de la terre en fonction du cycle des saisons. Cette conception de l'unité de la nature de l'ensemble cosmique, s'exprimait dans de nombreux interdits comme ceux du mois de mai. (4) Chez les Kabyles du Cap-Aokas, dans les années trente, ce mois était considéré comme un mois du malheur, que toutes leurs entreprises, tous leurs travaux étaient, non seulement voués à un échec certain, mais qu'ils entraînent des conséquences néfastes. (5) Pendant ce mois donc, on ne se marie pas, on ne creuse pas le sol à la recherche de la terre à poterie, on ne crépit pas les murs de la maison, on ne met pas de poule à couver. De même, pendant ce mois, on ne monte pas un métier à tisser. Le feu véhicule l'idée d'assèchement et de brûlure, le faire sortir de la maison en cette période de germination de la terre, était associée dans l'esprit traditionnel, à l'idée de vouloir stériliser la terre. Laoust-Chantreaux, rapporte une croyance en usage dans l'*adrum* des Aït-Madhi à Aït Hichem, qui interdit de faire sortir le feu de la maison ou de le prêter à une voisine pendant tout ce mois. (6) D'une façon générale, tout acte qui vise à déranger la terre en cette période de germination donc de verdure, était considéré comme contraire à son cycle naturel. De ce fait, l'interdit ne vient ici, que pour empêcher cette transgression.

---

(1)-El-Briga : Le calendrier. Encyclopédie berbère N° XI. Ibid. Année 1992.

(2)-Laoust (Emile) : Mots et choses berbères. Ibid. Page 52.

(3)- Servier (Jean) : Tradition et civilisation berbères. Ibidem, page 236.

(4)-Makilam : La magie des femmes kabyles.... L'Harmattan, Paris, 1996. Page 39.

(5)-Rahmani Sifmane : Le mois de mai chez les Kabyles, Revue africaine N° 362-363. Année 1935, page 26

(6)-Laoust-Chantreaux (Germaine) : Kabylie, côté femmes... Ibid. Page 85.

## **7-Quelques gestes et formules rituelles**

Le sociologue français Cazaneuve, définit le tabou comme « une prohibition qui ne se justifie pas rationnellement, mais qui est de règle dans un groupe social donné. Est également appelé tabou ce qui est l'objet de cette mesure. » (1)

Durant tout le temps qu'exige son travail de tissage, la femme accompagnait sa tâche avec des gestes et formules rituels.

Les travaux de tissage étaient pénibles et demandaient beaucoup de courage et d'endurance de la part de la tisseuse. Les femmes kabyles croyaient en le pouvoir surnaturel des anges qui devaient accompagner son travail et l'assister. De ce fait, la femme durant tout le travail, sollicite l'aide des Anges, *Imalaykat* et leur protection en les invoquant à l'aide d'incantations et de formules rituelles. En plus de ces formules adressées aux Anges, le travail de tissage était soumis, depuis l'ourdissage de la pièce tissée jusqu'à son découpage, à une série de gestes rituels que la femme devait accomplir : tantôt sous forme de tabous et d'interdits et tantôt sous formes des gestes symboliques impératifs catégorique qui se manifestent par des abstinences et privations alimentaires, interdit de contact (qui repose sur le principe que le profane ne doit pas toucher le sacré, interdit d'assister à certaines opérations, de voir et d'entendre. qu'elle devait suivre dans son alimentation... etc. Comme le note bien Durkheim : « Les interdits religieux sont des impératifs catégoriques. » (2) Les attitudes rituelles étaient donc observées tout au long de travail. Parmi ces interdits, on peut citer :

#### **7.1- Pendant l'ourdissage :**

Cette phase, comme tous les passages, était caractérisée par le respect mêlé de crainte et de sacralité. Ourdir un tissage était considéré un moment sacré et plein de gravité. Les femmes qui ourdissent le métier à tisser restent silencieuses comme restent silencieux le laboureur pendant le tracé du premier sillon ou muets les hommes qui creusent la tombe. (3) Pendant l'ourdissage du métier à tisser, les femmes devaient observer certains tabous : « il est interdit de faire sortir de la maison la braise, la femme ne doit pas nouer ses cheveux devant le métier à tisser... » (4)

Dés que l'ourdissage est terminé, la femme dépose quelques morceaux de pain non levé, *ayrum*, aux deux extrémités de l'ensouple inférieure. Quant à elle, elle s'abstiendra pendant toute cette opération, de toute nourriture sèche « ...afin que les fils de chaîne ne se brisent pas sous ses doigts. » (5)

Pendant l'ourdissage, la 'naissance' réelle d'un tissage ne prend forme qu'avec l'arrivée des anges dans l'ouvrage. Alors toutes les assistantes s'écrient :

*Epped'ett elmalaykat !*  
« Les anges sont arrivés ! »

(1)-Cazaneuve (Jean) : Sociologie du rite. Ibid. Chap. V- Le tabou de l'impureté. Page 47.

(2)-Durkheim (Emile) : Les formes élémentaires de la vie religieuse... Ibid. Page 430.

(3), (4) et (5)-Servier (Jean) : Tradition et civilisation berbères. Ibid. Pages 229, 234 et 235.

#### **7.2- Pendant le déroulement du travail :**

Un tissage une fois installé dans une pièce, ne sera jamais déplacé avant son enlèvement. Ainsi « il est interdit de faire sortir un tissage non terminé. » (1) Comme il est formellement interdit de monter deux tissages dans le même lieu ou le même jour, dans une même famille. (2)

Lorsque la femme s'assoit devant le métier à tisser pour travailler, elle s'efforce d'exécuter sa tâche avec beaucoup de sérieux car elle craint, croit-elle, d'éloigner les anges avec certains comportements émanant de sa conduite. Ainsi il est strictement interdit pour elle, de reprendre son travail lorsqu'elle le quitte pour aller satisfaire ses besoins naturels. C'est interdit, *diri*, crois-t-on. D'après une informatrice, d'âge avancé appartenant à la région d'Ait-Itsourar, le tissu, une fois achevé, sera dégarni et aura l'aspect d'un tissu traversé de traces comme celles que l'eau souillée, laisse sur une surface\*

-Interdit de s'asseoir sur l'ensouple inférieure, à cause de la paresse qui pourra s'emparer de la tisseuse. Mais cet interdit prend un aspect plus catégorique quand il s'agit de jeunes filles en âge de se marier, à cause du danger de stérilité qui pourra les toucher une fois mariées. « Quand enroule la nappe de fils sur l'ensouple supérieure, écrit Chantreaux, deux personnes doivent demeurer sur l'ensouple inférieure pour l'alourdir et la maintenir. Ce sont toujours ici des vieilles femmes, des veuves ou des divorcées, n'ayant plus l'espoir de se remarier ; toute autre serait frappée de stérilité. » (3)

-Interdit de dormir derrière le métier à tisser pendant le travail, *qqaren irekkeb buberrek*, genre de paralysie qui arrive pendant le sommeil, parce que d'après une informatrice d'Imsohal en 1995, âgée alors d'une soixantaine d'années.

Interdit de tisser tard dans la soirée, son travail gênerait le repos du Gardien de la maison : « Puisse-tu ne jamais revenir ! Comme tu as laissé mon âme en suspens, de même que Dieu fasse rester ta vie en suspens lorsque viendra l'heure de ta mort. (4)

-La tisseuse ne doit pas oublier de baisser le roseau mobile du haut quand elle quitte son travail. Cela reviendrait à laisser son 'âme' en suspense. (5)

### 7.3- Pendant le découpage de la pièce

Un tissage terminé n'est coupé le plus souvent que le lendemain. « S'étend alors une période incertaine pendant laquelle la vie, sans avoir été ôtée, semble du moins suspendue. » (6)

Avant de détacher le tissage, la tisseuse, à l'aide d'un couteau, fait tout d'abord dans la chaînette sept ouvertures, consacre ensuite chacun des groupes de fils encore maintenu à l'ensouple à tous ceux qui ont participé au travail, et aux membres de sa famille. (7)

\* Il s'agit des traces que laisse l'urine.

(1) et (2)-Chantreaux Germaine : Le tissage sur métier ... Ibid. Page 84.

(3), (5) et (7)- Chantreaux Germaine : Le tissage sur métier ... Ibid. Pages 80, 82 et 89.

(4)-Gernevois (Henri) : *Sut-Tadut*, la laine et le rituel des tisseuses. F.D.B. p. 62 année 1969.

(6)- Makilam, Magie des femmes... Ibid. P. 120.

Comme il est strictement recommandé, d'après une informatrice d'Illoula- Oumalou, de ne pas balayer le sol de la maison juste après le découpage parce que croit-on, l'on fait  
Comme il est strictement recommandé, ; d'après une informatrice d'Illoula-Oumalou,

de ne pas balayer le sol de la maison juste après le découpage parceque, crois-on, l'on fait fuir la baraka, et les fils coupés doivent être jetés le lendemain à la rue ou sur un chemin qui mène aux champs afin d'éviter la paresse et renouveler un autre tissage le plus vite possible.

L'enlèvement du tissu de son support est une phase secrète à laquelle seules les femmes mariées qui avaient contribué à la préparation du tissage, pourraient être présentes. L'interdiction pour les hommes, les jeunes filles et les enfants d'y assister est générale dans toute la Grande Kabylie comme ailleurs. Seules les femmes mariées ou les veuves étaient autorisées à assister à cette opération.

### 8- La croyance à la *tucerka*

D'après Bourdieu, la *tucerka*, 'association' désigne tous les empêchements, les obstacles qui s'opposent à la chance, au mariage, au succès à la réussite. » (1) Les Kabyles expliquaient la cause de certaines situations sociales précaires dans la vie de l'individu comme le mauvais œil que pouvait attraper un bébé, la stérilité d'une femme ou la difficulté de trouver un mari, pour une fille à l'âge de se marier, par la prise de *tucerka*, 'l'association'.

Une jeune fille, qui voulait enlever cette association, devait être lavée par la *qibla*, une accoucheuse ou une magicienne devineresse (*taderwict*) afin de la délivrer de cet empêchement. (2)

L'enfant nouveau-né était soumis, lui aussi, à de nombreux rites pour l'éloigner des effets de *tucerka b-bwaggur*, 'association du mois'. En effet, une mère qui donne naissance à un enfant, surveillait désormais, toutes les femmes qui venaient d'accoucher d'un bébé dans le même mois qu'elle, de peur du transfert du mal, *aqlab* que pourrait opérer cette femme à son enfant. (3) Comme la naissance, le mariage, le tissage, lui-aussi est soumis aux effets néfastes de cette 'association'.

Deux métiers à tisser ne peuvent avoir lieu en même temps, c'est mauvais, *diri*, disaient les femmes. Même de nos jours, certaines vieilles femmes déclarent à l'adresse des jeunes tisseuses, avec une pointe de reproche : *Ur ifut w'ara, kfu-mt tura wagi ! Ur ilaq ara at ζetbemt atas* « rien ne presse (pour faire monter deux métiers en même temps) ! Terminez d'abord celui-là, il ne faut pas trop le fatiguer. »

On peut donc, remarquer de ce qui précède, que le métier à tisser était entouré des mêmes gestes d'attention et des mêmes rites par lesquels on entourait le nouveau-né, la jeune fille en quête de se marier ou la femme stérile cherchant à devenir féconde. N'avons-nous pas dit qu'il était considéré comme un être vivant ?

(1) et (3)-Bourdieu (Pierre) : Le sens pratique, Ibid. Page 382.

(2)-Virolle-Souibes (Marie) : Rituels algériens, Ibid. Page 121

### 9-Correspondances de tissage avec les travaux agricoles

### 9.1- Le tissage et les labours

Le tissage est vu comme le doublet femelle des labours... « un acte de création d'où sortent, fixés dans la laine, les symboles de la fécondité et la représentation des champs cultivés. » (1)

Fort est son lien à la terre : il est considéré comme un champ ; « le doublet femelle des labours. » (2) : la forme rectangulaire du métier et la régularité de ses fils de chaîne évoquent les sillons labourés. Cette similitude est encore frappante sur le plan terminologique ; le mot *adref* désigne à la fois, le fil de trame et le sillon du champ labouré (

Le tissage est considéré comme une activité humide « ... s'inscrit dans le même cycle saisonnier que les labours : tout ouvrage sur le métier doit être terminé pour le début de janvier, c'est-à-dire lorsque les champs commencent à verdier. Si malgré tout, la femme doit continuer son tissage plus avant dans le printemps, le métier sera dégarni du tissu en cours la nuit du jour de l'An au seuil de l'année nouvelle qui marque aussi la date limite des labours. » (3)

« L'ourdissage du métier, pas plus que le tracé du premier sillon ne peut être interrompu. Dès qu'il est terminé, la femme dépose quelques morceaux de pain non levé aux deux extrémités de l'ensouple inférieure, ce qui n'est pas sans rappeler l'offrande déposée à l'origine du premier sillon. » (4)

« Pendant le tissage, la femme fait passer les fils de trame entre les fils de chaîne de droite à gauche, comme le laboureur jette son grain dans les parcelles délimitées par le premier sillon, *'allam ...* ». (5)

Partout au Maghreb, les interdits rituels du tissage sont les mêmes qui entourent les labours. « Ils ont pour but d'attirer la fécondité des morts, mais des morts apaisés devenus gardiens du foyer. » (6) : il est interdit de faire sortir de la maison du feu ou de la braise, car la vie (représentée par le feu) s'en allant de la maison, quitterait les champs et le métier (espace agraire et espace domestique se situant, l'un par rapport à l'autre, dans une double relation d'opposition et d'homologie). » (7) Comme il est interdit à la femme de nouer ses cheveux devant le métier à tisser ou lorsqu'elle accompagne son mari au champ le jour de l'inauguration des labours... » (8)

---

(1), (2), (3), (4), (5), (6) et (8)-Servier (Jean) : Tradition et civilisation berbères. Ibid. Pages 232, 236, 235, 150 et 234

(7)-Jema- Gouzon (Daniele): Village de l'Aurès ... Ibid. Page 146

### 9.2-Le tissage et la moisson :

La moisson est synonyme de la mort du champ. L'enlèvement du tissu terminé sur le métier à tisser, est aussi était considéré comme une mort. La femme tisseuse « trempe le peigne à tasser dans un récipient plein d'eau, avant de le couper, arrose le tissage.

La formule que les femmes adressent à la tisseuse, illustre à cet instant est frappante, elle est identique chez toutes les femmes du Maghreb. A Aït Hichem, les femmes prononcent :

*Swigh-k di ddunit*  
*Ay-iteswed' di lekhkhart*

« Nous t'avons abreuvé en cette vie,  
Abreuve-nous dans l'autre monde. » (1)

A Rabat, les femmes les formules identiques en arabe :

*-Sqina-k f ddunya*  
*Sqina f- llexra!*

---

(1)- chantreaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse à Ait Hichem et le Haut Sebaou. Ibid.  
Page 90.

## **Chapitre : Les tissages Kabyles anciens**

Les renseignements qui nous parviennent aujourd'hui, sur les tissages Kabyles anciens, remontent à la fin du 19<sup>ème</sup> et débuts du 20<sup>ème</sup> siècle. Les tissages traités dans ce chapitre sont recueillis par des ethnographes français dans différentes régions de Grande Kabylie.

L'une des caractéristiques des tissages kabyles anciens, est l'utilisation par les femmes du métier de haute lisse. Ainsi, elles tissaient des tissages ras et noués.

Le tissage ras emploie la technique du tissage plat : les fils de trame (horizontaux) passent alternativement entre les fils de chaîne (verticaux.) Les motifs sont réalisés en utilisant les fils de trame de différentes couleurs. Cette technique convient plus aux dessins géométriques qu'aux motifs à lignes courbes.

Mais le général Adolphe Hanoteau vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (1814-1897) révèle l'existence d'un métier à basse lisse, que les hommes employaient pour tisser des toiles en lin : « Les Kabyles ne fabriquent que trois espèces de tissus : des étoffes de laine pour vêtements d'hommes et de femmes, des tissus laine et soie pour haïk et des toiles de lin. La fabrication des étoffes de laine et soie est de beaucoup la plus importante. C'est une industrie de ménage qui s'exerce partout... » (1) La terminologie du métier de haute lisse est essentiellement berbère, le contraire de : «...ce métier de basse lisse, importé [dont] les parties essentielles étaient désignées par des termes arabes. » (2)

Ces auteurs, citent les tribus d'Ait Yahya et d'Ait Itsourar comme étant les plus spécialisées dans ce genre de tissage, avant de disparaître complètement vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. (3)

Les tissages kabyles exécutés par les femmes, quoi qu'ils partagent les mêmes principes de tous les tissages ras algériens, se distinguent par certaines caractéristiques spécifiques.

Le témoignage sur les étoffes kabyles, laissé par l'ethnographe Arnold Van Gennep, au début du siècle dernier (1911) est plus que précieux, parce qu'il décrit avec précision, leur originalité avant qu'elles subissent l'effet des colorants chimiques : « Le tissage se fait à fond blanc, avec bandes d'un vert noir, d'un rouge vineux mélangé de noir, en brun mélangé de rouge, en bleu pastel sombre et très soutenu.

Cette description s'apparente à celle de Marguerite Bel dans les années trente. D'après elles, les tissus : « étaient généralement ornés de motifs géométriques dessinés en fine laine blanche très retordue, sur fond sombre, bleu, vert et brun foncé. Ces motifs, d'un beau caractère décoratif...enferment dans leur filigrane de petits triangles de laine rouge, jaune ou brun clair, sobrement colorés. » (4)

A en croire Chantreaux aux années trente du 20<sup>ème</sup> siècle, les tissages kabyles, surtout les plus anciens, étaient d'une remarquable finesse. (5)

---

(1)-Hanoteaux et Letourneux : La Kabylie et les coutumes kabyles. Tome I. Augustin Challamel, Paris, 1893, page 543.

(2) et (3) -Chantreaux : Le tissage sur métier de haute lisse... Ibid, Pages 105, 104.

(4)- Bel Marguerite : Les arts indigènes féminins en Algérie. Sous les Auspices du Gouvernement Général de l'Algérie, 1939, sans page

(5) -Chantreaux : Le tissage sur métier de haute lisse... Ibid, Pages 220. Et Ricard (Prosper) : Tissage berbère des Aït Aïssi. Revue Hesperis : Tome V, 4<sup>ème</sup> trimestre, 1925.

Les décors fins sont toujours en fils blancs, de coton qui ressortent admirablement sur les fonds teintés. On peut voir que le décor fin est préparé et souligné par un dessin très simple tissé en sombre sur le fond blanc central. » (1)

### 1- Le tissage d'At Aïssi

Les At Aïssi, confédération importante du nord-ouest du massif *Agawa* (Zouaoua) est à une douzaine de kilomètres au sud de Tizi-Ouzou. Les Aït Aïssi comprennent sept tribus (aarch) : Aït Abdelmoumène, Aït Ameur u faïd, Aït Douala, Aït Mahmoud, Aït Zmenzer, Iferdion et Ihasnawen. (2)

Les femmes de la tribu d'At Aïssi, d'après P. Ricard, se livrent à un genre de tissage orné, à poil ras, mais différent du tissage d'autres tribus de Grande Kabylie. P. Ricard insiste sur la différence du genre d'Aït Aïssi par rapport aux autres tissages kabyles : « Dans les poteries comme dans les tissus, la décoration se compose uniquement de motifs géométriques rectilinéaires. » (3)

### 2- Le tissage du Haut Sebaou

Confédération de l'est du massif *Agawa* relativement importante, en altitude, dans le haut bassin de l'*asif* (rivière) Boubehir (Sebaou amont), quelques centaines de mètres en dessous des cols de l'Akfadou (1359 mètres) et de Chellata (1465mètres), sur le versant nord du Djurdjura. Ils habitent entre les At Ghobri au nord, les Illiten au sud, et, à l'est, les At Oughlis sur l'autre versant, sud du Djurdjura. » (4)

Ricard au début du siècle dernier (1912), témoigne : « Le tissage des Aït-Idjeur est d'ailleurs depuis longtemps renommé. » (5) Ce dernier le décrit comme suit : « Ce tissage ras, qui, par sa technique, s'apparente si étrangement à celui du M'Zab, de l'Aurès, de l'Atlas marocain, aux nattes de Boutaleb, des Beni-Snous, etc. est nettement berbère, sans aucune influence Orientale. \*

Le décor géométrique rectilinéaire, emploie un nombre restreint d'éléments simples, mais présente, dans leur composition, une richesse de figures inattendues ; il est tout à la fois, délicat et rigoureusement ordonnancé. » (6)

---

(\*) D'après Ricard Prosper dans : Bulletin de l'enseignement des indigènes. N° 200. 1912 et Golvin Lucien dans : Les arts populaires en Algérie. Typo-Lytho et Carbonnel, Alger 1950, t. II, page 228.

(1)-Van-Gennep (Arnold) : Etudes d'ethnographie algérienne. Ernest-Leroux, Paris 1911. chap. V-Art ornemental, p. 102.  
(2)-Lacoste-Dujardin (Camille) : At Aïssi : Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie. La Découverte, Paris, 2005.

(3)-Ricard (P) : Tissage berbère des Aït Aïssi. Ibid. Page 220.

(4)- Lacoste-Dujardin (Camille) : Aït Idjer : Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie. II<sup>e</sup>.

(5)-Ricard (P) : Beni-Idjer : Bulletin de l'enseignement des indigènes, N° 200, Année 1912 Cité par Chantreaux, en pages 219-220.

(6)- Chantreaux (G) : Le tissage sur métier de haute lisse... Ibid. Page 219.

La répétition des motifs qui composent un dessin horizontal, et la superposition de bandes décorées sont la règle dans ce genre de tissage. (1)

Les termes qui les désignent [les motifs] restent parfois vagues (dessin à six [pointes], à trois [pointes] : *bu-setta*, *bu-tlata*...) Des appellations naissent plus souvent d'un rapprochement d'images : *tit-t t-tekkurt*, « œil de perdrix » ; *iqedmiren*, « pédoncules de figues » ; *tafzimt*, « broche » ; *aghrum t-tezizwa*, « gâteau de cire d'abeilles » ; *aàrur ppuzrem* « dos de serpent » ; *tizulag* « colliers », etc. Le dessin apparaît comme la figuration d'un objet que sa forme générale suggère. Il n'est peut être pas impossible d'y voir parfois la représentation d'un phylactère, ce qui peut être le cas pour les *arqugen* ou « grands yeux » d'aspect assez significatif. (2)

### 3- Le tissage d'At-Hichem

Peu avant les années trente, le tissage décoré était prohibé à Aït-Hichem. L'interdiction des couleurs était générale : nul ne pouvait l'enfreindre sans encourir le risque de perdre un des membres de sa famille d'après la croyance. Chantréaux témoigne : « Le tissage improprement appelé d'Aït-Hichem vient en réalité, comme le prouve la décoration du Haut-Sébaou, où il est d'ailleurs en déclin. » (3)

En effet, d'après la doyenne de l'école de d'Aït-Hichem, madame Taos Ben Abdeslam née en 1905, l'introduction du décor dans le tissage était l'œuvre d'une femme originaire de la tribu d'Aït Ghobri dans le Haut sebaou. Celle-ci mariée à la famille de Bachagha Abdeslam, dans le village d'Aït-Hichem, avait transmis ses connaissances à une institutrice française qui avait recopié le décor pour l'enseigner aux jeunes filles du centre d'Aït-Hichem. Depuis lors, le style d'école d'Aït-Hichem est devenu l'une des références essentielles des tissages kabyles.

La légende attribue la gloire à une maîtresse artisanne qui aurait découvert un mystérieux modèle sur un fumier. Elle se nommait *Tittem Tahitust* (« *Tittem* celle du village *Ihittusen* »), et la mémoire de son nom, se perpétue dans la désignation de l'un des plus riches motifs du répertoire décoratif : *Win n tittem*, celui de *Tittem* (4)

Le décor dans cette région porte des caractéristiques décrites comme suit : « Le dessin se détache toujours en blanc sur un fond généralement vert, coupé de lignes bleues ou brunes, des bandes blanches plus ou moins larges, séparent les groupes de dessins. Les couleurs sont peu variées, éteintes, frappent par leur sobriété et contrastent avec l'éclat des rouges et des jaunes... Mais si les teintes restent discrètes, c'est sans doute, pour mieux mettre en relief la finesse et la richesse du dessin qui d'emblée attire l'attention. » (5)

(1)- Chantréaux (G): Le tissage sur métier de haute lisse... Ibid. Page 219.

(2)-Ricard : Pour comprendre l'art musulman, page 76. Cité par Chantréaux dans Revue africaine, page 219.

(3), (4) et (5)-Chantréaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse... Revue africaine, ibid.

Pages 218, 220, 215 et 219-220.

#### 4-Les tissages anciens

Bien que presque tous les ethnographes qui avaient décrit le tissage kabyle, étaient frappés par la richesse des ornements et la régularité surprenante avec laquelle furent exécutées ces pièces, ils n'avaient mentionné en réalité, que les pièces de vêtements que portaient les femmes autrefois. Cependant, il convient de souligner que primitivement, ces objets d'art étaient des toilettes féminines : *axellal*, lourd péplum, retenu aux épaules par les fibules d'argent, *ddil*, sorte de châle couvrant les épaules et le dos. Cette utilisation régissait le décor : les ornements suivaient les lisières qui se trouvaient sur les épaules et en bas du vêtement, tandis que la partie centrale unie restait souple pour faciliter l'élégant drapé de le ceinturer.

Il existait deux sortes de tissages : le vêtement, *talaba* et les couvertures, *tiduliwin* :

##### 4.1- Le vêtement, *talaba* :

« On entend par costume, les pièces de vêtement qui constituent, par leur groupement fixe, la manière normale de se couvrir d'un groupe humain... » (1)

Chargé de fonctions pratiques et signifiantes spécifiques, le costume apporte une dimension humaine et vivante de l'histoire : il reste le révélateur privilégié de nombreux aspects de la vie économique, sociale et culturelle, et incite à aborder d'autres facettes de la vie quotidienne ( activités de différentes catégories sociales, langue, architecture, musique et danse ... ) « L'histoire du costume propose ainsi des repères majeurs pour la reconstitution du passé d'un lieu et permet de relativiser, de nuancer, voir de réajuster certaines données établies et développées par l'histoire événementielle, en soulignant les éléments concrets d'appréciation qui les confirment ou les éclairent différemment. »

(2)

Ibn khaldun nous a laissé un témoignage précieux sur la manière de s'habiller des Berbères de son époque : « Leur habillement (les Berbères) et presque tous leurs autres effets sont en laine. Ils s'enveloppent de vêtements rayés, dont ils rejettent un des bouts sur l'épaule gauche et par-dessus tout, ils laissent flotter des burnous noirs. Ils vont généralement la tête nue et de temps à autre ils se la font raser. » (3) Sans aucun doute, il nous renseigne sur le vêtement des hommes. De tout temps, tout ce qui concernait le vestimentaire en Kabylie, qu'il soit pour l'homme ou pour la femme et l'enfant, fut le fruit du travail des femmes.

---

(1)-Leroi-Gourhan (André) : Milieu et techniques. Chapitre : Les techniques de consommation. Ed. Albin Michel, Paris, 1945 et 1973. Page 199.

(2)- Belkaid (Leyla) : Algéroises. Histoire d'un costume Méditerranéen. Edisud, Aix-En-Provence. 1998, page : 59.

(3)-Ibn Khaldun : Histoire des Berbères et des dynasties Musulmanes de l'Afrique septentrionale. Tome I- Chap. Tribus Berbères : origine et généalogie. Editions Bert, Alger 2001, t. I

#### 4.1.1-Le costume masculin :

4.1.1.1- Taqeccabit, quechabia: Un vêtement de dessus, qui remplace souvent le burnous mais elle n'en a jamais l'ampleur. C'est une sorte de sac, tissé d'une seule pièce avec son capuchon et ses manches qui ne sont pas reportés. « La *quechabia* est ouverte par-devant, mais des coutures interrompues de place en place et décorées de passementerie et de pompons, assurent l'ajustement du vêtement. Le tissu est épais en laine ou en poil de chèvre, de couleur variée : Rousse, brune et même noire, le plus souvent des rayures brun foncé se détachent sur un fond plus clair. Le capuchon '*taqelmunt*' est le plus souvent rabattu sur le dos et peut servir de poche. Les manches, qui elles aussi sont tissées en continuité avec le reste du vêtement, sont très courtes, mais des fentes aménagées au-dessus d'elles permettent le passage des avant-bras. » (1)

4.1.1.2- Tajellabt, Djellaba : Ressemble à la *quechabia*, mais elle n'est pas munie de capuchon « *taqelmunt* » (2)

4.1.1.3- Tastawt : presque complètement disparue, par l'assemblage des pièces et leurs dimensions, rappelle le pantalon tlemcenien. (3)

4.1.1.4- Abernus, burnous : Le nom est connu aussi bien de l'Arabe que du Berbère. Les Kabyles et les Mozabites désignent ce vêtement sous le même nom « *abernus* » mais ils l'appellent aussi « *abidi/ibidi* » Dans le dialecte berbère de Oued-Ghir, le nom est « *abennus* » et en tamahaq « *abernuh* », en arabe, on l'appelle *lbernus*

Destiné à protéger du froid et à affirmer la personnalité de l'homme, le burnous est à la fois, majestueux, chaud et résistant. (4)

Le port du burnous a été général en Afrique du nord, chez les citadins et surtout dans les campagnes, aussi bien chez les berbérophones que les arabophones.

C'est une cape très ample descendant jusqu'aux pieds et munie d'un capuchon, elle est fermée sur la poitrine par une couture « *sader* » longue environ d'une main. Ce mode de fermeture partiel permet de porter cette cape sans avoir à la draper comme le haïk et sans user d'agrafes ou de boutons.

Bien qu'il soit normalement maintenu sur les épaules grâce au « *sader* » le burnous permet aussi d'élégants drapés ou un port négligé asymétrique.

Il est cependant essentiellement un manteau porté contre le froid, aussi est-il tissé très serré, soit avec une laine blanche-pure soit en poils de chèvre de couleur brune. Le burnous peut aussi être teint en noir.

Le burnous possède un capuchon orné d'un galon de dimension variable et, chez les notables citadins, pouvait connaître un développement considérable. (5)

---

(1)- El Briga (C) : La quechabia. Encyclopédie Berbère N° XVI. Edisud, Aix-En- Provence. France. 1995.

(2)-Boyer (P) : Djellaba. In Encyclopédie berbère. N° XVI, Aix-En-Provence, France. Année 1995.

(3)-Chantréaux : Le tissage sur métier... Revue africaine, Ibid. page 225

(4)-Nacib Youssef : Eléments sur la tradition orale. SNED-Alger, 1981. p. 33.

(5)-El Briga : Burnous. In : Encyclopédie Berbère. XI. Edisud. Aix- En- Provence. France. 1992.

## 4.2- Le costume féminin :

Les Kabyles ignoraient le principe de la tunique orientale cousue et munie de manches. En revanche ils partagent avec les tribus des autres massifs montagneux d'Afrique du Nord, celui de péplum en laine retenu par deux fibules.

Ce vêtement commun aux costumes antiques de plusieurs populations méditerranéennes, semble identique au 'peplos' des femmes grecques.

### 4.2.1- Axellal

Jusqu'au début du XX siècle, le péplum en laine, appelé *axellal*, constitue la pièce maîtresse du costume Kabyle. Tissé sur le métier domestique dont est pourvue chaque maison de Kabylie, il est souvent confectionné à partir de fils de laine non teintée. « Il est formé d'une pièce ayant trois coudées et un empan de hauteur, cinq coudées de largeur, soit 1,60 sur 2m. environ. » (1)

L'*axellal* uni et écru, cohabite cependant avec des modèles plus compliqués, parcouru de stries verticales polychromes contenant des motifs géométriques aux coloris chauds, tels que le rouge carmin, le brun ou l'orange. Dépourvu de coutures, ce rectangle de laine doit être plié en deux avant de s'appliquer sur le corps. Ses extrémités terminées par des franges, débordent ainsi le long du côté qui demeure ouvert. (2)

### 4.2.2- Tagendurt :

Le costume ancien auquel la femme âgée est restée fidèle, est '*tagendurt*' : robe de laine tissée, ouverte sur la poitrine et cousue sur les côtés, du bas jusqu'à la taille, seulement, cette blouse est si large qu'elle couvre les bras.

### 4.2.3- Taqlawt :

Elle se drape tout comme l'*axellal*, mais elle est moins ample.

4.2.4- Ddil : Un tissage carré de trois coudées et un empan de côté ; il ne recouvre que le dos, et est retenu sur les épaules à une pièce de soie qui forme le devant. Une ceinture maintient ces deux pièces à la taille. (3) Il est à raies, orné de ronds obtenus à la teinture par le procédé de 'réserve' ou même richement décoré, surtout dans les douars voisins du haut Sébaou. (4)

L'*axellal*, la *taqlawt* et le *ddil*- sont retenus à la taille par une ceinture. (5)

### 4.2.5- Lfuda, la fouta :

Le pagne de laine ou de cotonnade appelée *-lfuda-* aux rayures jaunes, rouges et noir se noue autour de la taille ou des hanches. C'est un rectangle d'étoffe tissée sur mesure qui, à l'instar de toutes les formes archaïques de costumes, n'est ni taillé ni cousu. Son aspect désuet est toutefois compensé par le raffinement des matières sélectionnées : soieries rayées en longueur qui alternent bandes de couleur vive et stries dorées. (1)

Ces différents types de drapés, habillaient les villageoises kabyles depuis l'antiquité à l'instar de tous les vêtements méditerranéens antiques, ils ne peuvent se passer de la fibule pour se maintenir sur les épaules. Les fibules *-ifzimen* - sont toujours en argent massif.

(1) et (3)-Chantréaux (Germaine) : Le tissage sur métier... Revue africaine, Ibid. pages. 224 et 225

(2)-Belkaïd (Leyla) : Algéroises. Histoire d'un costume Méditerranéen. Edisud, Aix-En-Provence, page 115.

(4), (5) et (6)-Chantréaux-Laoust (G) : Kabylie, côté femmes. La vie féminine à Ait Hichem (1937-1939).

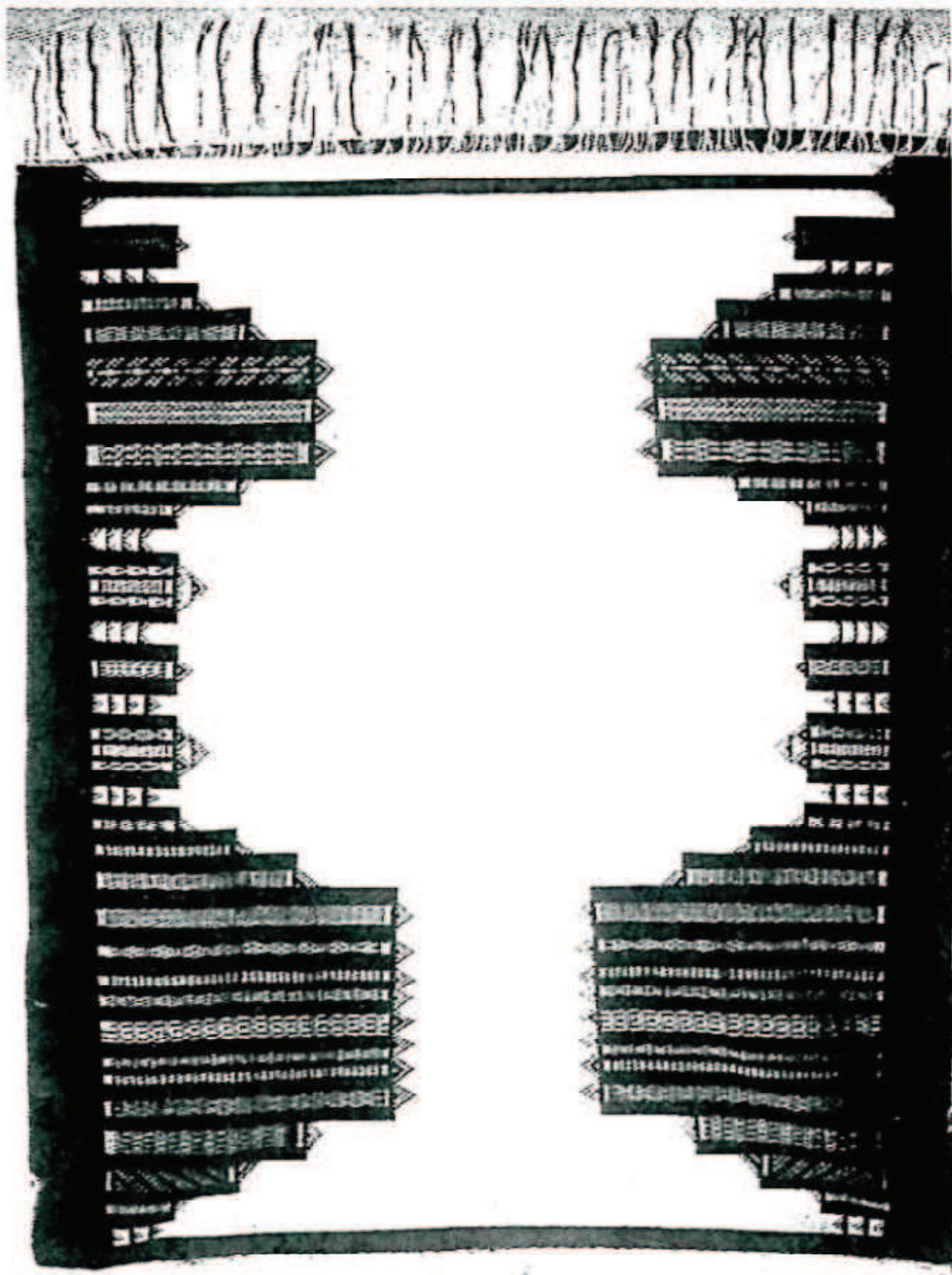
Edisud, Aix-En-Provence.1990. Pages 58, 52 et 59.



Femme revêtue d'un 'axellal', retenu aux épaules par deux fibules 'ifzimen' triangulaires. Photos de Germaine Chantreaux (1937-1939)



Femme portant un 'dill'. Photo de Germaine Chantreaux (1937-1939)



'Axella', robe de femmes. Le décor du dos est en haut du tissage.  
Photo de Germaine Chantréaux. (1937-1939)

#### 4.3- Les ceintures

Le complément indispensable de tout costume féminin est la ceinture de laine, *agus* ou *tisfifin*, toutes les deux sont faites de tresses arrondies (à quatre ou à huit brins) de laine. « La ceinture la plus simple est le *ċamir*, ne faisait qu'une fois et demi le tour de la taille. Formé de trois tresses de laine, il se termine par un seul pompon, alors que les '*tisfifin*' ou '*agus*', sont constitués de sept à dix tresses de laine, font trois fois et demi le tour de la taille et se terminent par trois pompons. » (1)

Les « *tisfifin* » avaient un caractère magique qui n'avait pas le '*ċamir*'.

Durant la journée, la femme kabyle ne devait jamais rester sans ceinture : si elle était surprise ainsi, ce serait un très mauvais présage. (2)

#### 4.4- Les couvertures, *tiduliwin*

Les couvertures tissées en Kabylie sont soit unies soit décorées :

##### 4.4.1- Les couvertures de couleur unie :

Etaient fabriquées à partir de la laine écrue et du coton blanc. « Les tissages unis sont de distance en distance, coupés de bandes transversales en coton de deux à trois centimètres de largeur (*achariq*, pl. *ichuraq*) (3)

On peut citer parmi les tissages unis :

##### 4.4.1.1- L'*Ahayek blanc* :

De dimensions variables, les plus grands ayant huit coudées de longueur et quatre coudées de largeur. (4) Cependant, dans certaines régions comme Imsouhal et Illouï-Oumalou, en Haute Kabylie, ils atteignent jusqu'à 12 coudées de longueur.

Ils sont tissés à partir de laine de chaîne et de trame très fine et leur poids est beaucoup moins que l'*aċdil*, couverture rayée mais sans motifs, de mêmes dimensions.

##### 4.4.2- Les couvertures décorées :

Sont variées. Parmi les couvertures décorées, on peut citer l'*aċdil*, couverture rayée, l'*aċban*, couverture richement décorée...

4.4.2.1- L'*aċban* nous fait rappeler le *hanbel* décrit par P. Ricard : «...Aux hanbels actuels dont l'existence est déjà attestée au XIIe siècle... très répandu en Afrique du nord, sur les hauts plateaux Constantinois, en Grande Kabylie, dans la vallée de Chélif à Salé et dans le Haouz de Marrakech ; par endroits, on entend aussi *ahambel*, pl. *ihambelen*...chez les Aït Ouaouzguite du Djebel Siroua.» (5) En effet, cette couverture est richement décorée, constitue la pièce maîtresse de toute la literie kabyle.

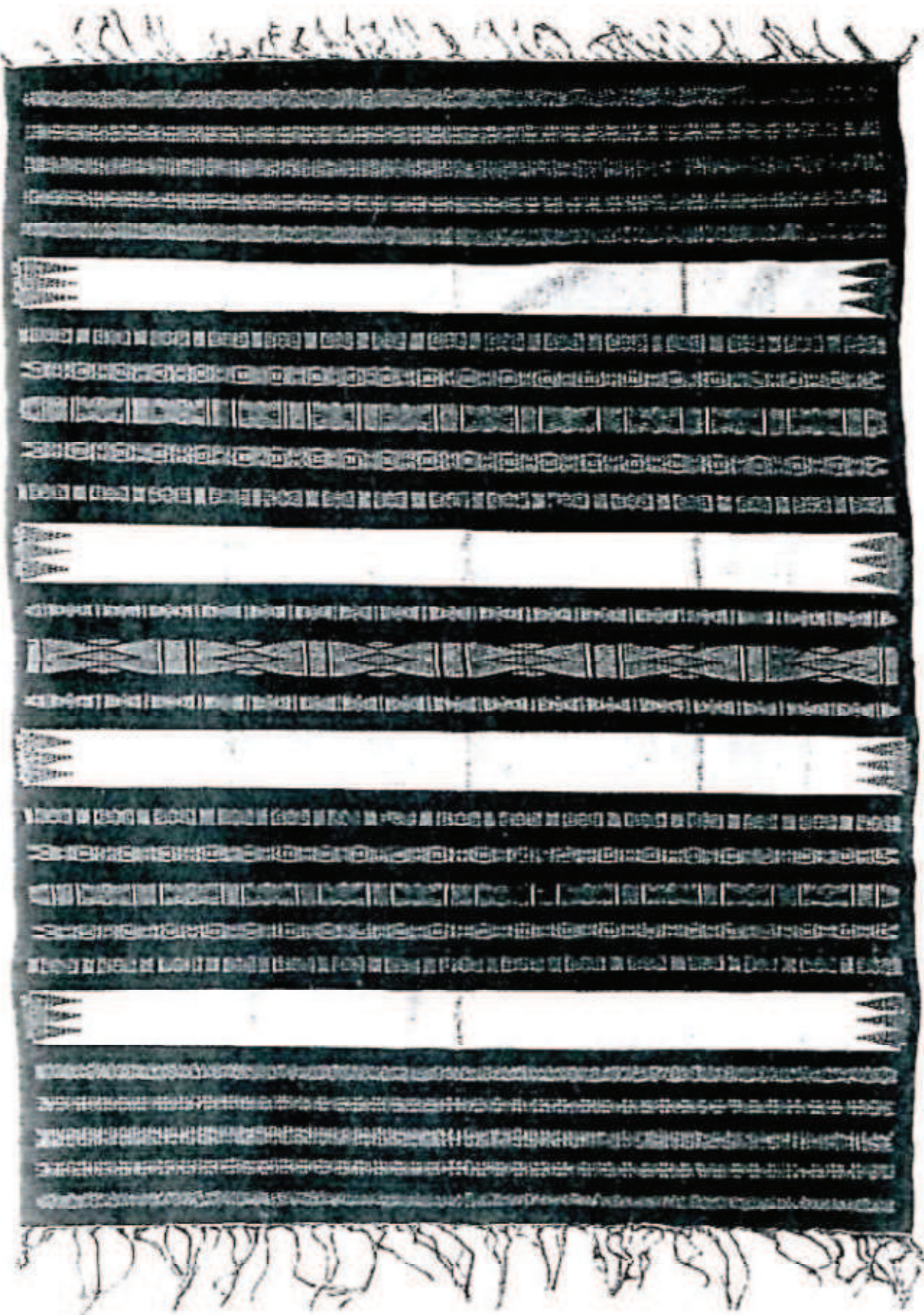
4.4.2.2- L'*aċdil* : de couleurs vives et heurtées, sensiblement de mêmes dimensions que l'*ahayek*. (6)

(1)-Belkaïd (Leyla) : Algéroises. Histoire d'un costume méditerranéen. Ibid. Page 58.

(2)-Laoust-Chantréaux (Germaine) : Kabylie, côté femmes...Ibid. page 59.

(3) et (4) (6)-Chantréaux : Tissage sur métier de haute lisse.... Ibid. pages 214-215 et 226.

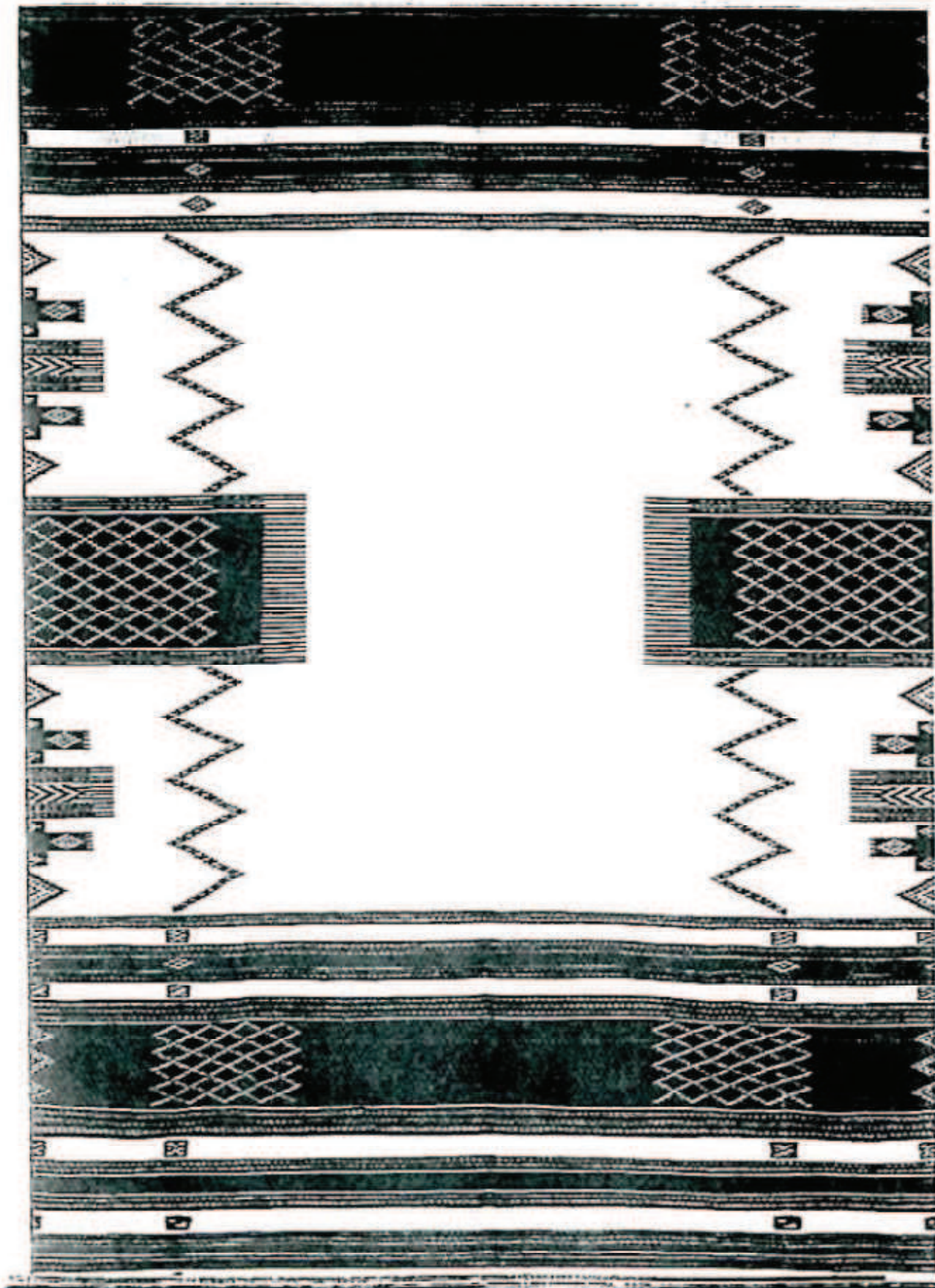
(5)- Ricard (P) : Note annexe sur les « Hanbels » Nord-Africains. In Annales de l'institut d'études Orientales, Alger 1936. p : 288.



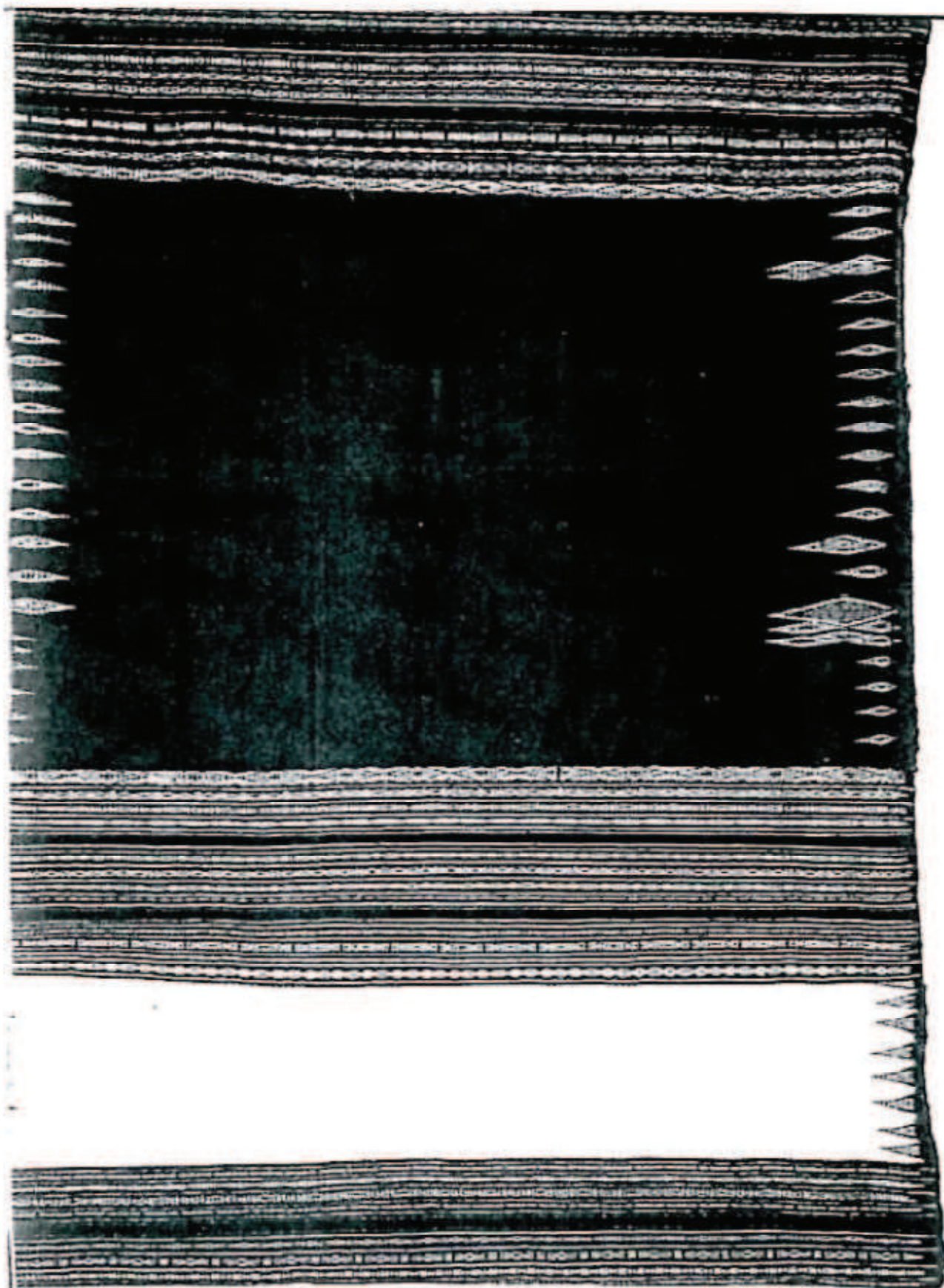
Tissage ras d'Aït-Ziri. Grande Kabylie (19ème siècle) 2.26 x 1.48m.  
Musée National des Arts et Traditions Populaires, Alger.



Tissage ras de Drâa-E-Mizan, Grande Kabylie (fin 19<sup>ème</sup> siècle)  
2.52 x 1.70 m.  
Musée des arts et traditions populaires, Alger.



Tissage ras, Grande Kabylie. 3,70 x 1,45 m.  
Musée National des arts et Traditions Populaires, Alger.



Tissage ras du 19eme siècle. Grande Kabylie  
3.14 x 1.55 m.  
Musée National des antiquités, Alger

## Chapitre : Le décor et le dessin

Le style d'un produit d'art populaire, qui est ici, le tissage, peut signifier sa forme, ses dimensions, son décor, sa forme ou tout ça à la fois... [Il] correspond à l'ensemble du caractère esthétique dans lequel une société, à un moment donné désire vivre.» (1) Cette caractéristique semble une règle fondamentale dans la culture berbère en général et dans laquelle baigne toute la région du Maghreb. Chaque objet, chaque outil possède en lui la capacité de transmettre, non seulement un message de l'expérience technique et esthétique d'un groupe donné, mais aussi son expérience vécue et pensée, ses occupations, ses relations interpersonnelles et intercommunautaires, ses croyances, ses superstitions, sa cosmogonie. (2) De ce fait, le travail que les femmes accomplissaient au passé, ne sortait pas des normes tracées par la tradition. Leurs travaux obéissaient donc, à :

- la forme
- le décor
- les couleurs

### 1-Le décor :

L'une des caractéristiques du tissage kabyle est la répétition des motifs qui composent un dessin horizontal et la superposition de bandes décorées est la règle. Les motifs ornementaux ne sont jamais centrés et encadrés (3) \* Puisque la technique du tissage impose une répartition du décor en bandes horizontales, celles-ci prennent des formes différentes : elles varient entre « *Isafen* », rivières, *icuraq*, larges bandes, *izarigen*, rayures, *taçebbut bwezrem*, ventre de serpent...etc.

#### 1.1- Les bandes transversales, icuraq :

Servier avait attiré l'attention, aux années soixante, sur la ressemblance frappante qui existe entre les larges bandes verticales des tissus kabyles- *ichuraq*- et les champs cultivés de la kabylie. (4)

Chantréaux en décrivant le décor des tissages d'Aït-hichem note : « Les motifs sont séparés par des parties unies : *isaffen* ou 'rivières', elles-mêmes coupées parfois de quelques trames de coton : *ichariqen* ou *ichouraq*. De larges bandes blanches, *tafagullt* limitent les groupes de dessins. Des raies bleues : *igenni* ou 'ciel', coupent le tissage.»(5)

---

(\*)-A la différence du tapis, *zerbia* que les spécialistes des arts populaires (L.Golvin, P. Ricard), classent dans la catégorie des tissages importés de l'Orient.

(1)-Citation de Kroeber: *decorativ symbolism of the arapho-Indians*. *American anthropologist*. 1901, page 336.

Rapportée par Mauss dans: *Manuel d'ethnographie*, Payot, Paris, 1967, page 103.

(2)-Benfoughal (Tatiana) : *Questions sur l'art populaire*. Tatiana Benfoughal. P.46

(3), (5)-Chantréaux (Germaine) : *Le tissage sur métier...* Ibid. Pages 219 et 220

(4)-Servier (jean) : *Tradition et civilisation Berbères*. Editions du Rocher, 1985, page 232.

### 1.2- Les rayures, izarigen :

La rayure semble une des caractéristiques de tout tissage algérien. Bel Alfred et Ricard Prosper l'ont mentionné lors de leurs travaux sur les tissages de la région de Tlemcen « Le seul décor qui paraît être pratiqué depuis fort longtemps est la rayure qui, lorsqu'elle est transversale, s'exécute sans aucune difficulté sur tous les genres de métiers, par un simple changement de trame sur un nombre variable de duites. » (1)

Dans les tissages kabyles « Des lignes plus petites brunes et bleues d'un ou deux millimètres de largeur : *izarigen*, forment souvent le fond de dessins et donne à l'œil, l'impression unique d'une couleur intermédiaire : violette. » (2) parfois, ces bandes horizontales se séparent une ligne d'apparence ondulée : *taçebbut.bbwezrem*, 'ventre de serpent' ou *chaterwel*. (3)

Dans certains tissages, surtout l'*axellal*, *ddil* et l'*açban*, couverture décorée, le tissage est limité par une bande coupée d'un galon, *leberchma*, d'un heureux effet décoratif : les fils pairs et impairs de la chaîne sont recouverts par des laines de différentes couleurs. (4)

## 2-Le dessin :

Les dessins, dans les tissages kabyles décorés, comme dans toutes les régions de la berbérie, sont réalisés en faisant courir d'une lisière à l'autre de l'étoffe, des trames de coton blanc qui apparaissent à l'endroit, sur les fils de chaîne convenables et flottent, à l'envers, sans être reliés au tissu, aussi longtemps qu'ils ne sont pas nécessaires à la décoration. (5)

Dans les tissages décorés, l'élément fondamental la ligne oblique (obtenue par le décalage à chaque duite d'un point de coton blanc) : (6)

### 2.1-Les losanges, tixxamin, 'petites maisons' :

Le losange acquiert différentes appellations, selon sa position dans le tissage dont on retient :

Deux triangles accolés par leur base forment une 'étoile', *itri*, ou, de dimensions plus grandes, une 'lune', *aggur*, accolés par leur pointe, ils forment une *tanesslit* qui se trouve, comme son nom l'indique, à l'origine de tout dessin. » (7)

« Des chaînettes de trois brins, *tahbult n-tezizwi*, pl. *tihbulin n tezizwa*, 'gâteau de miel d'abeilles', dessinant un réseau de losanges... Quand le motif, à très petite échelle, se répand en surface, il est désigné sous le nom de *tit b ufrux*, pl. *allen g efrax*, œil d'oiseau. » (8)

Ces éléments entrent dans la composition de figures triangulaires ou en forme de losange, se sont

(1)-Bel (A) et Ricard (P) : Le travail de la laine à Tlemcen. Adolph- Jourdan. Alger 1913. Pages 130-131

(2), (3) et (4)-Chantréaux (Germaine) : Le tissage sur métier... Ibid, pages 220-221.

(5), (8) -Ricard (Prosper) : Tissage berbère des Ait Aïssi. Revue Hesperis. Tome V, 4<sup>ème</sup> trimestre 1925. Pages 222 et 221.

(6) et (7) -Chantréaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse... Ibid. Pages 221 et 222.

2.2- Des motifs isolés, *ticrad* ou 'tatouages', comprenant :

Les triangles qui ornent les bandes blanches à leurs extrémités. Les médaillons, qui coupent les bandes blanches de distance en distance et sont formés de deux triangles reproduits symétriquement. Les médaillons parfois sont superposés et forment une bordure appelée *tizulag* ou 'colliers' qui délimite les dessins près des lisières.

2.3- Des motifs répétés, formant des bandes parallèles, qui occupent toute la largeur du tissage. Elles sont appelées *taâessabt* ou diadème. (1)

En plus de rayures et de dessins, il existe dans le tissage kabyle :

2.4- Les franges, *tayrist*, les fils de laine, qui forment aux extrémités de la pièce, après la fin du tissage, des franges de 10 à 12cm de longueur, sont réunis par groupes d'une demi-douzaine que l'on réunit en un seul faisceau. Ils sont roulés entre les doigts, noués, d'abord très près du tissu, puis à 4 ou 5cm du premier nœud. Ils forment ainsi une bordure de petits pompons.

En plus du rôle esthétique des pompons qui argumentent les tissages kabyles, ils empêchent le tissu de s'effiloche à l'usage. (2)

Après ce bref aperçu sur les éléments de décor dans le tissage kabyle, il est utile de s'interroger sur l'origine de cet art ?

---

(5)-Chantréaux (Germaine) : Le tissage sur métier de haute lisse... Ibid. Page 222.

(6)-Ricard (Prosper) : Tissage berbère des Ait Aïssi. Revue Hesperis. Tome V, 4<sup>ème</sup> trimestre, 1925, page 224.

### 3- Origines de l'art berbère

Le tissage kabyle appartient au style berbère et partage des caractéristiques communes aux tissages d'autres régions de l'Algérie, soit chez les populations berbérophones ou arabophones, telles que le tissage du M'zab, des Chaouias, des Amouris, de Nemamcha etc. D'après Lucien Golvin :

-Il s'agit d'un art essentiellement Berbère, soit chez les populations berbérophones ou arabophones.

-Il est fait d'éléments essentiellement géométriques, il emploie en abondance le trait sous forme de lignes brisées simples ou hérissées en forme de peigne, des figures élémentaires, carrées, rectangles, triangles et losanges (il pousse la stylisation à l'extrême). De ce fait, ce décor ne fait intervenir qu'une géométrie élémentaire (chevron, trait, losange, carré...) où l'imitation de la nature est totalement absente. (1)

#### 3.1- Quelques aspects de l'art berbère

-Il s'agit d'un art berbère très ancien qui remonte à l'antiquité. Il est en fait, un art anonyme, populaire qui s'est toujours maintenu aux milieux ruraux loin des grandes agglomérations où il a gardé ses caractéristiques et ses spécificités originelles : « ... [Il] a un cachet propre qui le distingue nettement des arts d'importation et que le profane même reconnaît très rapidement... ainsi avons-nous pu entrevoir chez les berbères, une civilisation très particulière, éminemment rurale qui se perpétue sans variations sensibles et qui paraît indifférente aux autres formes de vie. » (2)

-Même si les origines de cet art, qui restent encore obscures, il est un art millénaire. Marçais atteste : « Qu'il soit créé par des nomades ou des sédentaires, l'art berbère présente des caractères évidents d'archaïsme. » (3)

-Cet art qui se manifeste dans la poterie, la vannerie, les tatouages, le tissage, les bijoux, les murs des maisons ..., utilise un décor riche en signes symboliques. Mais les contraintes imposées par les différentes techniques modifient souvent, l'aspect des motifs utilisés. Conditionnés par les contraintes techniques, les motifs s'adaptent à la pâte crue avec le modelage, au bois avec les gravures et la sculpture, à la forme des poteries avec le pinceau pour la céramique peinte, aux grandes surfaces et au pinceau pour les peintures murales.

-D'après Golvin, ces signes «... durent, fort probablement, posséder, à l'origine, un sens magique : signes prophylactiques, avant de devenir de simples expressions routinières, pieusement conservées.» (4)

---

(1), (2) et (4)-Golvin (Lucien) : Les arts populaires en Algérie. Typo-Lytha et Carbonnel, Alger 1950, tome II, pages 72, 35 et 227.

(3)-Marçais : L'art des berbères. Imprimerie officielle, Alger, 1956. page 4.

### 3.2 - Exemple d'éléments du décor berbère : les tatouages

Les Berbères ont le goût du décor, mais ce décor ne fait intervenir qu'une géométrie élémentaire, composée de losanges, de triangles, de traits rectilinéaires...ils les appliquaient sur plusieurs supports, sur leurs objets utilitaires, tels que les ustensiles et les tissages, sur leurs bijoux, sur les murs des leurs demeures et sur leurs corps !

Presque tous ceux qui ont étudié les tatouages chez les Berbères s'accordent sur leur aspect esthétique. Considéré comme un artifice de beauté au même titre que n'importe quelle parure. (1)

Jusqu'au début du XXe siècle, «Toutes les femmes ou presque portaient de nombreux tatouages sur le front, les tempes, le nez, le menton, le cou, la poitrine, les doigts le dessus de la main, l'avant bras, les épaules, le dos, le mollet, la cheville, le tendon d'Achille, mais elles n'en ont jamais sur le ventre. (2)

Une pratique qui tend à disparaître de nos jours, mais très courante au passé. Germaine Chantréaux témoigne, qu'aux années trente, les femmes de la tribu d'Aït Itourar étaient réputées comme des professionnelles qui allaient de tribu en tribu en quête de femmes qui désirent se tatouer.

On peut distinguer deux sortes de tatouages :

1-Tatouages faits pour simple coquetterie, comme ceux qui ornent le cou, (*izulag*, colliers), les avants bras, le menton, le front... Les femmes les considéraient comme de simples parures.

2-Tatouages à valeurs prophylactiques qui étaient pratiqués contre les maladies comme le goitre très répandu à l'époque, la stérilité, les maux de têtes et les mauvais œils des envieux...etc.

Le tatouage est produit par une série de piqûres ou incisions cutanées qui permettent de diffuser entre le derme et l'épiderme, à partir d'un peu de noir de fumée, une marque indélébile.

« Les fillettes sont tatouées, entre douze et quatorze ans, par des tatoueuses professionnelles, originaires de tribus voisines « Aït Ghobri » et « Aït Itsourar » qui passent dans les villages en été. Elles n'emploient pas toutes les mêmes procédés, aussi à Aït Hichem même, relève-t-on deux sortes de tatouages : Ceux faits par incisions, à l'aide d'un scalpel, suivant la technique employée chez les « Aït Ghobri », et ceux faits par piqûres, à l'aide d'une épine de cactus, tels qu'on les pratique chez les « Aït Itsourar. »

Mais une informatrice (une vieille femme du village de -Mezeguene- à Illoula-Oumalou, révèle l'existence, dans le passé, de tatoueurs hommes au village d'Igreb. Ils sont tous des descendants de la même famille -*Imeçlaf*-, réputés pour leur habileté dans l'art de tatouages faits à l'aide de scalpel. Ce témoignage laisse supposer qu'à l'origine, l'art de tatouage était pratiqué par les deux sexes chez les Berbères.

(1)-Gaudry (Mathtéa) : La femme Chaouia de l'Aurès. Page

(2)-Chantréaux(G) : Kabylie coté femmes. Ibid page. Chap. Vêtements et parures, page 64

Certaines mères piquaient leur progéniture, à la main, à la joue ou au front, derrière l'oreille et la cuisse. « Le tracé de la croix lui-même renforce l'action de ce tatouage puisqu'elle est un signe magique. » (1)

Au passé, on distinguait l'appartenance d'une femme à une telle ou telle tribu, grâce aux tatouages qu'elle portait : une informatrice, femme de 74 ans environ, originaire du village d'Aït Kerrouche, commune d'Imsohel, mariée au village de « Tazrouts » commune d' « Abi youcef » affirme qu'elle s'est tatoué dès l'âge de quatorze ans, mais le regrette aujourd'hui à cause de l'étiquette de 'l'étrangère' que lui collent les villageoises, parce que celles-ci, soit ne se tatouent jamais ou se tatouent différemment.

---

(1)- Herbert (j) : Note sur les tatouages au Maroc. Revue Hesperis, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> trimestre, 1949, page 11, t. 35.

## Chapitre 6 : Les couleurs dans le tissage traditionnel

### Introduction

Peu importe la qualité esthétique, le caractère savant des signes, leur valeur intrinsèque, l'important c'est qu'ils soient présents. En leur absence, la couleur peut avoir cette même fonction. L'ocre rouge, le rouge vermillon, couleur du sang, expression de la vie, ont très probablement joué ce rôle bien avant les signes géométriques. G.Gobert et P.Cintas, disent : « L'emploi du rouge funèbre n'est pas une coutume orientale. Ce ne sont pas les colons phéniciens qui l'ont importé dans l'Afrique mineure. » (1)

Il va de soi que la combinaison de couleurs et de signes, qu'ils soient peints, sculptés ou gravés, ne fait qu'accroître la force de cette barrière protectrice, du message de l'homme qui signe ainsi son œuvre en lui donnant une place, un rang, une fonction symbolique et rituelle dans le système de sa pensée et de ses croyances. » (2)

### 6.1- Les couleurs dans les productions matérielles et immatérielles

Contrairement à l'idée reçue, tous ceux qui ont approché la société traditionnelle et ont étudié les productions matérielles des femmes kabyles comme la poterie, les dessins muraux, et le tissage (Devulder, Mohand Abouda...), ont confirmé que les couleurs 'traditionnelles' étaient : le blanc, le brun, le noir, l'ocre, le rouge ou grenat, le jaune pâle, le vert foncé...etc. Les couleurs vives n'étaient utilisées que lorsque les teintures chimiques ont fait leur apparition au début du siècle dernier.

Dans la décoration des intérieurs des maisons, par exemple, les femmes utilisaient les couleurs de terre, des couleurs d'oxyde, que l'on trouvait dans la nature environnante. Il y avait principalement trois couleurs de cet ordre en Kabylie, avec des nuances dans l'effet produit : le blanc donné par *tumlit*, 'l'argile blanche', l'ocre rouge, *uzwiγ* ou le brun-rouge, *imeyuri* donné par l'oxyde de fer, *awriγ*, le jaune de la terre et *usgu*, le brun-noir, oxyde de manganèse' roche dure que l'on trouve dans les rivières. (1)

Cette utilisation touche également les productions immatérielles comme les contes, les devinettes, la poésie...etc. En effet, d'après une étude sur les parlers kabyle et chleuh, menée par Camille Lacoste-Dujardin avec un groupe de chercheurs dans le domaine lexicographique au CNRS, a permis de considérer un système à cinq couleurs (blanc/noir, rouge/jaune, bleu/vert.) (2)

Dans les contes par exemple, les couleurs les plus fréquemment citées sont le 'blanc' et le 'noir' qui représentent à elles seules les deux tiers des concurrences, avec un peu plus de fréquence pour le noir que pour le blanc.

(1)-E.G.Gobert et P.Cintas, dans la revue tunisienne, 1941, p.119 (Rapporté par Gast (Marceau) et Assié (Yvette) dans : Des coffres puniques aux coffres kabyles. Bouchène, Paris 1993, page151.

(2)-Gast (Marceau) et Assié (Yvette) : Des coffres puniques aux coffres kabyles. Ibid, page 151.

(1)-Virolle-Souibes (Marie) : Entretien avec Mohand Abouda, auteur de *l'axtam*. Maisons kabyles, espace et fresques murales. Bulletin de Littérature Orale Arabo-Berbère, N° 16617. Ed. EHESS/CNRS. Année 1985-1986, page 233.

(2)- Lacoste-Dujardin (Camille) : Du génie rouge à la femme blanche et noire, les couleurs dans le conte et d'autres formes littéraires en kabyle. In : Bulletin de Littérature Orale arabo-Berbère. N° 16-17, Année 1985-1986. Editions EHESS/CNRS, p. 135.

Viennent ensuite, dans l'ordre décroissant de fréquence : le vert (ou bleu) à raison d'une concurrence sur cinq, le rouge, d'un ordre de grandeur voisin, enfin le jaune (deux concurrences seulement) (3) (3)- Lacoste-Dujardin Du génie rouge... Ibid. page 137.

## 6.2- La symbolique des couleurs et leurs significations

Les couleurs utilisées dans la tradition kabyle, reflétaient la nature dans sa simplicité. On peut citer par ordre d'importance : le blanc, le, le rouge, le noir, le vert/bleu et le jaune :

**6.2.1- Le blanc, *amellal*** : Le blanc se définit, dans le dictionnaire des symboles de Jean Chevalier et Alain Gheerbant, « Comme sa contre couleur, le noir, le blanc peut se situer aux deux extrémités de la gamme chromatique. Absolu et n'ayant d'autres variations que celles qui vont de la matité à la brillance, il signifie tantôt l'absence, tantôt la somme des couleurs. » (1)

D'après l'hypothèse de P. Galand-Pernet, le blanc, *amellal* dérive de la racine "MLL" qui renvoie à l'idée de brillance, de mouvement et de lumière en berbère.

Ces dérivés se réfèrent à des supports comme la neige, le lait, le papier, le blanc d'œuf, les dents, la carnation, l'argile (blanche) les tissus ou vêtements, la végétation desséchée etc. (2)

Dans l'imaginaire des kabyles, le blanc a toujours été associé à la pureté, la beauté et la brillance. Ces valeurs sont véhiculées par les productions culturelles orales tels que les contes, les proverbes et la poésie d'un côté, comme elles sont véhiculées aussi par les productions matérielles des femmes, telles que la poterie, les décors muraux et le tissage.

Mais aussi le blanc, est la couleur de la mort ; l'*ahayek* blanc était toujours utilisé en Kabylie, jusqu'à une date récente, comme linceul à envelopper les morts : « Dans toute pensée symbolique, la mort précède la vie, toute naissance étant une renaissance. De ce fait, le blanc est primitivement la couleur de la mort et du deuil... Sous son aspect néfaste, le blanc livide est opposé au rouge : c'est la couleur du vampire qui cherche précisément le sang -condition du monde diurne- qui s'est retiré de lui. C'est la couleur du linceul, de tous les spectres, de toutes les apparitions. » (3)

---

(1) et (3)-Chevalier (Jean) Gheerbant (Alain) : Blanc. In : Dictionnaire des symboles Editions Robert Laffont/ Jupiter, Paris, 1969. Edition revue et corrigée en 1982.

(2)- Galand-Pernet (Paulette) : Blanc, lumière, mouvement. A propos de l'origine des termes de couleur en Berbère. In : Bulletin de Littérature Orale Arabo-Berbère, N°16-17. EHESS/ CNRS, Paris 1985-1986, page 10.

### 6.2.2- Le noir, *aberkan* :

« Contre couleur du blanc, le noir est son égal en valeur absolue. Comme le blanc, il peut se situer aux deux extrémités de la gamme chromatique, en tant que limite des couleurs chaudes, comme des couleurs froides ; selon sa matité ou sa brillance, il devient alors l'absence ou la somme des couleurs, leur négation ou leur synthèse. » (1)

Symboliquement, le noir est une couleur froide et néfaste, il est associé aux ténèbres primordiales : « Installé ainsi au-dessous du monde, le noir exprime la passivité absolue, l'état de mort accomplie et invariante, entre ces deux nuits blanches. Le noir est donc couleur de deuil, non point comme le blanc, mais d'une façon plus accablante...Le deuil noir c'est la perte définitive, la chute sans retour dans le Néant. » (2)

Même s'il est symbole de deuil en Occident, en Afrique du Nord, il symbolise la fécondité : « La couleur de la terre fertile et des nuages gonflés de pluie. » \*(3)

Dans l'imaginaire kabyle le noir est aussi associé au châtiment divin. Incarné par le corbeau dans une sagesse ancestrale kabyle rapportée par Léo Frobenius, le noir est une couleur néfaste et méprisée. Selon les canons traditionnels de la beauté, une femme moche était qualifiée de corbeau : *aqadum t-tgerfa* visage de corbeau ! Aucune créature vivante n'est autant méprisée que cet oiseau. Léo Frobenius rapporte comment une jeune fille punie par Dieu, était transformée en corbeau : « Voyez comment j'ai puni cette jeune fille en la rendant toute noire parce qu'elle avait abusé de ma confiance. Retenez bien ceci : la confiance a noirci le corbeau ! Gardez-vous bien de trahir ou d'abuser la confiance d'autrui et pensez toujours au corbeau. Mais une chose doit vous consoler : lorsque quelqu'un à une forte fièvre, sortez pour attraper un corbeau, coupez-lui la tête et jetez le corps au loin. Pendez la tête du corbeau au cou du malade, de façon qu'elle vienne se poser sur sa poitrine, et le malade guérira aussitôt. » (4)

Enfin le noir est symbole de dessèchement et de stérilité donc de la mort. D'après Servier, la veuve ou la vieille dans la société traditionnelle, ne portait qu'une robe, (*taçlawt, taqendurt*) de couleur noire, le contraire de la jeune femme symbole de l'humidité procréatrice, qui ne portait que des robes claires ou blanches.

---

\*Parmi les rares rites recueillis par Servier dans la région d'Akfadou, les rites de mascarade des masques qui portent le nom d'*Amghar uceqquf*, le Seigneur aux haillons : son vêtement est composé de haillons parce que, disent les paysans, le ciel d'orage est comme une étoffe noire déchirée par les éclairs. Tradition et civilisation Berbères. Chap. VI-*Amghar Ushqquf*. Le seigneur aux haillons-les masques-. Page 455.

(1) et (2)-Chevalier (Jean) Gheerbant (Alain) : Noir. In : Dictionnaire des symboles. Ibid.

(3)-Servier (Jean) : Tradition et civilisation berbères. Editions Le Rocher, Monaco, 1985, page 63.

(4)-Frobenius (Léo) : Contes kabyles, tome I / Sagesse, Edisud, Aix-En-Provence. France 1999, p. 66-67

### 6.2.3- Le rouge, azeggway :

« Universellement considéré comme le symbole fondamental du principe de vie, avec sa force, sa puissance et son éclat, le rouge, couleur du feu et de sang, possède toutefois la même ambivalence symbolique que ces derniers, sans doute, visuellement parlant, selon qu'il est clair ou foncé. » (1)

En Kabylie, il est sous diverses nuances allant de l'ocre; le henné en passant du rouge éclatant jusqu'au plus foncé comme le grenat et le brun. C'est la couleur enflammée des djinns.

Dans toutes les productions culturelles kabyles, le rouge s'apparente aux êtres merveilleux et plus particulièrement aux génies. Dans un conte cité par Lacoste-Dujardin, le roi des génies se définit ainsi : *d'nek ai d'agellid' azouggar', agellid elejenoun, zeder'er'g Udrar azigzaou* « c'est moi qui suis le Roi rouge, le roi des génies, j'habite dans la montagne verte ».

Le rouge évoque, même en dehors de la Kabylie, cette idée de merveilleux : Desparmet qui a consacré deux articles à *Lah'mar*, le roi Rouge ou *Belah'mar*, 'le fils du Rouge, (le génie rouge) cite un fait similaire dans les légendes populaires de la Mitidja (2) : « *Lah'mar* est en relation avec Mars, écrit il, l'astre enflammé et vermeil. Son métal est, pour les uns, le fer, qui rougit sous la rouille ou sur l'enclume, et fait jaillir le sang, et pour d'autres, le cuivre rouge dans toutes ses nuances foncées. On se le présente, dans la tradition écrite et orale, avec un teint rubicond, un cheval alezan, des étendards pourprés, des soldats en uniforme grenat. » (3)

Le rouge et le sang sont chez les Kabyles de bon augure. Mohand Abouda dans son étude sur les fresques murales en Kabylie écrit : « Les femmes kabyles aiment le rouge et le considèrent comme un symbole de vie, c'est le sang. Elles disent que la vie commence par le rouge. Il est de bon augure, protecteur, il réjouit les yeux et le cœur. »

(4) Mais Gobert ajoute qu'ils sont [le sang et le rouge] selon les circonstances, bénéfiques ou maléfiques (5)\*

En effet, chez les Kabyles, comme presque partout en Afrique du Nord, le sang a une valeur prophylactique. « On enduit les linteaux et les battants des portes cochères du sang des animaux sacrifiés. Les pieds des grands coffres recevaient aussi une application de ce sang, quand ce n'était pas la bête égorgée dont le sang allait directement asperger le meuble. (6)

---

\*Gobert (Cité par Marceau Gast et Yvette Assié dans : Des coffres puniques aux coffres kabyles. Ed. Bouchene, Paris 1993, page 156

(1)-Chevalier (Jean) Gheerbant (Alain) : Rouge. In : Dictionnaire des symboles, Ibidem.

(2) et (3)-Desparmet (J) : Ethnographie traditionnelle de la Mitidja Revue africaine, numéro 61, 1<sup>er</sup> et 2<sup>eme</sup> trimestre. Alger, 1920. Pages 261-262.

(4)-Virole-Suibes (Marie) : Entretien avec Mohand Abouda, auteur de *l'axxam*. ...Ibid. Page 237.

(5)-Gast (M) et Assié (Y) : Coffres puniques... Ibid. Page 156.

(6)-Doutté (Edmond) : Magie et religion dans l'Afrique du Nord. Ibid. P. 85.

#### 6.2.4- Le bleu/vert, *Azegzaw*

En Kabyle (à l'instar des autres parlers berbères), le terme *azegzaw*, désigne en même temps le bleu, le vert et le gris ; il peut qualifier un fruit (vert), une viande (crue), les blés (en herbe), un ciel de pluie gris.... Le vert, « *Azegzaw*, porte bonheur : écrit Bourdieu, offrir quelque chose de vert, surtout le matin, donne de la chance. (1)

Cette confusion est observée également dans les langues celtiques, qui n'ont pas d'un terme spécifique pour désigner la couleur bleue (glas en breton, en gallois et en irlandais signifie bleu ou vert ou même gris, selon le contexte, et, quand la distinction est indispensable, on utilise des substituts ou des synonymes...) (2) S'ils veulent désigner le vert, par exemple, ils disent : *d azegzaw am lehcié*, il est vert comme l'herbe, par contre s'ils veulent parler du bleu, ils disent : *d azegzaw am igenni*, il est bleu comme le ciel.

**6.2.5- Le vert, *azegzaw n-lehcié*** est une couleur rassurante, rafraîchissante, humaine. C'est la couleur du règne végétal et de la terre au printemps : « [Il] est croissance et enfance, voué donc à la joie comme le premier jour de la saison : *tafsut*, le printemps se rattache à la racine FS, *efsu*, défaire (les piles de claies à figues), de nouer, étirer (la laine), et au passif, bourgeonner, s'épanouir (les fleurs), éclore, s'ouvrir, monter en épi. » (3)

#### 6.2.6- Le bleu, *azegzaw igenni, anili*,

La couleur bleue est la plus profonde et la plus froide des couleurs. Le bleu « est immatériel, la nature ne le présente généralement que fait de transparence, c'est-à-dire de vide accumulé, vide de l'air, vide de l'eau... » (4)

Cette couleur chez les Kabyles avait un sens ambigu, « elle indique autant sinon d'avantage une notion de luminance, de brillance que de 'bleu'. » (5)

Dans le conte, curieusement les yeux bleus, évoquaient l'étrangeté et la méchanceté. L'homme aux yeux bleus, *azerqaq b-bwallen* cité par Dujardin,... « ... dont les ordres sont inverses de ceux des autres hommes. Son étrangeté qui le rend subversif pourrait bien être aussi en relation avec le surnaturel. » (6)

*Azegzaw anili*, par contre, est synonyme de l'indigo : «... *mil* en orfèvrerie, désigne l'émail bleu qui y est employé, concurremment au vert, mais *mil* est plus exactement l'indigo qui sert à cet émaillage, et dénote un bleu violacé et même un violet. » (7)

#### 6.2.7- Le jaune, *awray* :

«Le jaune est la couleur la plus chaude, la plus expansive, la plus ardente des couleurs, difficile à éteindre et qui déborde toujours des cadres où l'on voudrait l'enserrer. » (8)

C'est la couleur des épis murs de l'été qui annonce déjà celle de l'automne, où la terre se dénude, perdant son manteau de verdure. (9)

(1) et (3)-Bourdieu (Pierre) : Le sens pratique. Ed. De minuit, Paris 1980, pages 3-79-380. (En bas de page

(2), (4) et (6)-Lacoste-Dujardin (Camille) : Bleu. Dictionnaire des symboles. Ibid. Pages 75- 76.

(5)-Lacoste-Dujardin (Camille) : Du génie rouge... Ibid. Page 138.

(8) et (9)- Chevalier (Jean) Gheerbant (Alain) : Jaune. In : Dictionnaire des symboles. Ibid.

Elle est alors, annonciatrice de déclin, de la vieillesse, de l'approche de la mort. Cette couleur n'est pourtant pas parmi les favorites de la palette kabyle. « Le jaune qualité des cheveux comparables à la soie jaune appréciée aussi pour son éclat et sa douceur, mais stigmatisé dans un teint jugé maladif. (3) De ce fait les femmes kabyles, considèrent le jaune comme une couleur néfaste. Il est symbole de l'agonie : *d awray am lmerhum*, jaune comme un mort ! disent t-elles d'une personne au teint pâle et malade.

Cependant, le jaune or est très apprécié : « Les robes des femmes kabyles ont été longtemps jaunes, plus fréquemment orangées... Elle n'est favorisée que par sa ressemblance à la couleur de l'or, surtout pour l'éclat et le prestige de ce métal. » (4)

Mais ce qui nous intéresse, ici, est de connaître la place de chaque couleur et son emploi dans le tissage ancien.

### 6.3- Utilisations des couleurs dans le tissage

Sur le plan technique, le tissage par rapport aux autres productions matérielles, est le seul, qui ne pose pas de contraintes de grande importance. Il offre à la tisseuse plus de liberté d'exprimer ses idées qui se rapportent au monde avec moins de difficultés.

En effet, il est considéré comme un support plat qui, d'après la technique du tissage horizontal, offre à la tisseuse l'avantage de superposer les bandes comme dans un champ qu'on coupe en sillons. Ce schéma particulier au tissage, permettra à son utilisateur, d'« écrire » comme un texte, en utilisant des couleurs les plus diverses en les combinant sous forme de traits, de bandes superposées, en couleurs antagonistes (blanc-noir, vert-jaune...), ou des combinaisons qui vont de pair, telles que blanc/rouge/noir.

Il est cependant intéressant de rappeler que le répertoire féminin lié aux couleurs, comme tous les domaines de l'oralité (les contes, les proverbes ...) était resté intact, durant des siècles et fidèles à l'imaginaire kabyle oral.

Sans revenir au caractère magique et redoutable que revêtait la teinture chez les femmes kabyles anciennes. La levée de l'interdit chez certaines familles, était soumise aux pratiques rituelles, comme on l'a déjà vu dans le chapitre sur les rites.

Pour les besoins de tissage, les femmes qui devaient teindre la laine, devaient immoler un coq, un lapin ou un pigeon et passer le sang sur la laine teinte. Elles procédaient de même pour le tissage d'une couverture teintée. Une vieille femme d'Imsohal interrogée dit : « *taguri uzetta yeyman ilaq-as timezla*. » : « Ourdir un tissage teint, demande une immolation ».

(3)- Lacoste-Dujardin (Camille) : Du génie rouge ... Ibid, page 142.

(4)-Lacoste-Dujardin (Camille) : Jaune. Dictionnaire de la culture berbère en kabylie. La Découverte, Paris, 2005, page 198.

#### 6.4- Les couleurs et leurs associations dans le tissage

Comme on peut le constater, l'utilisation des couleurs dans le tissage par les femmes anciennes, n'était pas arbitraire, son caractère symbolique s'étend, à la fois, aux couleurs et au décor : « Le tissage a donc une fonction symbolique très forte, en tant qu'il reproduit la vie, en réalisant rituellement (logiquement) l'union des contraires séparés et contribuer à faire de la dualité une unité : le cosmos, comme la division de la laine en couleur et en pelote, a divisé le temps qui était uni. La première pelote déliée était noire, symbole de la nuit, tandis que la deuxième était blanche, symbole du jour. »

(1)

La disposition en bandes transversales, comme il a été déjà mentionné, n'a rien de particulier au style kabyle. Elle découle de la technique même du tissage ras. Les bandes qui servent de support au décor sont sombres ; rouge, brun, vert bouteille, indigo foncé. Parfois indigo et brun alternent en lignes si serrées que les deux teintes se fondent à l'œil en reflets violacés. (2) Mais il y a lieu de distinguer, d'une façon fréquente dans certaines combinaisons de couleurs :

##### 6.4.1- Le couple: blanc/noir :

« Une première paire contrastive, domine l'ensemble des couleurs : 'blanc/noir', opposition élémentaire, qui est celle de la clarté/obscurité dans la perception même de la lumière... 'Blanc' et 'noir' sont tellement antithétiques, que le noir apparaît comme l'envers du blanc et un retournement toujours menaçant, peut les faire permuter. » (3)

Il existe, dans l'imaginaire de la culture orale kabyle un mythe fondateur qui est considéré comme étant le premier récit sur la création du monde, *asmi tebda ddunit*, quand la vie apparut, qui illustre bien la croyance en l'alternance du blanc, symbole de lumière et du noir symbole des ténèbres. (4)\*

Cette croyance est nettement matérialisée dans les tissages anciens où l'alternance du blanc et le noir est fréquent.

---

\*Yacine-Titouh Tassadit rapporte (dans : Les mythes dans la société kabyle. Ibid. pages 136-137), que dans le premier récit sur la création du monde (*asmi tebda ddunit*), quand la vie apparut, elle était construite à partir de trois niveaux :

-La terre actuelle (*tamurt*) qui contient le monde des vivants (*at ddunit*) : litt Les gens de la terre, du vie, du monde) ;

-Un niveau souterrain (*ddaw temurt*), litt. sous la terre, domaine de ceux de l'au-delà (*at laxert*, litt. les gens de la dernière vie) ;

-Le ciel (*igenni*), où siègent les âmes « *lerwah* », les « anges » (*lmalayek*).

A partir de ce récit, l'ascension des humains au premier niveau, la terre, leur a permis de découvrir le temps, ils distinguèrent alors le jour, *ass* (blanc, clair bénéfique mais court puisqu'il durait un an) de la nuit, *id* (noir, mystérieuse, longue) : elle durait deux ans.

(1)-Yacine-Titouh Tassadit : Les voleurs de feu, éléments d'une anthropologie culturelle de l'Algérie. Chap. Les mythes dans la société kabyle. La découverte/ Awal. Paris 1993, page 135.

(2)-Ricard (Prosper) : Tissages berbères des Aït Aïssi. Hesperis, tome -V- 1925, page 221.

(3)-Lacoste-Dujardin, Du génie ... Ibid. Page 151.

(4)- Yacine-Titouh (Tassadit) : Les voleurs de feu. Chap. Les mythes dans la société kabyle. Ibid. Page 136.

L'utilisation du blanc et noir est remarquable surtout dans les tissages d'Ait Hichem où l'on remarque un décor noir sur un fond blanc des *ačban*, couvertures décorées anciennes. Les tissages à rayures, qui ne contiennent pas de décor, à la présence d'autres couleurs, le noir et blanc vont de paire en s'alternant et en superposant en forme de bandes, *tidbiqin*, de rayures, *icuraq*, ou de traits, *idudan*.

#### 6.4.2- Le couple : rouge/noir

Le noir, revêt le ventre du monde, où, dans la grande obscurité gestatrice, opère le rouge du feu et du sang, symbole de la force vitale, d'où l'opposition fréquente du rouge et du noir... » (1)

Le rouge comme le sang, participent de la même symbolique universelle. « [Le sang] est universellement considéré comme le véhicule de la vie. Il symbolise toutes les valeurs solidaires du feu, de la chaleur et de la vie, qui s'apparentent au soleil. A ces valeurs, s'associe tout ce qui est beau, noble, généreux et élevé.» (2)

Même si le blanc est généralement associé au noir dans le tissage, il arrive dans certains tissages sobres, de le remplacer par la couleur rouge. De ce fait, le résultat est toujours remarquable : sur un fond noir, d'admirables dessins en rouge ou en grenat se détachent ainsi du tissage.

#### 6.4.3- Le couple : vert/jaune

Le jaune dans l'imaginaire kabyle, va de pair avec le vert. Il est associé au sec, à l'agonie, à la stérilité, à l'été, au brûlé... D'après Claude Breteau... *awray*, le jaune, vient de la racine R I : chauffer, brûler, chaleur. (3)

Le jaune est associé au sec, à la fin du cycle saisonnier, au brûlé : dans l'imaginaire traditionnel, l'opposition entre le vert et le jaune s'étend même au domaine végétal. Dans les contes, l'arbre aux feuilles jaunies indique que celui qui l'a planté encours un danger ou il est malade, par contre l'arbre aux feuilles vertes indique que son propriétaire est sain et sauf.

6.4.4- Le couple : jaune/noir : Le jaune est associé au noir comme son opposé et son complémentaire. Le jaune se sépare du noir, à la différenciation du chaos : la polarisation de l'indifférenciation primordiale se fait en jaune et noir » (4)

Le noir de *eliali* qui est associé à l'humide, aux entrailles de la terre, au ventre féminin, s'opposé au sec de la saison de l'été, à la sécheresse : En automne, à l'arrivée du temps des labours, les pratique rituelles étaient destinées à appeler le passage du sec à l'humide comme celle de l'invocation collective de la pluie : l'*ačwenja*, la louche, habillée en poupée, était fréquente dans toutes les régions du Maghreb

(1) et (2)- Chevalier (Jean) Gheerbant (Alain) : Noir. Dictionnaire des symboles. Ibidem

(3)-Claude. H. Breteau : Note sur *Asfar*. In Bulletin de Littérature Orale Arabo-Berbère. N° 16-17. Année 1986-1986. Page 75.

(4)- Chevalier (Jean) Gheerbant (Alain) : Jaune. In : Dictionnaire des symboles. Ibidem.

« A Sidi Aïch -écrit Bourdieu- les familles pauvres se réunissent pour implorer la pluie. On choisit une veuve vertueuse, qu'on fait monter sur un âne maigre, vêtue d'un burnous sale, et qui, escortée par les enfants et les pauvres, va quêter (geste de miséreux) de maison en maison. On l'asperge ... » (1)

Le jaune est la couleur de l'été, donc de la fin. S'inspirant inconsciemment de la mythologie ancienne, Lounis Aït Menguelet, dans l'une de ses chansons d'amour, s'identifie au Dieu de la pluie, *Anzar*. Il s'adresse à sa bien aimée en ces termes :

<i>Atan unebdu yebwded</i>	« L'été revenu »
<i>Yebbwed-ed wass-iw d wass-im</i>	« Ramène ton jour et le mien »
<i>Nek seg genni ad il-yesfed</i>	« Du ciel il me balaiera »
<i>Kem a m- issery aferiwen-im...</i>	« A toi il brûlera les ailes » ... (2)

Mais en réalité la traduction veut : « L'été revenu, et notre fin (à nous deux) est arrivée. Donc, la fin est associée dans l'imaginaire des kabyles au jaune, symbole du sec qui brûle, qui transforme en cendres.

### 6.5- La triade naturelle saisonnière (vert-jaune-noir)

Le printemps et sa verdure, *tizzegzewt*, est assimilé à la vie et surtout à la prime jeunesse, mais le rythme saisonnier, engendre la maturité, puis la vieillesse et enfin le déclin. La vie des hommes, passe elle aussi, par ces phases, pour arriver à la fin qui est la mort. Mais la mort n'est jamais perçue en tant que fin, et extinction, *nger*, mais une phase nécessaire au renouvellement.

La mort engendre la vie et la vie se termine par la mort et ainsi est faite la vie d'un éternel recommencement.

Le mort en Kabylie, est pleuré par ses proches, mais il n'est pas considéré comme partant définitivement. C'est pour cette raison qu'on donnait les noms des défunts aux nouveau-nés, afin de permettre aux ancêtres d'exister. *Amengur*, l'extinctif, est celui qui est mort sans laisser de descendance mâle). Cette situation est très redoutée parce qu'elle est considérée, jusqu'à nos jours, comme la pire des sentences.\*

Le jaune occupe une position de transition ; il est, en même temps, le signe du déclin avant la mort représenté par le sec. (3)

---

(\*) Dans la région étudiée, (au village Mezeguene à Illoula-Oumalou), une sœur d'un mort sans descendance (pourtant mariée à un village éloigné du sien), a imposé de force le prénom de Mohand-Saïd (son frère décédé) à son neveu qui a eut un garçon. Cette situation a failli tourner à un drame à cause du refus de sa belle-sœur qui a voulu donner au nouveau-né un prénom moderne.

(1)-Bourdieu (Pierre) : Le sens pratique. Ibidem. Page 375.

(2)-Tassadit Yacine : Aït Menguelet chante, Bouchene/Awal, Alger, 1990, page 186

(3)-Du génie rouge à la femme blanche, ...et noire. Ibidem. Page 152.

## 6.6- La triade canonique de la beauté traditionnelle (blanc/rouge/noir)

La littérature orale Kabyle soit, à travers le conte, la poésie ou les énigmes, reflète les canons traditionnels de la beauté en général et celle de la femme en particulier.

La couleur blanche est aussi, symbole de la pureté et de la beauté chez les Kabyles : « On loue ailleurs la beauté d'une femme blanche comme le lait. » (1)

Il était admis comme règle générale, d'associer les couleurs en couples antagonistes, comme on a vu, tels que : jaune/vert, noir/ blanc, mais il était fréquent aussi, d'ajouter le rouge pour constituer une trilogie blanc-noir et rouge par exemple. « Car rouge est souvent introduit en tiers, à côté du couple antagoniste blanc/noir, pour constituer une trilogie qui tire sa force des effets contrastifs obtenus. Cette trilogie (...) est conforme aux canons de la beauté féminine la plus désirable telle qu'elle apparaît à travers toute la littérature maghrébine et même au-delà. Le rouge des lèvres, des mains et des pieds teintés au henné, celui des joues, allié au noir des cheveux, des sourcils, des cils et des yeux teintés de khôl, rehaussent par contraste la blancheur d'une peau, soigneusement préservée du soleil. »

Il fait signaler, qu'occasionnellement, il peut exister d'autres combinaisons de couleurs, mais leurs oppositions sont moins nettes que celles citées en haut.

Dans le domaine du tissage, ces trois couleurs, se combinent et se succèdent, selon le genre de la pièce tissée. Tantôt, dans les tissages ornés de motifs géométriques, les dessins sont tissés en noir et rouge sur un fond blanc ou crème, tantôt en rayures et stries, qui se succèdent par ordre d'alternance (noir/rouge/blanc) dans les tissages à rayures.

D'après ce qui précède, on peut conclure que le tissage, à l'instar d'autres activités sociales dans la société traditionnelle, transportait, avec une grande précision et fidélité, les repères culturels d'une communauté en véhiculant ses schèmes mythico-religieux ainsi que sa vision portée au monde.

---

(1)-Lacoste-Dujardin : Le conte kabyle, Ibid. Page 254.



# **DEUXIEME PARTIE :**

## **LE TISSAGE AUJOURD'HUI**

**Exemple du village Mezeguene,  
(Commune d'Iloula Oumalou)**



Situation géographique du village Mezzequene

Chemin de wilaya :   
 Chemin communal :   
 Echelle : 1/50.000



## **Chapitre : Présentation de la commune d'Iloula Oumalou**

À quelques 170km de Tizi-Ouzou, 38 km de Ain El Hammam et 37 km de Bouzguene, cette commune est située sur une zone montagnarde étirée vers la frontière sud-est de la wilaya de Tizi-Ouzou. Elle est séparé de Akbou dans la wilaya de Bejaia, au niveau du col d'Ichelladen.

### **1- Reliefs et climat**

La commune d'Iloula-Oumalou à laquelle appartient le village Mezeguene est une commune située à l'extrême sud-est de la wilaya de Tizi-Ouzou, sur la zone de jonction entre les 3 reliefs importants de la wilaya : Chaînes côtières, Massif central, Djurdjura. Ceci explique en partie la topographie extrêmement mouvementée de la commune :

- Pointe en vallée, sur le bassin versant de l'Oued Boubhir.
- Collines escarpées et versant assez brusque au centre (500-1000m)
- Montagne au sud et sud-est (1200-1700m) vers les limites avec la wilaya de Bejaia.

Les limites territoriales de cette commune sont :

- Au nord : Bouzguène, Ifigha (anciennes tribus d'At yeğger et At yubri) et Aït Yahia.
- Au sud : Illiten, le col d'Ichelladen, à la frontière avec la wilaya de Bejaïa
- A l'ouest : Imsouhel, Iferhounene (l'ancienne tribu d'At Içturay' (Aït Itsourar) et Illiten. (1)

La frontière nord-ouest et sud-ouest de la tribu est marquée par l'oued *Lexmis* (Lekhmis), l'une des ramifications du Haut Sebaou qui prend naissance aux blocs montagneux du Djurdjura au sud en traversant les frontières ouest de la tribu d'Iloula, respectivement, Illiten et Aït-Itsourar, pour se jeter dans l'oued Boubhir au Nord.

### **2- Données chiffrées : superficie, habitat et population**

Cette commune s'étend sur une superficie de 50,3750 hectares, dont 1109,75 ha des surfaces forestières et agricoles utiles.

La densité de la population est de l'ordre de 305 h/km<sup>2</sup>. Le taux de chômage qui dépasse 35,36 % en 1998, classe cette commune la première au niveau de toute la daïra de Bouzguene.

Le parc logement total dans cette commune au RGPH de 1998, est 3157 logements, dont 2083 sont occupés (2)

L'habitat se concentre au centre de la commune : sur les versants ou les crêtes. Iloula-Oumalou compte 18 villages et hameaux dont un village agricole socialiste (VAS) crée aux années soixante-dix, à la vallée de Boubhir.

---

(1)-Source : Monographie de la wilaya de Tizi-Ouzou : commune Iloula-Oumalou. Centre de Recherches en Economie Appliquée pour le Développement (CREAD), Alger 1987.

(2)-Données : Direction de Planification et de l'Aménagement du Territoire (DPAT) de la wilaya de Tizi-Ouzou.

Parmi les villages les plus importants, on peut citer : Mezeguene, Aït-Laaziz Agoussim, Mareghna, Aït Lahcene, Aït-Ali-Oumhand, Aït Lehzen, Lemsella, Tizi N-Tbouda, Aboulghes et Igreb. Le chef-lieu de la commune est Tabouda-centre.

L'essentiel de l'habitat est villageois, de type traditionnel, souvent rénové. Hormis le village socialiste (VAS) de Boubhir, construit dans le cadre de la révolution agraire, l'intervention des programmes publics sont insignifiants : 185 logements de type social au chef lieu de la commune Tabouda. Le nombre d'habitants de la commune d'Illoula-Oumalou a atteint 13793 (R.G.P.H) 1998), mais ce chiffre devait dépasser 14120 habitants en 2005 (selon les estimations approximatives de DPAT de la wilaya de Tizi-Ouzou) (1) parmi lesquels, on compte 2034 ménages. Le taux d'occupation de logement (TOL) est de 6,84 personnes par logement (794 logements), elle est classée de ce fait, la première au niveau des communes de la daïra

La commune est dotée d'un seul centre culturel et d'une maison de jeunes.

A cause de ses reliefs accidentés et son éloignement du chef lieu de la wilaya (67km) et de la daïra de Bouzguene (37km), Illoula-Oumalou, souffre d'une flagrante insuffisance en la matière de développement local : Même si le taux de l'électrification a atteint 100% sur l'ensemble de la commune, la pénétration de gaz naturel en cette commune est carrément inexistante.

### **3- Le transport, l'éducation et la santé**

Le transport dans cette commune, à l'instar des autres communes rurales que compte la wilaya de Tizi-Ouzou, est assuré par les entreprises privées. Ainsi elle est classée la première de la daïra dans le nombre de bus et minibus (35 bus et minibus), 57 fourgons aménagés qui relient plusieurs villages de cette commune avec le reste des localités avoisinantes. En ce qui concerne les infrastructures sanitaires, la commune d'Illoula Oumalou est dotée de 5 salles de soins (maternités intégrées) et 1 centre de santé. Le secteur privé, occupe une place importante ces dernières années avec l'ouverture de cabinets dentistes (village Agoussim) et médecins généralistes (chef lieu Tizi n Tabouda et Maraghna)

Le nombre d'écoles fondamentales : 13 écoles, 1,180 effectifs élevés. 2 CEM : effectifs élèves : 930. 1 lycée au chef lieu de la commune de Tizi n Tbouda avec un effectifs élèves de 827.

En ce qui touche la jeunesse, notamment les infrastructures qui ont un rapport avec le sport et loisirs, la commune est dotée d'un stade de football et une maison de jeunes. (1) Sur les 1444 individus actifs dans différents secteurs, surtout le transport, le commerce, les services, seuls 37 travaillent dans le secteur agricole.

Malgré le dynamisme social et économique, l'activité industrielle est pratiquement inexistante dans cette commune.

---

1-Source : la daïra de Bouzguene (d'après le RGPH de 1998)

2-Direction de Planification et de l'Aménagement du territoire (D.PAT) de la wilaya de Tizi-Ouzou,

#### 4- Le marché de la tribu

*SSuq n Lekhmis*, (le marché du jeudi) des Illoulen, le marché hebdomadaire, est situé sur la frontière de la tribu d'Iloulou-Oumalou et jouxte également le territoire de la tribu des Aït-Itsourar, voisins et alliés de guerre au passé. Il est réputé comme étant un lieu d'échanges entre plusieurs tribus limitrophes telles que les Aït-Itsourar, Aït Idjeur, Aït-Ghobri Aït Yahia. De nos jours encore, il est le un centre d'attraction pour la région puisqu'il est situé au carrefour des chemins qui mènent, respectivement, vers Imesouhal, Iferhounene et Ain El Hammam puis celui qui donne sur Akbou en traversant le village Mezeguene en son milieu, le chemin qui mène à Bouzguene et enfin celui qui mène vers *Içezzen* (Azazga)

#### 5- Historique

La tribu d'Iloulou Oumalou était rattachée, avant l'indépendance, à la commune mixte du Haut Sébaou. Cette tribu n'a pas connu de modifications importantes sur ses limites territoriales historiques après l'indépendance. Elle fut reconnue comme commune à l'indépendance et dépendait de la daïra d'Azazga jusqu'au découpage administratif de 1984 qui la rattache à la daïra de Bouzguene. (1)

Historiquement, les Illoulou-Oumalou font partie des tribus de Zouaoua de l'Est avec les Aït-Itsourar, Aït-Ghobri, Aït-Yahia, Aït-Ziki, Aït-Idjeur, Aït-Fraoucen et Beni-Bouchaïb. Fait curieux qu'il faut noter : hormis les Aït-Idjeur et Aït-Ghobri, aucune de ces tribus à travers leur histoire, n'étaient affiliées aux grands ensembles tribaux (fédérations).

À la période turque, les Illoulou Oumalou, à l'instar des tribus du Haut Sebaou ; les Aït Idjeur), Aït Ghobri et du Djurdjura : Aït Yahia, Aït Itsourar, Aït Bouchaïeb, Aït Fraoucen)..., étaient soumis à la domination des seigneurs de Koukou, royaume Kabyle crée entre XVIe et le XVIIe siècle. (2)

Sur le plan religieux, le col de Tizi Berth d'une altitude de 1754 mètres, haut lieu de l'islam kabyle, a abrité un ermitage où se seraient concertés ses quatre saints fondateurs : (Sidi Mansour), Sidi Ahmed Wedris, Sidi Ahmed Ou Malek et Sidi Abderrahmane El Yallouli (3) Cette région est marquée par deux illustres Zaouïas : celle de Sidi Ahmed Wedris et Sidi Abderrahmane El Yallouli. « Les rapports qu'entretiennent les deux zawiya, celle de Wedris et celle de Sidi-Abderrahmane, avec les grands mouvements religieux des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles soit le confrérisme et par la suite le réformisme est intimement lié à l'histoire sociale et à la relation des deux saints, à la spécificité de l'une par rapport à l'autre en ce qui concerne le type d'organisation interne de chacune

---

1- Source : la wilaya, Direction de Développement et de l'Aménagement du Territoire (D. P. A. T)

(2)-Boulifa (Si Amar) : Le Djurdjura à travers l'histoire. De l'antiquité à la période coloniale. Rééditions Berté, Alger, sans date, page 156.

(3)-Lacoste Dujardin : Illoulou Oumalou. Dictionnaire de la culture Kabyle. La Découverte, Paris, 2005, p. 184 et Boulifa (Si Amar Saïd) : Le Djurdjura à travers l'histoire. Chap. Chap. VI- Les marabouts et l'indépendance Kabyle. Ibid.

d'elle et enfin le rapport qu'ont entretenu les Illoula Oumalou avec la présence française et qui s'est exprimé essentiellement par le biais des deux zawiya. » (1)

### 5.1- La zaouïa de Sidi Ahmed Wedris :

Sidi Ahmed Wedris qu'Ibn Khaldoun avait comme maître à Bejaia, fut l'un des plus grands savants de Bougie, au faite de sa gloire, il était célèbre pour avoir étudié à l'université d'El Azhar, avant de devenir le maître de nombreux savants algériens parmi lesquels Ibn Khaldoun lui-même. (2)

Ibn Khaldoun dans sa *Muqadima* indique que le saint homme, suites aux conflits qui prédominaient dans la ville de Bejaia, décida de se retirer pour s'installer à dans le Djurdjura (Illoula-Oumalou) au début du XIV siècle (4)

A en croire Boulifa, l'installation des quatre saints venus de l'ouest, en Kabylie avait mis fin au climat de terreur qui régna en Kabylie vers la fin du règne des *At Lqadi* (Belkadhi), seigneurs du petit royaume de Koukou en Djurdjura.

Cette zawiya était au XIXe siècle une institution locale qui a pu contribuer dans le cadre de la Rahmaniya à drainer et canaliser les forces sociales locales contre la présence française (5) Les exploits de Aïssa At Oukouen (*Çisa at wkuçen*) contre l'administration française et Ben Ali Chérif, [auxiliaire de l'administration française], sont restés vivaces jusqu'à nos jours dans la mémoire collective. (6)\*

Cette zawiya fut fermée en 1957 par l'armée française et fut transformée en 1959 à un camp militaire et ce jusqu'à l'indépendance. (7)

### 5.2- La zaouïa de Sidi Abderrahmane El Yalluli

Fondée au XVIIe siècle (Sidi Abderrahmane El Yalluli est né à *Ixarbuçen* (Ikharchouchene) en 1601 et mort en 1690 à Illoula où il fut enterré.

Depuis des temps très anciens, le mausolée de Sidi Abderrahmane exerçait une forte attraction au sein des populations locales, et cette zaouïa, qu'il a fondée en 1635 après son retour de Tizirt, continue à ce jour de jouir d'une formidable aura. (8)

---

(\*) Ce personnage mi-légendaire, mi-historique, est descendant d'une grande famille du village d'*At Çli-U-Mhend* (Aït Ali Oumhand) qui réclame la gestion de la zawiya de Sidi Wedris malgré qu'elle ne se réclame pas d'une descendance religieuse.

(1) (2),(5),(6)et (7)-Hadibi (M. Akli) : Wedris, une totale plénitude. Approche socio-anthropologique d'un lieu saint en Kabylie, Editions Zyriab, Alger, 2002, pages 88 et 89 et 93

(3)-Chirane (A) : Les formes et les forces créatrices de l'islam contemporain en Algérie 1954-1990, (Cité par Hadibi M. Akli dans : Wedris, une totale plénitude. Ibid, page 96.

(4)-Ibn-Khaldun : Histoire des berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale, traduction de Slane, Ed. Berti, Alger, 2001. Tome 3, page 309.

(8)-B (Arezki) : El Achoura en Kabylie : les saints ont toujours la cote. In : Le quotidien El Watan du 11 février 2006, dans rubrique : L'époque.

À en croire le professeur Salhi, sociologue et auteur d'« Etude d'une confrérie religieuse, la Rahmania » (thèse de troisième cycle), cette Zaouïa est reconnue par un niveau d'enseignement supérieur aux autres zaouïas kabyles. « Elle est le pôle de scripturalité qui exerce un ascendant sur toutes les zawiyas (zaouïas) de Grande Kabylie et de la vallée de la Soummam.

En plus, cette zaouïa est la seule à présenter les caractéristiques suivantes:

1-Son fondateur Sidi Abderrahmane El-Yalluli n'a pas laissé de successeurs aucun lignage religieux n'est désigné pour la gestion de cet établissement.

2-La gestion de cette zaouïa revient donc, à un conseil de *tolba* (élèves) qui désigne en son sein ou parmi les anciens *tolba* un gestionnaire des biens matériels et financiers. (1) Complètement rasée par les forces coloniales françaises en 1957, l'honorable institution a été rouverte au lendemain de l'indépendance. A partir de 1984, elle fut transformée en Institut Islamique rattaché au ministère des affaires religieuses et des wakfs, destiné à la formation d'imams. (2)

Au XIXème siècle, sous le confrérisme (affiliée à la *tariqa*, Rahmania), la zaouïa de Sidi Abderrahmane, a joué un rôle moteur tant dans la résistance à la conquête en 1857 que dans l'insurrection de 1871, et encore dans le mouvement nationaliste qui a amené à la guerre d'indépendance.

Tout d'abord, l'insurrection de 1855, puis de 1857 que lança *Lalla Fadma N Summer* (appartenant au lignage religieux des Aït Sidi Ahmed du village de Werdja dans la tribu des *At Iffurey* et adepte de la confrérie Rahmania) contre la pénétration coloniale, fut déléguée, avec son frère Si Tahar, à l'assemblée du village Soumeur (Illiten) qui devient par la suite son patronyme, pour diriger les *'imseblen'* \*venus de nombreuses tribus de la Kabylie du Djurdjura, tels que les Aït Itsourar, Illiten, At-Yiraten et Illulen (Illouï-Oumalou). (3)

Lors de l'insurrection d'El Mokrani en 1871, la Rahmania souleva encore toute la Kabylie. En effet, le 8 avril 1871, cheikh Mohand Ameziane Aheddad (El Heddad) proclama le djihad à partir de son sanctuaire de Seddouk qui était la zaouïa mère de tous les établissements religieux affiliés à la confrérie de la Rahmania. Aussitôt 150 000 Kabyles se soulevèrent, écrit Mahé. Mais des sept branches de la confrérie Rahmania, seule celle de Kabylie (Seddouk) dirigée directement par El Haddad, répondit au djihad proclamé par le cheikh de l'ordre. Parmi les zaouïas Rahmania kabyles les plus étroitement solidaires de celle de Seddouk, étaient surtout, celles des Illoula-Oumalou et des Aït Idjeur. (4)

---

(1) et (4)-Salhi (M.Brahim) : Confréries religieuses et champ religieux en Grande Kabylie au milieu du XXème siècle : La rahmania... Annuaire de l'Afrique du Nord. Volume XXXIII, 1994, CNRS Editions, Paris 1996, Page 253.

(2)-B (Arezki) : El Achoura en Kabylie : les saints ont toujours la cote. In : Le quotidien El Watan du 11 février 2006, dans rubrique : L'époque

(3)- Chaker Salim (Sous la direction de) : Hommes et femmes de Kabylie. Editions Ina-Yas/ Edisud, Alger/ Aix-La Provence, 2001, page 136.

## **Chapitre 8 : Milieu montagnard : transformations économiques et sociales**

La montagne Kabyle apparaît au lendemain de l'indépendance, comme l'une des plus déshéritées. Après le déclin des savoirs-faire millénaires et le délaissement progressif des cultures domestiques qui assuraient aux familles des petits revenus, gage de minimum de sécurité, désormais, la Kabylie vivait des ressources externes. De ce fait, elle a connue, à partir des années 70-80, un exode en masse vers les villes à l'exemple d'Alger et Tizi-Ouzou. À cette époque, l'espace montagnard, n'a pas subi de modifications importantes dans son cadre bâti. Ainsi seule la catégorie d'émigrés retraités qui, en rentrant définitivement auprès de leur proches après des années de labeur, choisissaient d'exhiber leur réussite sociale en construisant. Dans ce sens, Salhi écrit : « Tout donne l'impression que les grandes constructions verticales manifestent d'abord un signe d'appartenance au groupe et une alternative de repli à la fin de la vie active. » (1)

Mais à partir des années 90, le repli vers la montagne est dicté par d'autres conditions économiques et sociales telles que :

1-La saturation des villes de destination des flux de main d'œuvre de diverses qualifications provoque un repli obligé sur les villes de Kabylie.

2- Les emplois générés par l'essaimage industriel au niveau des grandes localités de Grande Kabylie vont être démantelés au cours des années 90. Cette situation met fin aux ressources stables qu'elles procurent aux Kabyles montagnards.

3-L'accès au logement dans les zones urbaines comme Tizi-Ouzou garanti par l'accès à l'emploi n'est plus assuré.

4-L'apparition d'une génération de jeunes formés et diplômés, sans emploi, ne cesse d'augmenter en nombre... (2)

Le repli vers la montagne qui a commencé aux débuts des années 90, a créé une dynamique sociale et économique. En effet, les transferts de l'émigration, l'entretien du réseau routier sans oublier le nombre important de compétences (jeunes universitaires diplômés qui investissent dans les domaines du commerce, des services : cybercafé ....) sont tous des facteurs de captation de modernisation qui, non seulement ont créé une dynamique économique et sociale ces dernières années, mais ont changé l'aspect général et le mode de vie du milieu montagnard. Ces transformations opérées aujourd'hui sont donc, énormes : le milieu montagnard qui se requalifie, offre la possibilité réelle aux villageois d'investir pour les projets de vie (surtout avec la disponibilité de l'argent grâce aux transferts de change en devise) tout en restant près de leurs villages.

En ce qui concerne les transformations dans le cadre bâti, elles annoncent une nouvelle organisation spatiale de la région qui se traduit, surtout par la variation des références architecturales et une densification remarquable.

---

(1) et (2)-Salhi (M. Brahim): Espace montagnard : mutations et permanences. In « L'espace montagnard entre mutations et permanences. Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle d'Oran, (CRASC), 2005, pages 27 et 28.

## 1- Situation socio-économique de la commune d'Illoula

La commune d'Illulen Umalu (Illoula Oumalou), a connu, à partir de la fin des années quatre vingt (86-87) des transformations importantes qui favorisent l'idée d'une bonne captation de la modernisation comme l'existence d'un nombre important d'individus, porteurs de qualification par le savoir scolaire de plus en plus accessible, un parc immobilier important, une disponibilité du transport qui relie les commune de ce village avec les localités avoisinantes...etc. Cependant, ce dynamisme cache une réalité socio-économique de plus en plus dégradée. Cette situation semble généralisée à l'ensemble du bloc montagnard de la Grande Kabylie, puisque le professeur Salhi, suite à une enquête de terrain menée dans sur les communes de Ain El Hammam et Iferrhoune, conclut : « Les paradoxes de cette montagne offrent une image trompeuse. La formidable transformation du cadre bâti villageois et la densité exceptionnelle du parc véhicule ainsi que l'essaimage du commerce, renvoient une image d'opulence alors qu'en réalité les facteurs réels et chiffrables qui peuvent témoigner d'une bonne santé économique et sociale sont à l'inverse très inquiétants. » (1)

## 2- Effets de modernisme sur la vie des villageoises

Jusqu'à un passé récent, les femmes à Illoula-Oumalou, communiquaient entre elles grâce aux multiples tâches qu'elles accomplissaient hors de leurs logis. Elles travaillaient aux champs, puisaient de l'eau à la fontaine comme elles habitaient le même village, les occasions des rencontres étaient nombreuses.

Maintenant avec le progrès de la vie moderne, la disponibilité de l'eau courante dans les maisons et l'abandon des travaux de l'agriculture, les femmes ne se rencontrent que rarement. Les seules occasions qui se présentent pour elles sont les fêtes et les décès.

Avec le temps, ce nouveau mode de vie a engendré des conséquences négatives sur la santé des villageoises, inconnues dans le passé.

En effet, la diminution de l'activité des femmes en dehors de la maison, leur mobilité réduite à longueur de journées dans un espace restreint, et le nouveau mode de consommation, tous ces éléments ont favorisé l'apparition de multiples problèmes. Le nombre de femmes au village Mezeguene, qui souffrent de mauvaise circulation sanguine, de surpoids, de diabète, de tension artérielle et de sciatique, ces dernières années, est en perpétuelle augmentation.

---

(1)-Salhi (M. Brahim) : Espace montagnard : mutations et permanences. In L'espace montagnard entre mutations et permanences. Cas de la Kabylie de Djurdjura. Sous la direction de Nadia Messaci- Belhocine. CRASCO. Oran, 2005, page 50.

## 2.1- L'épicerie du village

Même si l'investissement des rentes de pensions de la retraite a dépassé aujourd'hui le cadre villageois, les épiceries du village continuent encore d'exister.

Même si l'approvisionnement de ces boutiques en marchandise est assuré par les hommes (le mari, le frère ou le père), se sont généralement les femmes qui les tiennent. La marchandise est composée essentiellement de l'alimentation générale, (légumes secs, la semoule, l'huile de table, conserves en boîte, café et lait en poudre), du pain frais, des fruits et légumes, des tissus pour confectionner des robes kabyles, des foulards (importés généralement de France) sans oublier les produits de laine qui entrent dans le tissage comme la laine de chaîne industrielle, *ulman* et la laine acrylique, *tadut b-hweclili* de toutes couleurs.

Comme on verra plus tard, grâce à la disponibilité de ces matières dans les épiceries du village, les opérations du filage et de teinture de la laine vont subir un grand changement : les femmes tisseuses abandonnent totalement le procédé de la teinture de la laine qui entre dans le tissage, et utilisent la laine acrylique, et la laine industrielle *ulman*, qui d'après elles, possèdent toutes les qualités recherchées. Comme elles abandonnent progressivement le filage, une opération qui demande beaucoup de temps et d'habileté, comme on a vu.

Le commerce de l'épicier est devenu florissant à cause de cette nouvelle fonction supplémentaire qui facilite aux femmes, de choisir leurs robes et leur laine, sans recourir à l'intermédiaire d'un mari ou d'un parent.

## 3- L'aspect du village Kabyle aujourd'hui

En effet, l'aspect 'ramassé' des villages, selon l'expression de Khellil, qui en constituait l'une de ses caractéristiques les plus fondamentales, s'est vu modifier. Les parcelles disponibles ne suffisent plus pour continuer à construire selon le modèle ancien : construire sa nouvelle maison autour de l'ancien *axxam* originelle, qui appartient à un ascendant agnatique (un père, un grand-père patrilinéaire). Ce modèle assurait au kabyle l'avantage d'être parmi les siens, ce qui signifiait : «garder le contact avec les proches parents...et réagir en commun à une éventuelle menace. » (1)

Les modifications survenues dans le cadre bâti se sont effectuées en trois phases\* :

1-Au début, les modifications se faisaient au sens horizontal : exploitation de l'espace autour de l'ancien *axxam*.

2-Aux années 70, devant l'exiguïté des espaces autour de la maison traditionnelle, on construisait au sens vertical en édifiant sur l'*axxam* un étage.

3-Apartir des années 80 (86-87 surtout), devant l'impossibilité de continuer à construire au lieu originel (au sein de *thara*, quartier agnatique) et l'apparition de nombreux facteurs liés au modernisme comme la possession d'un fond de commerce ou un véhicule...) les constructions se font en amont et en contrebas des villages en donnant accès sur les chemin carrossables ou à défaut, sur des parcelles de terrain appartenant à la famille. Malgré les mutations survenues dans le mode de construction au sein de l'espace montagnard, on remarque une permanence dans les structures familiales traditionnelles existantes (qui consistent à regrouper tous les membres d'une même

famille au sens élargie (père, filles non mariées, fils mariés et leur familles) dans le même espace. En effet, la verticalité adoptée en milieux montagnaux, selon l'approche défendue par le professeur Salhi, répond à un impératif d'adaptation aux besoins des nouveaux ménages dotés d'un revenu autonome par rapport à la famille élargie. Mais :

1-elle contribue aussi à préserver la structure de cette famille en la regroupant dans des conditions nouvelles dans une même habitation.

2-C'est aussi une façon d'anticiper, pour le chef de famille, sur la répartition du patrimoine commun.

3-L'étirement de l'habitat villageois, continue à respecter l'impératif de sauvegarde des propriétés : l'implantation de nouvelles habitations se fait soit en bordure des voies mécaniques, soit tout le long des pistes et sentiers, soit enfin en périphérie des propriétés.

4-La débauche d'investissement dans la construction est un élément de permanence dans cette société montagnarde kabyle où traditionnellement la valeur la plus sûre est l'*axxam*, la maison, unité d'habitation et unité sociale. Le signe le plus haut de l'ascension sociale est la construction d'un *vardj* (terme emprunté désignant le Bordj turc). (2)

#### **4- L'aspect extérieur des nouvelles habitations**

Il ne fait guère de doute aujourd'hui, que l'aspect évolutif des villages kabyles en général et les villages étudiés en particulier, s'est métamorphosé ces dernières années. Les différents plans architecturaux adoptés et les matériaux modernes utilisés (béton, brique, fer...) dans des nouvelles constructions offre une image valorisante et pousse plus d'un d'entre nous à les comparer aux villages de l'autre rive de la méditerranée.

Bien qu'il n'existe pas un seul modèle suivi dans la construction, les nouvelles habitations s'opposent radicalement au modèle ancien (*axxam* kabyle).

La brique rouge ou la pierre taillée, le fer et le ciment, qui entrent dans leur construction, ont remplacé les pierres liées au mortier de terre rouge, *tixmirt*, de la maison traditionnelle. De ce fait, elles sont grandes, aérées et solides, mais les modèles architecturaux adoptés, trahissent une certaine anarchie.

Ces dernières années l'acte de construire, a dépassé largement le cadre traditionnel qui consiste à la recherche d'un abri pour sa famille. Il y a d'autres motivations maintenant : en construisant la plus grande et la plus belle habitation du village, l'individu cherche à affirmer sa réussite économique et sociale par rapport aux villageois.

Avec la disparition du mode économique traditionnel et le relâchement des liens sociaux au sein du village, le projet de construction est devenu un projet individuel qui s'étend sur plusieurs années.

---

(\*) Messaci-Belhocine (Architecte urbaniste à l'université de Constantine, oppose trois âges de maison aux trois phases de l'émigration évoquées par A. Sayad : (La double absence. Editions Le Seuil, Paris, 1999.) In Un espace montagnard en pleine reconstruction. Les Ath Waghlis. CRASC, Oran, 2005, page 72

(1)-Khellil (Mohand) : L'exil kabyle. L'Harmattan, Paris, 1979, page 179.

(2) Salhi (Moltamed Brahim) : Espace montagnard : mutations et permanences... Ibid. Page 27.

Il confie généralement son projet à un entrepreneur de bâtiment ou un maçon. L'intervention du groupe familial ne vient que lorsqu'il sollicite leur aide pour coulage de la dalle. Toutefois, il faut signaler que la pratique si courante dans le passé de sacrifice des fondations, s'est maintenue jusqu'à nos jours.

La construction est devenue une entreprise pénible et coûteuse qui demande des moyens financiers considérables. Mais pour celui qui partage l'ambiance villageoise, construire est plus qu'une nécessité.

Cependant, il faut noter que dans les nouvelles constructions :

- 1- Il y a conquête de la voie de communication pour l'adaptation à la vie moderne (garages, commerce...)
- 2- Et recherche de l'autonomie, vis-à-vis de village dans le cas de constructions en pleins champs.

La tendance à construire en dehors du village a engendré des contraintes de taille. Généralement les nouvelles habitations sont isolées et exposées à la nudité.

Le voisinage dans la maison traditionnelle avait comme fonction la protection et la liberté de circulation pour les femmes. Les maisons accolées les unes aux autres laissaient entre elles des quartiers et petites ruelles fermées qui protégeaient les femmes des regards en leur donnant plus de liberté de circulation. Maintenant, le voisinage dans les nouvelles habitations est devenu inexistant. Le système des ruelles et quartiers, *thara* qui assurait l'intimité et la protection de des femmes comme espace intermédiaire pour accéder à l'habitation a disparu. Ainsi la femme à l'intérieur, trouve tous les moyens du confort mais la coupe carrément de l'extérieur ou l'expose brutalement. Désormais, la nouvelle habitation se retrouve ainsi, exposée directement au domaine public et au vide, *lexla*. De ce fait, les relations sociales avec les voisins restent distantes, car les nouveaux voisins même s'ils appartiennent au village, ne sont pas forcément parents.

Mais avant d'aborder le cas du village Mezeguene, objet de cette présente étude, il convient tout d'abord, de donner un aperçu historique sur le phénomène migratoire en Kabylie :

## **5- Le phénomène migratoire : aperçu historique :**

### **5.1- Le mouvement vers la capitale et les grandes villes**

Au regard d'autres régions d'Algérie, la Kabylie du Djurdjura apparaît comme un foyer d'émigration d'une ampleur exceptionnelle. Cette émigration, vers Alger surtout, est très ancienne. Sous le gouvernement turc, par exemple, les villageois faisaient des descentes régulières vers Alger, pour exercer différents métiers.

À la période coloniale, E. Carette, de son côté a signalé la présence de salariés agricoles kabyles dans la Mitidja, à la veille de la conquête française. (1) « La communauté kabyle d'Alger estimée à 3000 en 1830, était l'une des plus importantes, à côté des Biskris, Mozabites et Juifs. » (2)

(1)-Boumad (Brahim) : Zemmouri, un relais privilégié pour la migration kabyle. Etudes et documents berbères N° 6. Année 1989, page 81.

(2)-Salhi (M. Brahim) : Monographie de la wilaya de Tizi-Ouzou. Ibid. page 49.

Ce mouvement de descente vers la capitale et sa région immédiate s'est développé considérablement avec la mise en valeur coloniale de la Mitidja. J. Franc, écrit : « Les Kabyles n'hésitent pas à mettre des prix très élevés, plus élevés que les Européens pour s'assurer non seulement la location mais encore l'acquisition des terres ou des maisons montrant qu'ils ont la ferme intention de s'établir définitivement dans la plaine. » (1)

Ainsi, la comparaison des résultats du recensement de 1977 avec la situation de 1966, fait bien ressortir la dépopulation de la wilaya de Tizi-Ouzou, qui enregistre ainsi un solde négatif avec un total de 22 630 migrants. A la faveur de cet important mouvement d'exode, la wilaya d'Alger a accueilli 63 % de l'ensemble de migrants. » (2)

Après Alger, ce sont les autres grandes villes de l'Algérie (Oran, Constantine, Annaba, Batna, Blida...) qui ont connu à leur tour, ce flux migratoire kabyle. Cette migration était exclusivement masculine et se concentrait sur les travaux agricoles dans les fermes des colons. Mais elle va se transformer à partir des années soixante-dix, en véritable exode vers les centres urbains Algérois et par conséquent une occasion pour rompre avec l'agriculture et la communauté villageoise.

Dans cet important mouvement d'exode, Tizi-Ouzou est classée en tête devant les wilayas de Sétif, Médéa et Blida avec respectivement 10,7%, 9,8 %, et 9,5 %. » (3)

### **5.2- Le mouvement migratoire vers la France**

L'apparition de phénomène migratoire en Kabylie vers la France, remonte au début du vingtième siècle. D'après le témoignage de Jacques Simon, le premier convoi kabyle arrivé en France, remonte en 1906 : « utilisés pour remplacer les ouvriers italiens grévistes dans les raffineries et huileries de Marseille.

### **5.3- Les trois phases de l'émigration :**

Ils sont aussi employés comme dockers ou chauffeurs sur des navires, pour briser les grèves d'inscrits maritimes. Ils seront rejoints par des centaines de Kabyles qui seront employés dans les savonneries, l'industrie du sucre et dans les docks. » (5)

Dans 'Double absence', Abdelmakek Sayad, identifie et définit trois 'âges' de l'émigration vers la France :

---

(1) et (2)-Boumad (Brahim) : Zemmouri, un relais privilégié pour la migration kabyle. Etudes et documents berbères. N° 6. Année 1989, page 81.

(3) et (4)-Boumad Brahim : Eléments d'approche sur les mouvements de population : Nouvelles formes de la migration kabyle. Etudes et documents berbères, n° 5. An. 1989, pages 125 et 127.

(5)-Simon (Jacques):L'immigration algérienne en France, des origines à l'indépendance. Paris, Méditerranée, Année 2000, page 39.

### 5.3.1- La première phase :

Elle s'étend jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale. L'histoire de cette émigration « ... se confondait avec l'histoire d'une société paysanne qui luttait pour la survie et qui attendait de l'émigration qu'elle lui donne les moyens de se perpétuer en tant que telle. » (1) Elle était au début, particulière, limitée, saisonnière et strictement réglementée, concernait les colporteurs ou les salariés, puis s'étendait en travail en usine. Elle était : « une émigration- immigration d'hommes qui restent ou sont longtemps restés, au plus profond d'eux même, des hommes 'communautaires', des hommes fortement empreints de l'habitus communautaire, des hommes qui n'existent (idéalement) que comme membres du groupe... » (2) L'émigré kabyle restait, malgré son absence, présent parmi les siens et avait le sentiment qu'être en France n'avait de sens que pour servir sa famille (élargie). Ce sentiment déterminait chez lui, tout un ensemble de pratiques spécifiques et conditionnait sa perception du monde social et politique et allait, avec le temps, provoquer une grande modification dans les habitudes de consommation du village, comme elle sera d'un grand secours aux 'parents' laissés au pays.

Les règles segmentaires ont joué un très grand rôle dans le recrutement des nouvelles embauches et le maintien des solidarités internes chez les immigrés : le candidat à l'émigration en général, ne prenait sa décision de s'exiler que suite à une recommandation d'un frère, d'un cousin ou d'un villageois ouvrier en France qui le prendra en charge.

« Solidarités familiales et solidarités villageoises sont intimement liées. Imbriquées les unes dans les autres elles se renforcent mutuellement et font partie de la même structure sociale... on remarque que l'ouvrier qui quitte sa place pour aller au pays, cherchera toujours à faire agréer comme remplaçant un membre de son groupe... » (3)

L'émigré cependant, vivait sa condition comme transitaire et provisoire, il ne cherchait pas à s'installer définitivement et encore moins, à s'intégrer dans la société française.

Pour des raisons déjà invoquées, l'émigration kabyle entre deux guerres, se caractérisait par :

#### 5.3.1.1- Envoi de fonds

A la suite de la promulgation des lois foncières (Sénatus-consulte de 1863, Loi Warnier en 1873) qui ont dépossédé les paysans algériens de leurs terres, le monde rural était projeté dans une crise sans précédent. Dès 1930, plus de 50 % de la population rurale algérienne était déjà sans terres. (4)

Cependant, en Grande Kabylie, la situation était différente : l'implantation de la colonisation européenne était faible et avait connu un grand échec à cause de l'ampleur de phénomène de rachat de terres par des paysans expropriés dans le cadre colonial.

(1) et (2)- Sayad (Abdelmalek) : La double absence. Editions Le Seuil, Paris, 1999, pages 60 et 107.

(3)- Bouguessa (Kamel) : Maghrébins en France : émigrés ou immigrés. Centre de recherches et d'études sur les sociétés méditerranéennes. CNRS, Paris 1983, page 57.

(4)- Mahé (Alain) : Histoire de la Grande Kabylie XIXe- XXe siècles. Editions Bouchene, Paris, Année 2001, page 210.

« ...Le Massif central Kabyle est exemplaire. Regroupant 33,2 % de la population de l'ensemble, cette région n'a accueilli que deux centres de colonisation représentant seulement 5,14 % de l'ensemble. La situation dans le versant Nord du Djurdjura est comparable, car, regroupant 7,4 % de la population de l'ensemble, cette région n'a vu s'ériger qu'un seul centre de colonisation qui représente 2,5 % de la superficie de l'ensemble. » (1)

Les sommes transférées de France par les émigrés algériens étaient variables, selon les régions.

« C'est la Grande Kabylie qui reçoit les sommes les plus importantes, ensuite vient la Petite Kabylie et en dernier, les régions de l'Ouest algérien... La commune de Fort-National, par exemple, reçoit en 1928, 24 millions de F, 33 millions en 1929 et 18 millions pour 1930. A la même époque les familles kabyles de Michelet (Ain El Hammam actuellement) recevaient 11 millions. » (2)

Le même constat dans une autre étude consacrée à l'histoire de la Grande Kabylie. Pour la période allant de 1945 à 1954, d'après les statistiques avancées par Alain Mahé, le montant des transferts d'argent à cette période, par immigré et par an représentaient en Kabylie, le double voire le triple des revenus de la moyenne à l'échelle de l'Algérie.» (3)

Mais ces estimations des montants transférés vers la Kabylie, restent approximatives du fait que seuls les mandats postaux étaient pris en compte. Les sommes transférées ont atteint 11 milliards en 1950 et plus de 28 milliards en 1955. Pour certaines régions, les fonds de migrants représentaient 80 % du total des revenus » (4) \*

#### 5.3.1.2- Départs et retours périodiques :

Les migrants algériens, ne cessaient pas de se considérer comme membres de la communauté villageoise au milieu de laquelle ils étaient nés. Ils y avaient laissé leur famille et leurs biens, ils y retournaient à intervalle régulier. » (5)

En effet, la coutume exigeait, afin d'attacher les hommes au pays natal, qu'un jeune kabyle candidat à l'émigration, se marie avant son premier départ, c'était là une façon de s'assurer de son retour.

Dans la majorité des cas, le retour était vécu comme une nécessité. Non seulement pour l'*ayrib*, l'exilé qui attendait ce moment avec enthousiasme, mais pour toute sa famille, restée au pays qui l'attendait. A l'époque, il n'était pas pire épreuve pour une maman, que d'envoyer son fils en exil.

---

(\*) Sur la situation globale de l'émigration en 1950 par commune mixte, voir le tableau dans la page qui suit. (Source Alain Mahé : Histoire de la Grande Kabylie, Page 380)

(1) et (3)-Mahé (Alain) : Histoire de la Grande Kabylie XIXe-XXe siècles. Editions Bouchene, Paris, Année 2001, pages 210-211

(2) et (5)-Bouguessa (Kamel) : Maghrébins en France, article : Mode de vie et reproduction : la communauté algérienne en France pendant la colonisation, Ibid. Page 60.

(4)-Simon (Jacques) : L'immigration algérienne en France, des origines à l'indépendance. Ed. Paris-Méditerranée, Paris, 2000, page 213.

Situation globale de l'émigration en 1950 par commune mixte

Communes	Fort National	Djurdjura	Haut Sebou	Draa-El Mizan	Mizrana	Azelfoun	Soummam	Akbou	Guergour	Biban
<b>Population</b>	80 448	81 770	69 146	71 769	44 000	34 000	133 560	80 556	81 090	66 067
<b>Densité</b>	239 h/km <sup>2</sup>	246 h/km <sup>2</sup>	123 h/km <sup>2</sup>	153 h/km <sup>2</sup>	114 h/km <sup>2</sup>	83 h/km <sup>2</sup>	114 h/km <sup>2</sup>	103 h/km <sup>2</sup>	77 h/km <sup>2</sup>	39 h/km <sup>2</sup>
<b>Hab./ km<sup>2</sup></b>										
<b>nombre d'émigrés en France</b>	7910	6 559	6 161	4 662	1 200	1 632	13 769	6 480+ 1577	5 067	7 000
<b>% émig/ P. totale</b>	9,8 %	8 %	8,5 %	6,5 %	2,7 %	4,8 %	10,4 %	8 %	6 %	10,5 %
<b>% émig/ pop. Act. Mase.</b>	39,3 %	32 %	36 %	26 %	11 %	19 %	41 %	32 %	25 %	42 %
<b>Montant des sommes transférées en MF(1948)</b>	700 MF	300 MF	179 MF	167 MF	?	?	313 MF	100 MF	147 MF	233 MF
<b>Somme par Emigré en F. 1948</b>	87500	45 500	29 050	35 820	?	?	22 490	15 380	29 010	33 290

\* Source : Alain Mahé ; Histoire de la Grande Kabylie. Ed. Bouchene, Paris 2001. P. 380

Jusqu'aux années soixante-dix, « généralement, le mouvement migratoire s'étend du début du printemps à la fin de l'été. A l'intérieur de cette période, le moment précis est choisi en fonction des fêtes religieuses et des autres cérémonies célébrant mariages et circoncisions. » (1)

L'appréciation de la durée moyenne des séjours en France semble difficile, tant les données chiffrées manquent en ce domaine : « le plus souvent, la durée de travail dans les usines et les mines est de dix-huit mois à deux ans. » (2)

Mais certains émigrés, pour différentes raisons, rompaient le contact avec les leurs et passaient plusieurs années en France (en général de cinq à vingt ans) sans revenir. Devant cette situation, un membre de sa famille : un frère ou un cousin, se chargeait lui-même en personne, de le retrouver et de l'emmener au pays.

### 5.3.2- Deuxième phase :

Le paysan a cessé d'être ce qu'il était en se détachant de sa condition initiale. En délaissant ses terres et les travaux agricoles pour un emploi salarié non agricole, il rompait ainsi son lien avec la communauté paysanne et villageoise. Désormais, le travail a cessé d'être à lui-même sa propre fin et surtout sa propre mesure, au titre de fonction sociale totale, il est devenu un moyen de gagner un revenu en argent « ...l'adoption de la disposition calculatrice qui incline à mesurer la rentabilité de l'effort à son produit en numéraire a conduit à considérer l'activité traditionnelle comme une corvée de peu de sens et de profit... » (3)

La différence est de taille entre l'émigration d'entre les deux guerres et celle des années cinquante et d'après indépendance « N'étant plus une mission confiée par le groupe à l'un de ses membres, mais l'acte d'un individu agissant de son propre chef et pour son propre compte, l'émigration devenait une entreprise individuelle dépouillée de son objectif initialement collectif. » (4)

L'émigration ayant changé de signification et de fonction, elle a dû se réorganiser de fond en comble : d'une génération d'émigré à l'autre, se sont les modalités de séjours en France et par la suite, les rapports à l'émigration elle-même qui se sont modifiés. (5)

Cette phase de l'émigration se caractérisait par :

---

(1)-Khellil (Mohand) : L'exil kabyle, l'Harmattan Paris 1979, p.101

(2) Bouguessa (Kamel) : Maghrébins en France, article : Mode de vie et reproduction : la communauté algérienne en France pendant la colonisation, Ibid. Page 60.

(3)-Bourdieu (Pierre)-Sayad (Abdelmalek) : Le déracinement, la crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie. Editions de Minuit, Paris, 1964, page 102.

(4) et (5)-Sayad (Abdelmalek) : La double absence. Ibid. pages : 69 et 74.

### 5.3.2.1-L'émigration-immigration familiales

L'émigration familiale commença très progressivement en Kabylie vers les années 1935-1937. Mais à cette date, on comptait seulement une quinzaine de familles immigrées en France. Ce phénomène commença à prendre quelque ampleur à partir du déclenchement de la guerre de libération et s'accéléra de façon vertigineuse à partir de l'accession à l'indépendance nationale. (1)

L'émigration algérienne a cessé d'être une émigration de travail, masculine et adulte pour devenir une immigration de 'peuplement'

Le Massif central Kabyle a été beaucoup plus affecté par l'émigration familiale que le Haut Sebaou ou la chaîne côtière. (2)

### 5.3.3- Troisième phase : l'existence d'une communauté algérienne aujourd'hui en France

Aujourd'hui, la majorité des émigrés en France, qui sont nés et ont grandi en Kabylie, malgré l'éloignement géographique, éprouvent un attachement affectif envers leur pays. De ce fait, ils se sentent en proie à une pression provoquée par deux pôles opposés : l'un les attire vers le milieu de leur intégration qui est la France et l'autre les attire vers leur société d'origine. Cette alternative est vécue par eux, quotidiennement, avec beaucoup d'amertume et de déchirure.

Les hommes et femmes appartenant à cette catégorie d'émigrés, interrogés, dans le cadre de cette étude, sur leurs projets d'avenir, une fois retraités, sont tous catégoriques : rentrer au pays pour terminer les jours qui leur 'restent' paisiblement et parmi les leurs.

Les femmes émigrées ont rejoint leurs maris en France aux environs des années soixante et soixante-dix, par la simple décision de ceux-ci. Ces femmes, cependant, sont restées dans leurs profondeurs, des villageoises qui ne sont pas coupées de leur milieu d'origine et ce, grâce à la communauté kabyle en France. Les relations sociales au sein de la communauté immigrée, se nouent et se renforcent, à partir d'un système de relations assez complexe basé sur certains critères linguistiques, régionaux et même villageois. En effet, une femme émigrée a la chance de nouer des relations sociales (échanges de visites, invitations mutuelles aux fêtes...) avec une femme de sa communauté villageoise plus qu'avec une femme émigrée d'origine Maghrébine ou d'une autres région de l'Algérie en dehors de la Kabylie et par conséquent, non seulement l'ensemble des pratiques sociales de son milieu restent vivaces en elle mais elle préserve sa langue aussi. Mais le déséquilibre apparaît au niveau de la transmission de son 'savoir' et de 'sa langue' à ses propres enfants nés en France. \*

---

(\* ) Il faut rappeler que le douar d'Ilouen Oumalou, à l'instar d'autres localités du Haut Sebaou, n'a pas bénéficié de la scolarisation pendant la période coloniale, pourtant généralisée dans les communes mixtes de Grande Kabylie.

(1) et (2)- Mahé (Alain) : Histoire de la Grande Kabylie, Ibid. Page 339.

De ce fait, le décalage se creuse de plus en plus entre la mère immigrée et ses enfants, intégrés totalement dans la société d'accueil à cause de la différence dans la perception que chacun a du monde social.

Ce déséquilibre apparaît nettement lorsque les parents immigrés décident de rentrer définitivement au pays, leurs enfants, généralement, n'approuvent pas cette décision, ce qui provoque souvent, des conflits etc. Un grand nombre de ces ménages qui rentrent pour passer les grandes vacances d'été au village, construisent des habitations qu'ils équipent de moyens du confort moderne. Sur les ...maisons que compte le village, plus de la moitié qui ne sont occupées qu'épisodiquement (sur une moyenne de 2mois sur 12)

## **Chapitre : Exemple du village Mezeguene**

Situé sur une zone montagnarde étirée vers la frontière sud-est de la wilaya de Tizi-Ouzou, Le village Mezeguene est le plus proche du flanc Nord du Djurdjura, *adrar b-bwedfel*, 'la montagne de la neige' comme le surnomment les villageois. Il est, de ce fait, à une vingtaine de kilomètres d'Akbou (Bejaia). D'une altitude de 1000m, il fait face à Iferhounene qui se trouve presque à la même altitude (1100m). Comme il est distant du chef lieu de la commune Tizi N Thouda, de 13 kilomètres environ.

Mezeguene est traversé par deux chemins en son centre : l'un chemin de Wilaya menant d'Azazga à Akbou, l'autre un chemin communal, reliant les villages de cette commune aux différents villages et localités voisines.

Le village Mezeguene, avec le petit hameau voisin Ikherban (groupe de familles agnatiques), distant de quelques mètres, forment un seul *ttufiq*, fraction dirigée aujourd'hui par le comité du village Mezeguene.

### **1- La population**

Le village *Mzeggen* (Mezeguene) (avec le petit hameau *ixerban*, (Ikherban) qui lui est annexé), comptait, d'après RGPH 1998, plus de 1736 habitants (dont 889 femmes). (1) Ce chiffre devait atteindre, en 2005, d'après les estimations approximatives du D.P.A.T de la wilaya de Tizi-Ouzou, 1937 habitants, dont 260 sont de ménages.\* (2) De ce fait, ce village est classé le plus peuplé de la commune.

### **2- Transformations dans les manières de construction et d'habitat au village Mezeguene**

Avec l'apparition des nouvelles habitations de style 'moderne', l'aspect extérieur du village Mezeguene est complètement métamorphosé. Ainsi on peut distinguer aujourd'hui, une nouvelle réorganisation spatiale au sein de ce village. Constitué de deux parties distinctes : l'une représente l'ancien village, implanté sur le point le plus haut de la montagne ; une crête dépassant les 1000 mètres d'altitudes, l'autre représente la partie modernisée, constituée de nouvelles constructions qui s'écartent du village en longeant les chemins, en contrebas et en amont de l'ancienne *taddart*, le village prend, de plus en plus, un aspect desserré.

De ce fait, la partie ancienne apparaît aujourd'hui, abandonnée, il y a même certaines maisons tombées en ruines, qui ne sont jamais rénovées, en faveur d'une autre partie plus moderne acquise au développement.

Les maisons modernes sont très différentes des anciennes dans le style, les matériaux de leur construction, leur aménagement intérieur et leur coût.

On peut classer les nouvelles constructions du village étudié, en deux exemples distincts :

---

(\*) Le président du comité du village Mezeguene, annonce le nombre de 300 ménages.

1- (source : la daïra de Bouzeguene) d'après le RGPH de 1998)

2-La direction du Développement et de l'Aménagement du Territoire (D. P. A. T) de Tizi-Ouzou

1-Type de construction d'immeubles à plusieurs étages, sur des surfaces réduites, supportés par les piliers pour compenser la déclivité des versants, qui s'implantent le long et en contrebas des chemins carrossables.

2-Type d'habitations construites sur des surfaces relativement plates, situées généralement à proximités des champs cultivés autrefois, mais partiellement délaissés par leurs propriétaires.

### **3- L'aspect extérieur des habitations**

L'aspect des nouvelles habitations varie selon l'endroit sur lequel elles sont construites. Elles prennent l'aspect d'immeubles à plusieurs niveaux, quand elles sont bâties sur une superficie réduite qui ne permis pas d'extension, comme celles qui donnent accès direct sur un chemin carrossable. Mais, dès que les contraintes de l'espace sont levées, elles changent de style et de dimensions pour prendre l'aspect de villas, et parfois même de forteresses, surtout lorsqu'elles sont bâties en plein champs.

Ces habitations sont construites dans la majorité des cas, par des personnes bénéficiant des revenus de l'émigration. De ce fait, des changes importants en devises, sont investis, en grande partie, dans la construction : d'après le président du comité de village Mezeguene, en plus de quelques 45 ménages \* vivant en France et qui viennent périodiquement (les vacances d'été), beaucoup de familles, comptent parmi leurs membres, un homme bénéficiant d'une retraite de France.

#### **- 1<sup>er</sup> exemple d'habitations : villas à proximités des champs.**

En général, la maison est construite sur une surface considérable, surtout quand elle est construite à proximité d'un champ appartenant aux propriétaires.

Une fois le portail franchi, on pénètre dans la cour, *Ihara*. Dans ce genre d'habitations, l'intention d'exploiter un maximum d'espace est affichée. La proximité des champs, en plus de l'exploitation agricole, domaine des femmes en général, (jardin potager que les femmes aiment exploiter au printemps et l'été afin d'assurer quelque légumes à leurs familles, permet de s'occuper des arbres fruitiers (pruniers, poiriers, amandiers, vignes...) et l'élevage de quelques animaux domestiques (poules, lapins...etc.

#### **- 2<sup>ème</sup> exemple : Immeubles donnant accès sur chemins carrossables :**

Il s'agit, dans ce cas, de construire des habitations sur des terrains accidentés et exigus, ne dépassant pas quelques mètres carrés. L'aspect vertical de ces immeubles à plusieurs étages, ressemble à toutes les habitations de milieux montagnoux qui bénéficient de voies de communications. Les rez-de-chaussée de ces immeubles sont essentiellement exploités dans les activités commerciales (garages, commerces...)

---

(\*) Données approximatives de 2005. Source : La Direction de Planification et de l'Aménagement du Territoire de la wilaya de Tizi-Ouzou

D'une façon générale, on peut distinguer dans l'espace habité, deux lieux différents dans l'habitation moderne :

#### **4- L'intérieur des habitations modernes**

L'aménagement intérieur de ces constructions, qui assurent, en plus du confort à ses propriétaires, se dotent de moyens adéquats pour une vie décente. De ce fait, elles changent de style et s'équipent à l'occidentale : meubles modernes (lits, armoires glaces, tables et chaises, etc.)... etc.

##### **4.1- Coté moderne :**

-Un salon, salle à manger au rez-de-chaussée : équipés de meubles modernes : bibliothèque détournée de sa fonction initiale pour se transformer en range-vaisselle, canapés ou fauteuils, cheminée au coin de l'angle, table et chaises, tapis... Dans la majorité du temps, ils sont laissés propres et jalousement ordonnés. Ils sont, par conséquent, généralement fermés aux membres de la famille, surtout les enfants. Ils sont réservés à accueillir les invités de marque surtout le salon). Ils sont le lieu où l'on aime exposer les objets de valeur parce qu'ils sont censés refléter une image valorisante de la maisonnée aux étrangers. Mais chez certaines familles, surtout chez les familles étendues (en plus du père et de la mère, leurs fils mariés et leurs familles), c'est dans cet endroit que les hommes prennent leur repas. Les femmes et les enfants, quant à eux, préfèrent une grande pièce polyvalente qui rappelle l'*axxam* traditionnel, comme on le verra plus tard.

4.1.1- La cuisine, elle aussi moderne, avec cuisinière, réfrigérateur, évier...mais les femmes préfèrent la cuisson sur les fourneaux à gaz circulaires, *tabuna*, surtout pour cuire la galette quotidienne *ayrum*.

4.1.2- Des chambres à coucher aux niveaux supérieurs : dans la majorité des cas, les nouvelles habitations se composent de plus d'un niveau. Chaque appartement contient des pièces aménagées en chambres à coucher pour les couples et les adultes non mariés, d'une salle de bain et de toilettes. Cependant, l'utilisation de la salle de bain par les femmes est très rare, cela varie avec l'âge. Les vieilles femmes préfèrent prendre leur douche ailleurs comme on verra plus tard.

A part les hommes de la maison (en général le père, le fils aîné, le grand-père) qui se retirent dans leurs chambres, les autres membres de la famille (les femmes et les enfants en bas âge) ne s'y rendent que pour dormir.

##### **4.2- Coté traditionnel**

L'aménagement de l'habitation se fait souvent sur le mode traditionnel. Une pièce sert de séjour polyvalent. Dans, presque, toutes les habitations nouvellement construites, un fait nouveau mérite d'être signalé : il s'agit d'aménager, par les membres de la famille, d'un espace pour le quotidien. En effet, dans chaque habitation, il existe une grande pièce construite au rez-de-chaussée, qui joue presque le même rôle que l'*axxam* traditionnel.

Elle est généralement communicante avec la cuisine ou accolée à elle. Spacieuse, et équipée d'une chaudière, les femmes la trouvent adéquate pour passer la plus grande partie de leur journée. Elle rassemble les membres de la famille pendant la journée,



Nouvelle construction donnant accès sur une chemin carrossable



Nouvelle maison construite sur une surface plate (ici un champ de blé cultivé au passé)

surtout en hiver. Elle est lieu de prise des repas, surtout les femmes et les enfants. C'est dans cette pièce que les femmes vaquent à leurs tâches quotidiennes : elles aiment y pétrir la galette, rouler le couscous en s'asseyant par terre ou en s'affairant sur une table basse posée à cet effet.

Mais cette pièce ne peut être comparée à l'*axxam* traditionnel, pour la simple raison que celle-ci n'est pas conçue à jouer le rôle l'*axxam*.

Les vieilles femmes, l'utilisent encore comme un endroit où elles aiment prendre leurs douches et ce, derrière la porte d'entrée, comme elles faisaient jadis. En interrogeant une vieille du village Mezeguene sur ce qui l'empêche d'utiliser la salle de bains ? Elle répond qu'elle n'arrive pas à s'adapter à sa surface glissante par peur de perdre son équilibre et de faire une chute.

Il faut noter que c'est dans cette grande pièce encore, que les femmes aiment installer le métier à tisser. Celles qui tissent encore de nos jours, implantent deux piquets en fer, *tigvestin* (sing. *Tagvest*), scellés à une distance d'environ 2 mètres, l'un de l'autre. Notons que la règle qui consiste à mettre le métier le long du mur qui fait face à la porte n'est pas suivie par toutes les femmes de ce village, à cause de la disponibilité de l'électricité.

Done, de ce qui précède, on remarque que cette grande pièce a récupéré presque toutes les fonctions de l'*axxam* traditionnel sur le côté matériel, mais qu'en est-t-il des fonctions symboliques ?

## **5- Réorganisation de l'espace et disparition des croyances anciennes**

Il est nécessaire de savoir quels effets les maisons modernes, vont produire sur les structures culturelles et symboliques anciennes ?

Les maisons nouvelles assurent le confort matériel à leurs occupants, mais restent inadaptées et perturbent de ce fait, les habitudes spatiales héritées des ancêtres. Les femmes gardiennes de la maison et des tâches domestiques, organisent aujourd'hui leurs activités en fonction des nouveaux espaces mais en les modifiant (en moins une partie de cet espace) en continuant de se comporter selon les modèles anciens de l'habitat. Elles s'efforcent de s'adapter à la modernité tout en continuant à répondre aux modes de vie anciens. L'aménagement de la grande pièce en espace quotidien reflète donc la volonté de continuer à obéir aux modèles anciens de l'habitat.

L'aménagement intérieur de la maison traditionnelle, était une affaire propre aux femmes, elles décoraient les murs, installaient les grandes jarres à provisions et creusaient le foyer... Les hommes ne s'occupaient que du côté extérieur. Cependant, aujourd'hui, la femme ne participe à aucune tâche dans la construction de sa maison. Son rôle est réduit au maximum : une fois la maison achevée, elle installe les meubles et range la vaisselle. Désormais la maison que la femme va habiter, ne porte aucune empreinte de sa personnalité.

Même lorsqu'elle manifeste sa volonté de maintenir le rôle de l'*axxam* traditionnel, en aménageant dans la nouvelle construction, une grande pièce pour les tâches quotidiennes, le rôle mystique de l'*axxam* traditionnel a complètement disparu.

Ainsi, le support matériel aux pratiques rituelles anciennes a complètement disparu sous l'effet de la modernité : l'*axxam* était avant tout, un temple et un lieu de religiosité de la femme : chaque coin, chaque objet avait, pour elle, un sens symbolique. Le foyer, *lkamun*, n'était pas seulement un instrument de cuisson, une cuisinière au sens moderne ; il représentait le 'nombril', *timit*, de la maison autour duquel les membres de la famille s'unissaient le soir pour se 'chauffer' et se 'communiquer'. Il était instrument unificateur et lieu de transmission de 'savoir' des vieilles. Les piliers, le foyer, le moulin à grain, les *ikufan*...etc. tous avaient leurs places dans la maison traditionnelle.

Sous l'ampleur du changement social économique comme la sortie des villages de l'isolement, l'électricité, la télévision, la généralisation de la scolarisation surtout des filles, la vie quotidienne dans les villages actuellement, s'est métamorphosée.

Il y a donc un conflit de taille entre un modèle imposé de force, importé de l'extérieur et un modèle ancien local, qui malgré son archaïsme, manifeste sa résistance au changement.

L'habitat moderne vu l'étendue de son espace et les moyens qu'il assure (la disponibilité de l'électricité, le gaz, l'eau...), renforce l'isolement de l'individu du reste du village et de sa famille.

#### **6- Espace tissage dans les nouvelles habitations :**

Il n'existe pas d'espace tissage à proprement dit, mais toutefois, il fait noter que dans le village étudié, les femmes installent le métier à tisser dans la pièce polyvalente décrite déjà, et dans laquelle les femmes aiment vaquer à leurs tâches quotidiennes. Elle est suffisamment éclairée avec une fenêtre qui donne généralement sur la cour.

L'installation du métier à tisser n'exige pas forcément le mur qui fait face à la porte, cette règle n'est presque pas suivie aujourd'hui, à cause de l'éclairage suffisant de cette pièce, pendant la journée et la disponibilité de l'électricité pendant la nuit, ce qui a favorisé le travail du tissage la nuit, surtout par les jeunes femmes qui tissent à n'importe quel moment de la journée ou de la nuit.

En effet, elles ne se réfèrent ni au temps ni aux moments fastes et néfastes. Tous les jours de l'année sont favorables pour l'activité. Leur but est avant tout, produire un tissage (généralement une couverture) destiné dans la majorité du temps, à la vente. Donc, c'est la valeur marchande du tissage, qui détermine le travail en augmentant la quantité, si leur produit est trop demandé (surtout en été) ou en le diminuant si les conditions ne sont pas favorables.

Les rites et les croyances qui régularisaient le travail ont complètement disparu. Même si certains rites persistent encore comme l'immolation d'une poule ou d'un lapin à l'ourdissage d'un tissage coloré, le sens initial de ce geste a disparu et les femmes n'ont gardé cette pratique que parce qu'il leur offre l'occasion de consommer la viande en commun. Par contre, son intention rituelle comme sacrifice destiné aux génies gardiens de la maison n'est plus évoqué.

## **7- Le métier à tisser aujourd'hui**

Il est le même cadre archaïque utilisé par les femmes anciennes, sans aucune modification dans le mode de son fonctionnement. C'est un métier de haute lisse, de type archaïque, muni de deux montants et deux ensouples, l'une supérieure et l'autre inférieure. Cependant, dans la région d'Iloula-Oumalou, les forgerons du village d'Aït Laaziz ont innové, en fabriquant des montants en fer, munis d'un trépied qui ne demande pas de support pour le fixer au mur. Les montants en fer sont percés dans leurs deux extrémités pour permettre d'y fixer les deux ensouples en bois.

Ce genre de métier présente l'avantage d'être transportable et léger en même temps. Mais, les modifications, survenues dans l'outillage du métier à tisser traditionnel, ne sont pas généralisées à tous les métiers du village. Seules quelques jeunes femmes les ont introduites.

Le métier à tisser aujourd'hui, encore, est considéré comme un outil précieux qui compte largement dans les revenus de nombreux ménages.



Espace aménagé au métier à tisser dans les nouvelles habitations. Des piquets en fer scellés dans le mur pour soutenir le métier à tisser

## Chapitre : Le tissage dans le village Mezeguene :

### **Introduction**

Malgré l'introduction des produits manufacturés et les nouvelles habitudes vestimentaires, qui ont provoqué la disparition du vêtement traditionnel, le tissage de couvertures de laine, sous son aspect de travail féminin, domestique kabyle, s'est maintenu jusqu'à nos jours dans certains villages de Kabylie.

Le cas du village Mezeguene situé dans la commune d'Iulloula Oumalou en Haute Kabylie, illustre bien l'enracinement du tissage comme une activité de haute importance qui, en s'adaptant aux exigences de la vie moderne, reste vivace encore de nos jours : Sur les 300 ménages\* que compte le village de Mezeguene et le petit hameau ilkherban (sing. Taxerrubt : qui signifie groupe de familles), il n'existe pas moins d'une soixantaine (60) de tisseuses de tous âges. Cependant, un travail du recensement sur le nombre exact de femmes qui tissent actuellement est très difficile à réaliser pour la simple raison que cette activité est intimement liée aux conditions sociales et économiques que vit la région et même tout le pays.

En effet, beaucoup de familles ont subi de plein fouet, les retombées de la crise économique de ces dernières années (le chômage, la cherté de la vie etc.), devant cette situation, certaines femmes n'ont pas trouvé de meilleur moyen, afin de contribuer aux multiples dépenses de leurs ménages (la scolarisation, le transport...), que de reprendre les travaux de tissage qu'elles avaient abandonnés auparavant.

Il est important de rappeler que dans cette région, le tissage comme activité féminine domestique était très répandue, il y a moins d'un demi-siècle chaque maison avait son métier à tisser. Donc le tissage comme activité féminine est très ancrée dans les mœurs des femmes de cette région, qu'elles tiennent à transmettre à leurs filles.

Même si la scolarisation des filles dans ce village est très élevée (surtout au niveau primaire et fondamental), les grandes vacances de l'été se présentent pour elles, comme une période favorable pour l'apprentissage du métier à tisser.

Aujourd'hui, même celles qui ne tissent pas savent le faire et n'hésitent pas d'y recourir en cas de besoin en argent. Donc il n'est pas étonnant de constater que la majorité des femmes du village ont durant leur vie, tissé la laine soit pour satisfaire des besoins familiaux (les couvertures sont très utilisées en hiver, pour se couvrir efficacement contre le froid de l'hiver, (il faut en moins 5 couvertures) ou pour la vente.

## **La situation sociale des tisseuses professionnelles**

Les chiffres donnés ici, sont tirés d'un échantillon de 33 tisseuses qui appartiennent toutes au village Mezeguene. Interrogées dans le cadre de ce travail, à l'exception d'une femme de 68 ans, fileuse et tisseuse de son état, toutes les autres, sont d'un âge moyen qui varie entre 20 et 50 ans. Une vingtaine parmi elles (24) tissent pour la vente (des professionnelles).

Leurs situations familiales varient d'une tisseuse à une autre, mais plus de la moitié de celles interrogées, (une vingtaine) sont des célibataires (quelque unes dépassent la trentaine même), 8 sont mariées et 4 sont, soit veuves ou divorcées.

Malgré l'instruction des filles qu'on pousse, pour certaines, jusqu'à l'université, (à part 6 jeunes filles : 3 universitaires qui tissent à cause de chômage et 3 qui poursuivent une formation professionnelle après la terminale), presque toutes les tisseuses interrogées ont un niveau d'instruction soit modeste (primaire et moyen) ou n'ont carrément jamais fréquenté l'école. Ces dernières, sont pour la majorité des femmes qui sont nées avant ou pendant la guerre de libération nationale.

Les jeunes filles, même instruites, apprennent le tissage comme un métier pour affronter les moments difficiles de la vie (le chômage, le veuvage, le divorce...), mais apprennent également à coudre des robes kabyles pour la vente.

Ce qui est intéressant de soulever comme remarque est l'intensité de l'activité des femmes de ce village. A côté du tissage, qui est pratiqué pendant presque toutes les saisons de l'année, il n'est pas surprenant de découvrir des femmes qui tressent différentes sortes de ceintures pour la vente ou brodent des fichus de tête, 'imendyal'.

En bref, quelle que soit la situation sociale des tisseuses, que ce soit des célibataires ou mariées, veuves ou divorcées, elles tissent pour subvenir à leurs besoins en argent.

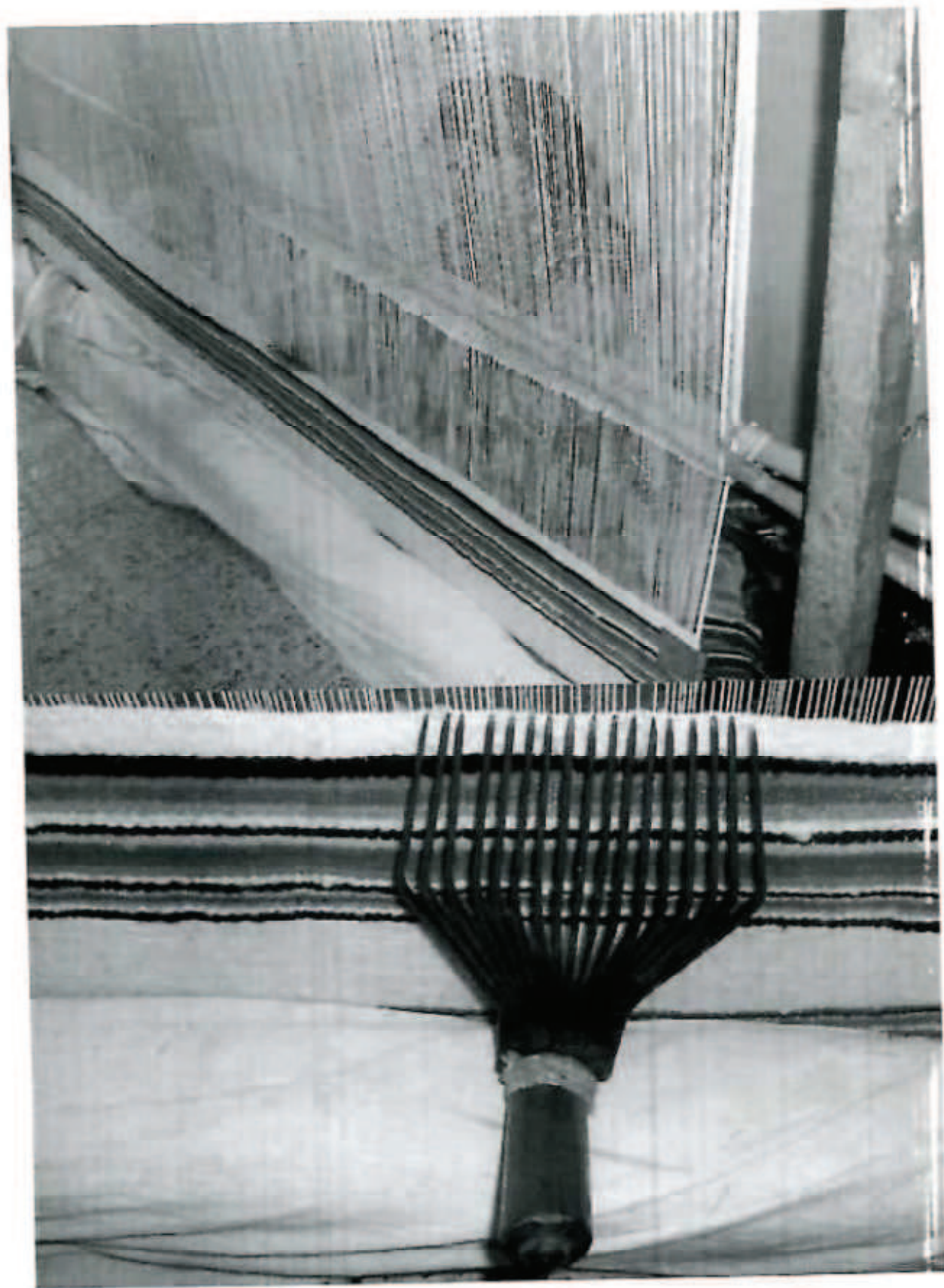
Les jeunes filles et femmes, restées au village, qui ont un niveau d'instruction, primaire ou moyen, sont les plus attirées par ce genre d'activité.

### **Les tisseuses qui sont-elles ?**

Elles sont des femmes du village représentant toutes catégories d'âge et de niveau d'instruction. On peut les classer en deux catégories : les spécialistes et les tisseuses d'occasions :

**I-Les tisseuses d'occasions** : sont presque toutes les femmes du village qui en accumulant la laine des toisons des moutons sacrifiés durant les précédentes fêtes de sacrifice, *L'Aïd tameqwrant*, la lavent, la cardent et la filent ensuite pour la tisser enfin comme couvertures. Toutefois, seules quelques vieilles femmes savent encore carder et filer la laine de nos jours. Il arrive qu'une femme qui désire tisser un *axellal*, couverture blanche sans motifs, envoie sa laine aux villages voisins pour cet objectif, surtout si la femme est jeune et ne sait pas carder et filer. Les fileuses, même si elles deviennent rares, fixent le prix à 600 dinars pour un kilogramme de laine.

Le genre de couvertures les plus tissées par les femmes dans le cadre domestique familial sont les couvertures blanches, (appelées improprement *ixellalen*). Il faut noter enfin que les tisseuses d'occasions tissent pour satisfaire les besoins familiaux en couvertures mais il arrive qu'une femme, devant le besoin propose son œuvre à la vente.



En haut : une tisseuse en train de tisser une couverture  
En bas : 'ayazil/timcet', un peigne à tasser.

**2- Les spécialistes, *timetjarin*** (celles qui commercent) : sur les 33 tisseuses interrogées, 27 d'entre elles, confirment qu'elles tissent pour la vente : "*nzett i Ilijara*", « On tisse pour la vente » disent-elles. Ce chiffre augmente ou baisse selon les conditions et même les saisons : il arrive pour une étudiante à l'université de geler son activité en hiver pour la reprendre de nouveau en été pendant les grandes vacances. Il existe deux procédés de vente :

**A- la vente après tissage :**

La tisseuse confectionne des couvertures sans se plier à l'exigence de la cliente. Elle tisse généralement des couvertures blanches ou décorées en connaissance de la demande sur le marché de couvertures. Elle achète donc, avec ses propres moyens les quantités nécessaires en laine, en fils et en coton.

Celles qui suivent ce genre de procéder, sont des femmes qui ont les moyens de se déplacer en dehors du village pour l'acquisition de la matière première, en grandes quantités et à des prix raisonnables chez les grossistes.

**B -La vente avant tissage (ou sur commande) :**

C'est la méthode la plus suivie par les spécialistes à cause des garanties qu'offre ce genre de procédé à la tisseuse. En effet, celle-ci, une fois sollicitée par une cliente ou plusieurs à la fois, en recevant la commande, s'assure, que son produit sera vendu à l'avance. Elle reçoit donc, soit de l'argent nécessaire pour l'achat de ce qu'il lui faut pour la confection de la pièce demandée ou directement la quantité en la matière première nécessaire pour ce genre d'activité. La tisseuse ne sera payée, qu'une fois son ouvrage est achevé.

Il faut noter que n'importe quelle femme au village peut évaluer la quantité exacte en matière première qu'exige n'importe quel tissage suivant les dimensions et le genre de tissage projeté.

Ces spécialistes tissent tout genre de couvertures, mais avouent cependant qu'elles sont plus sollicitées pour tisser les couvertures décorées, *açdil n rqem* et *azabi n rqem* surtout en été.

**Désacralisation des travaux de tissage**

Les femmes qui tissent aujourd'hui, jeunes ou moins jeunes, regardent-elles cette activité de la même manière ?

Celles qui tissent pour la vente dans le village Mezeguene sont, pour la majorité, des jeunes femmes qui ne dépassent pas 36 ans. Chômeuses de leur état, elles portent leur choix sur ce genre de 'métier' à cause des avantages qu'il leur assure : il est leur rapporte un revenu acceptable surtout pendant les périodes estivales, sans se déplacer en dehors du village.

Les périodes choisies par les femmes pour les travaux de tissage ne sont pas déterminées comme au passé. Tous les mois de l'année sont favorables et les spécialistes surtout tissent durant toute l'année même si certaines d'entre-elles

déclarent leur préférence pour les saisons de l'automne et le printemps à cause de la douceur du temps.

Quand une tisseuse, projette d'ourdir une couverture, quelle qu'elle soit, mariée ou célibataire, elle sollicite toujours l'aide parmi les parentes (mère, tante, sœur) ou à défaut des copines.

Un fait qui mérite bien d'être relevé dans ce village étudié est la disparition presque totale de rituel du tissage parmi les jeunes tisseuses. Le climat de mysticisme et de religiosité dans lequel s'effectuait cette activité dans le passé, a laissé la place aujourd'hui, au profit que les femmes tirent de cette activité. En effet, comme il a été expliqué aux chapitres précédents, l'activité matérielle, au passé, n'était jamais détachée des pratiques rituelles et spirituelles vouées aux forces invisibles. La finalité de chaque travail, à l'époque n'était pas seulement, d'ordre matériel, mais une occasion, pour la femme, de renforcer les liens et de se réconcilier avec les puissances invisibles.

Aujourd'hui encore, les vieilles femmes (dépassant la soixantaine) par essence, conservatrices de la tradition ancestrale, essayent de leur mieux, à veiller au respect voué au tissage. Leur rôle essentiel est d'empêcher la profanation du sacré par la nouvelle génération. On ne peut décrire avec combien de patience et de bienveillance une vieille accourt pour faire descendre d'en haut le roseau qui maintient les fils de chaîne que sa fille ou sa jeune bru a négligé de faire descendre avant d'aller accomplir une tâche urgente.

En parlant du tissage les vieilles femmes disent : « *kul wa yesza rebbi-s, rebb' uzetta d bab-is* », ce qui veut dire : « Tout le monde a son créateur (Dieu), le créateur du tissage est son propriétaire ».

Avec la disparition de l'ancienne génération aujourd'hui, les pratiques rituelles liées au tissage ont totalement disparu des montagnes kabyles ; pourtant cette pratique était vivace jusqu'à une date récente. Aux environs des années soixante et soixante-dix, les vieilles femmes observaient encore certains interdits de tissage comme l'immolation d'un volatile avant chaque ourdissage d'une couverture colorée à cause de son aspect dangereux (d'après les vieilles femmes les djinns assoiffés du sang humain, sont très dangereux, d'où leur méfiance à leur égard).

Donc la disparition des pratiques rituelles chez les tisseuses n'a jamais été subite mais progressive. Elle subit des résistances de la part de celles qui les pratiquent mais perdent leurs significations originelles avec le temps.

La désacralisation du travail de tissage est plus apparente chez les jeunes filles et jeunes femmes plus que les vieilles personnes. L'élément âge est très important dans la relation entre la tisseuse et les pratiques rituelles.

## **Chapitre : Les Techniques**

### **1-La matière première : La laine acrylique**

Les femmes appellent la laine acrylique en pelotes : *tadut b-bweclili*, elles l'achètent, sous forme de bobines (pelotes) de 35 grammes environ, chez les commerçants du village ou à défaut, dans les villes les plus proches telles Azazga, Bouzguene,. Certaines tisseuses interrogées, avouent qu'il leur arrive même, de confier l'achat de cette laine aux étudiantes universitaires qui font la navette entre leur village et la ville de Tizi-Ouzou- surtout devant la mauvaise qualité disponible aux épicerie du village. Son prix varie entre 18 et 20 dinars la bobine.

On entend par laine acrylique : fibre textile synthétique, obtenue par polymérisation du nitrile acrylique. (1)

L'acrylique est un dérivé du propène : en chimie le propène est un gaz incolore du groupe des alcènes, obtenu par traitement des hydrocarbures, utilisé notamment pour fabriquer des matières plastiques, des solvants ou des textiles synthétiques. (2)

D'après Johnson A.William « La polymérisation radicalaire du propène nitrile (acrylonitrile) produit un matériau très souple qui est surtout utilisé en tant que fibre textile... Le terme générique est celui de fibre acrylique... » (3)

#### **1.1- Historique**

Les fibres textiles furent longtemps exclusivement naturelles et constituées par des protéines d'origine animale comme la laine ou la soie ou par des matières cellulosiques comme le coton, les soies artificielles dérivées de la cellulose apparaissent à la fin du 19ème siècle.

Les fibres totalement synthétiques ne se développèrent qu'à la veille de la deuxième guerre mondiale avec notamment le nylon ou polyamide de 6,6, découvert en 1935 par Wallace Carothers et le Dr Paul Schalak.

Ces inventions marquèrent le début prodigieux du développement puisqu'il existe aujourd'hui sur le marché mondial plus de cinq mille noms commerciaux de fibres chimiques. (4)

---

(1)- (Dictionnaire : Le Petit Robert, de Paul Robert, Sous la direction de Josette Rey-Debov et Alain Rey, Paris, 1996

(2)- Encarta 2004. © 1993-2003 Microsoft Corporation. Tout droits réservés.

(3)-Johnson (A.William) : Invitation à la chimie organique. Editions de Boeck-Diffusion Sa, Paris, 2003, p. 654

(4)-Robert Perrin et Jean Pierre Scharff : Chimie industrielle. 2<sup>ème</sup> édition. Dunod, Paris 2002, p. 709.

## **2- Caractéristiques de l'acrylique**

Les fibres acryliques sont utilisées pour tisser les tissus résistants, facilement blanchissables et qui ne se rétrécissent pas. Elles ont une bonne tenue et présentent un important allongement à la rupture.

Cette laine reste la matière première la plus utilisée, elle présente beaucoup d'avantages : elle est légère, variée et prête à utiliser sans procéder aux techniques classiques de lavage, de cardage et de filage.

L'utilisation des fibres synthétiques a apporté de nombreux changements à l'économie textile, car les méthodes de production et les caractéristiques physiques de ces fibres peuvent être adaptées à des exigences spécifiques.

### **2.1- La production textile**

Les fibres synthétiques sont fournies sous forme de filaments ou de paquets de fils. Les fibres continues sont bobinées de la même façon que la soie. Les paquets de fibres synthétiques, qui comprennent de petites longueurs de fils, sont traités comme le coton et la laine bruts avant filage. (1)

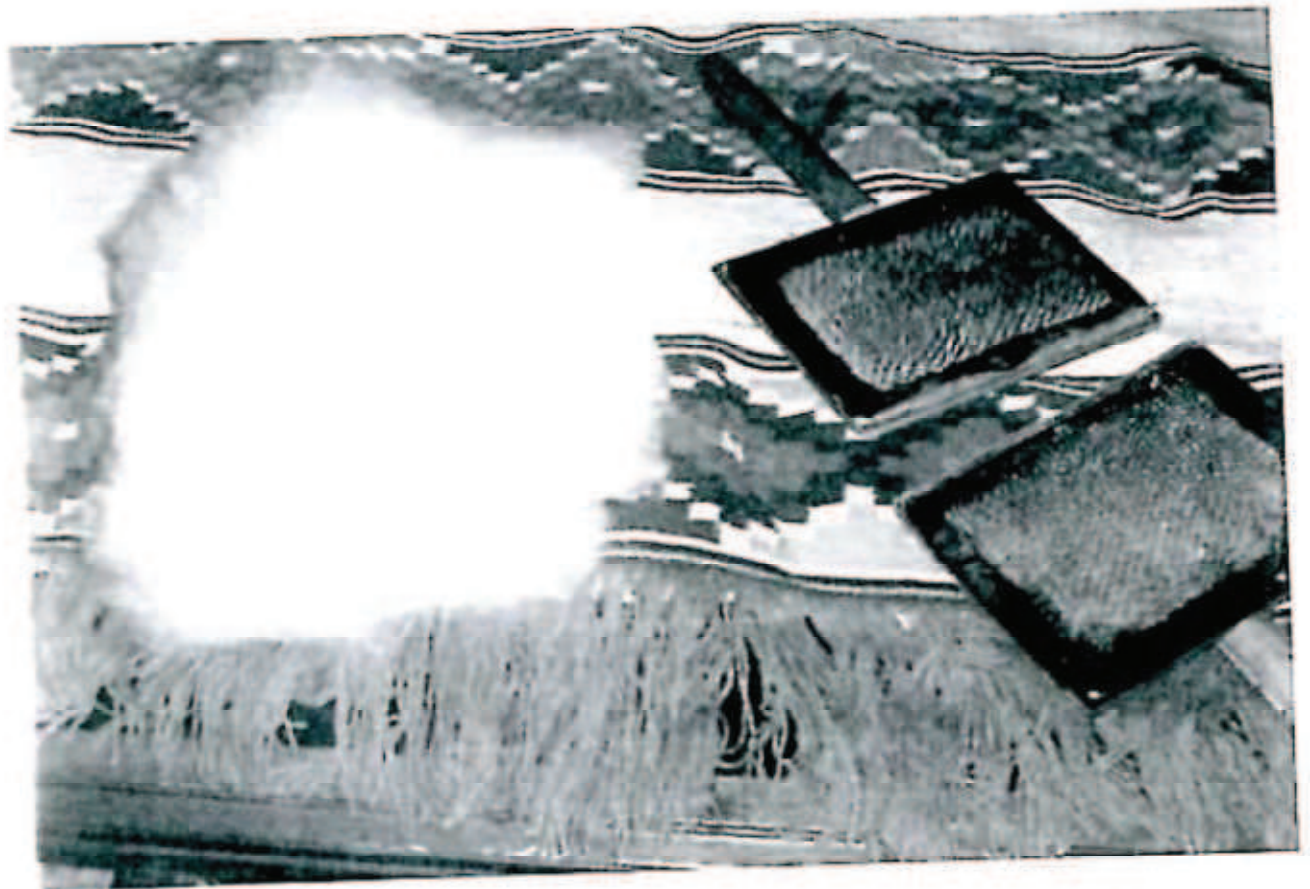
Il existe sur le marché deux sortes de laine acrylique : la laine à fibre fine et à grosse fibre. Les femmes préfèrent cette dernière parce qu'elles la trouvent de même grosseur que la laine naturelle filée. A défaut, sous la contrainte de son indisponibilité sur le marché, les femmes la remplacent par la fine laine : elles dévident, simultanément, deux bobines de la laine fine, de même couleur, qu'elles embobinent en une seule. Elles obtiennent ainsi, une grosse bobine à deux fils.

---

(1)- © 1993-2003 Microsoft Corporation. Tout droits réservés.



A gauche : ancien tissage et à droite un nouveau. L'introduction de la laine acrylique est plus nette ici. (Photo prise à Aït-Hichem en été 2006)



Utilisation de la laine naturelle dans certains tissages. Quelques rares femmes la cardent encore

### 3- Les travaux préliminaires de tissage

Les opérations classiques de lavage, de séchage, de triage, de cardage et enfin le filage de la laine, ont presque toutes disparu aujourd'hui, grâce à l'introduction de la laine synthétique (acrylique) comme matière de base à la place de la laine naturelle.

En effet, l'adoption toute récente (aux années quatre vingt) de la laine acrylique dans le tissage illustre bien la prédisposition du 'milieu' (d'après la formule chère à Leroi-Gourhan) à accueillir cette innovation. (1) L'utilisation de la laine acrylique comme matière de base s'est avéré idéale. Plusieurs facteurs objectifs ont encouru à remplacer la laine naturelle par la laine acrylique.

La laine naturelle, pour être prête à utiliser, doit subir plusieurs opérations (comme on a déjà vu au chapitre : Techniques), en commençant par son achat au marché comme matière brute ou sa tonte sur le dos des brebis jusqu'au filage en passant par les opérations de lavage, séchage, triage, et cardage. Ces multiples opérations nécessitant un temps assez long, sans parler des difficultés de chaque opération (le lavage exige un séchage au soleil qui prend des jours), le triage demande un travail fatigant : débarrasser la laine de ses impuretés puis le triage en plusieurs qualités de laine qui prend encore beaucoup de temps (une quantité considérable ne peut fournir que peu de laine de qualité), le cardage prend des semaines et filage reste la plus difficile opération.

Les inconvénients de la laine naturelle ne se posent pas seulement au niveau des difficultés de sa transformation de l'état brut à l'état usuel, mais au niveau de l'utilisation des colorants aussi. Pour obtenir des tissages décorés, comme on a vu, on doit teindre, à l'aide des colorants chimiques, les fils de laine avant tissage (*Parfois* fois, on teint les couvertures après tissage), avec le temps ces fils, disponibles au marché, les femmes les achètent en kilos. Mais l'utilisation des colorants chimiques pose des problèmes d'ordre technique. Germaine Chantréaux aux années trente, avait bien mentionné dans son important travail sur le tissage à Ait-Hichem et le Haut Sebaou, les effets négatifs des colorants chimiques sur la qualité du tissage qui perdent l'éclat de leur couleur dès les premiers lavages.

L'adoption, assez récente de la laine acrylique dans le tissage (les années quatre-vingt), à causes de ses qualités techniques et physiques, a trouvé un écho favorable auprès des tisseuses.

---

(1)-Leroi-Gourhan (André) : Milieu et technique. Chap. VIII- Les problèmes d'origine et de diffusion. Ed. Albin-Michel, Paris, 1947 et 1973. Les pages : de 340 à 350.

#### 4- L'ourdissage

Avec la vie moderne, le tissage a cessé d'être une activité féminine soumise au rythme temporel traditionnel. Cela veut dire que le respect des périodes déterminées pour ourdir ou découper la pièce tissée n'est plus suivi aujourd'hui.

La liberté de suivre son travail et d'en définir le rythme à sa guise, selon ses occupations, la femme tisseuse a cessé d'accomplir son activité dans le cadre de la familiarité et de la solidarité. Bourdieu écrit dans les années soixante, dans ce sens :

« Le temps scandé cède la place au temps mesuré et la montre commence à régler la vie de certaines catégories de gens. » (1)

Par conséquent, les moments choisis ne sont pas reconnus par le groupe ce qui n'engendre ni l'entraide des voisines ni leur reconnaissance comme c'était le cas autrefois. Désormais, la tisseuse, surtout la spécialiste, travaille dans la solitude.

Quand une tisseuse veut commencer un nouveau tissage, si elle n'est pas professionnelle, c'est-à-dire elle ne tisse qu'occasionnellement, elle sollicite l'aide des parentes (la mère et les sœurs) ou l'aide des amies comme c'est courant chez les jeunes tisseuses.

Les professionnelles, *timetjarin*, interrogées, sont pour la majorité des jeunes célibataires. Elles ourdisent leurs ouvrages elles-mêmes (ce qui était considéré comme interdit vu qu'elles ne sont pas mariées) et n'observent aucun rite. Elles affirment qu'elles ourdisent à n'importe quel jour de la semaine et n'attachent aucune importance aux phases de la lune.

Cette opération est accomplie en principe par trois femmes : chacune des deux femmes assises à une distance de deux mètres l'une de l'autre. Une troisième passe les fils de chaîne, *ustu*, de l'une à l'autre. A la fin de l'opération on leur sert pour le déjeuner, le couscous avec de la viande ou *tahbult lmerqa* (sorte de sauce où l'on trempe une galette des œufs cuits dans l'huile), car ce travail n'est pas rémunéré.

Les tisseuses professionnelles qui, pour la majorité d'entre elles tissent pour subvenir à leurs besoins ou aux besoins de leurs familles, affirment qu'elles tissent toute l'année sans discontinuité. Par contre, les jeunes filles qui poursuivent des études universitaires ou une formation professionnelle affirment, de leur côté, que vu leurs emplois du temps trop chargés en hiver, elles ne peuvent se consacrer aux travaux de tissage qu'en périodes de grandes vacances en été.

Pour monter une chaîne, on mesure 5 coudées (2m, 50cm) de fils de chaîne, *ustu*, (remplacé maintenant par la laine acrylique) mais on laisse environ 2empans, (*tardast*), en bas et en haut du tissage, pour les pompons, *tayrist*.

---

(1)-Bourdieu (Pierre) : Le déracinement. la crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie. Ed. De Minuit, Paris, 1964. Page 157

### 5- La durée que nécessite le tissage d'une pièce

Le tissage se fait chez les spécialistes à deux. Il arrive par fois, qu'une femme ne demandant pas l'aide d'une parente ou d'une amie, tisse toute seule.

La durée qu'exige le tissage diffère d'un genre de tissage à un autre d'un côté et d'une femme à une autre de l'autre côté. L'*axellal*, par exemple, d'après les tisseuses est plus facile à exécuter qu'un *açdil n rçem*.

La moyenne du temps que demande n'importe quel tissage diffère d'une tisseuse qui tisse dans le cadre domestique est qui s'occupe, en plus de tissage, de nombreuses tâches ménagères. Les spécialistes, qui tissent en général à deux, avouent que les couvertures décorées demandent plus d'attention et exigent plus du temps que les couvertures simples.

En effet le nombre de jours que demande un *Açban n rçem* dans la moyenne est de 20 jours, les coussins de 8 jours, un *azabi n rçem* : de 15 à 12 jours, *axellal* : 8 jours, *açdil* simple, couverture à rayures : 12 jours et le burnous (il est devenu rare et demande une grande expérience) demande à la spécialiste, qui tisse en solitaire, une durée de 15 à 20 jours pour l'achever.

## Chapitre : Invention de nouveaux tissages

Le changement de la matière induit le changement des techniques, lequel se répercute à son tour sur la forme, le poids et les dimensions de l'objet et aboutit par là même, à la modification du décor. D'une façon générale, la matière première et la technique de fabrication sont les éléments-clés du phénomène de changement. » (1) De ce fait, l'introduction de la laine acrylique, *tadut b-bweclili*, a contribué à de modifications importantes dans les tissages actuels :

**1-Au niveau des dimensions :** les tisseuses, surtout les spécialistes, confectionnent actuellement des couvertures décorées de petites dimensions, adaptées aux lits modernes, ne dépassant pas les 1.80x2m. Mais quand on les interroge, elles avouent qu'elles les utilisent comme des couvre-lits. Interrogées, elles avouent que les couvertures de petites dimensions, sont plus faciles à laver et s. Comme elles justifient que les frais des tissages de grandes dimensions sont plus élevés que les tissages de petites dimensions.

**2-Au niveau de la qualité :** avec l'utilisation de l'acrylique, on obtient, des tissages plus fins que ceux tissés avec la laine naturelle et surtout lisses. Au passé, le tissage d'une couverture à partir d'une trame mal filée et grossière donnait un tissage recouvert d'un léger duvet, *tameccimt*. Avec l'introduction de l'acrylique, ce phénomène a disparu : les tissages obtenus aujourd'hui, sont lisses et homogènes.

**3- Au niveau du poids :** Les tissages réalisés aujourd'hui sont plus légers que ceux d'autrefois. Si on prend l'exemple d'une couverture ancienne à rayures, (*açdil izarigen* (de 1.80x4m) tissée dans les années cinquante, elle dépasse les 9 kilo ! Alors que celle d'aujourd'hui ne dépasse pas les deux kilos.

**4- Au niveau des couleurs :** la netteté des couleurs dans les nouveaux tissages est remarquable, la laine acrylique offre un support adéquat pour la réalisation des tissus qui gardent leur netteté et leur éclat, même après lavage. Si on les compare, les tissages des années cinquante et soixante (il n'est pas possible sur le terrain de trouver des couvertures au-delà de cette date), teints suivant le procédé des teintures chimiques, on remarque que ces derniers perdent en général, leur éclat dès les premiers lavages. Sans oublier que la gamme des couleurs utilisées dans les couvertures actuelles sont plus variées, allant des plus vives aux plus pâles, sans compter les nuances obtenues dans chaque couleur. Autre inconvénient qu'il faut relever encore, c'est que la laine naturelle écriue, (sans traitement) a tendance à perdre sa blancheur et de ce fait, jaunit après lavage. Il est à relever cependant, que malgré les qualités prouvées de la laine acrylique, elle ne peut, cependant remplacer l'efficacité de la laine naturelle contre le froid.

---

Voir la photo : comparaison d'un tissage nouveau à un ancien

(1)-Benfoughal Tatiana : Questions sur L'art populaire. Editions KHAWARYSM- En.A.P. Alger 1991, page 79.

En effet, la laine acrylique est devenue un remplaçant idéal à la laine naturelle : les tisseuses l'utilisent aujourd'hui comme matière de base à tout genre de tissages. Elle est achetée chez les commerçants par paquets sous forme de bobines de dix par paquet, et la tissent directement sans aucun traitement préliminaire.

Mais, on peut s'interroger, en toute logique sur la qualité, le poids, les dimensions, et le décor des nouveaux tissages après l'adoption de la laine acrylique chez les femmes. D'une autre manière, l'utilisation de la laine acrylique a-t-elle entraîné des modifications au niveau des tissages?

Cette explication est valable, si on tient compte que les tissages actuellement, sont conçus pour servir de couvertures adaptées au lit 'moderne', les modifications survenues dans leur longueur en les rétrécissant ne font que pour renforcer cette conviction. Si, au passé, la destination initiale des couvertures était de les étaler à même le sol, pour servir de couche et de couvertures aux membres d'une même famille (en général, le père, la mère et leurs petits enfants en bas âge), cette fonction avait nécessité leur tissage en grandes dimensions.

#### 4-Les tissages d'aujourd'hui

Les couvertures qu'on confie aux tisseuses professionnelles, sont, en premier lieu, les couvertures décorées et ornées de motifs symboliques du genre *açdil n rqem*, et *Azabi n rqem*, ensuite viennent couvertures à rayures, *açdil* et les couvertures blanches, *ixellalen*.

Les tisseuses spécialistes aujourd'hui, comptent parmi leurs clientes, par ordre : les femmes du village, les femmes des villages voisins. (surtout celles du village Agoussim, descendants de marabouts qui sont frappés par l'interdit des couleurs) et à la fin viennent les parentes originaires du village mais installées dans différentes régions du pays comme Alger, Batna, Oran ou émigrées en France. Ces dernières arrivent souvent en famille, pour passer les grandes vacances de l'été.

Jusqu'à nos jours, la tradition veut, dans ce village, qu'un trousseau d'une mariée compte plusieurs couvertures -ce nombre varie selon les conditions sociales de chacune- En effet, une jeune fiancée doit compter dans son trousseau de mariée : de quatre à sept couvertures blanches, genre *axellal*, une ou deux couvertures décorées, *açdil n rqem*, avec une paire de coussins, un ou deux *azabi*, et un *açdil* simple.

Il est à noter que les couvertures genre *axellal* sont tissées par presque, toutes les femmes du village dès que le besoin se fait sentir.

Les couvertures décorées, considérées comme la pièce maîtresse du trousseau de la nouvelle mariée, sont généralement confiées aux professionnelles parce qu'elles sont difficiles à exécuter. Le décor demande une bonne maîtrise et un effort plus grand que dans le tissage de couvertures blanches.

Au village M'zeguene, les femmes tissent :

#### 4.1-Les couvertures blanches, *ihuyak* (sing. *ahyek*)

Ce sont des couvertures unies tissées en laine écriue et en coton. De larges bandes, *tidbiqin*, en laine se superposent aux rayures du coton en nombre de trois ou quatre (les rayures, (*idudan/ ičemdan*) sont séparés entre elles par une ou deux duites de laine).

Ces dernières années, les tisseuses ont tendance à remplacer le coton par la laine acrylique blanche à cause de sa disponibilité.

L'*ahayek*, pourtant connu auparavant pour son uniformité, n'a pas été épargné par le phénomène décoratif qui touche toutes les productions matérielles traditionnelles. En effet certaines tisseuses essayent d'introduire les couleurs pour ce genre de tissage en tissant une duite ou deux en laine acrylique de couleur bleue, verte, orange ou mauve entre les rayures du coton.

Autrefois l'*ahayek* atteignait les 12 coudées en longueur sur 4coudées en largeur, mais actuellement sa longueur ne dépasse pas les 8 coudées (presque 2m) chez les tisseuses d'occasion qui continuent de l'utiliser comme couverture utilitaire et 4 coudées chez les spécialistes qui tissent pour les jeunes mariées qui en fait une pièce constituant le trousseau.

#### 4.2-Les couvertures décorées :

##### 4.2.1- *Ačdil n rqem* :

*Ičdilen n rqem*, sont les couvertures les plus décorées et les plus chères actuellement. Elles constituent la pièce maîtresse du trousseau de la mariée. Il arrive qu'une jeune fiancée confie à sa mère la tâche de lui tisser des couvertures blanches, genre *axellal*, pour son trousseau de mariée, mais préfère confier le tissage de l'*ačdil n rqem*, couverture décorée, aux spécialistes. Les jeunes filles interrogées ont toutes avoué que le décor des spécialistes est plus raffiné. Il faut noter toutefois que ce genre de tissage demande des efforts considérables et une gamme de couleurs qui dépasse dix couleurs voir même douze. Les dimensions de ces couvertures sont réduites au maximum. Leurs longueurs ne dépassent pas aujourd'hui les 2mètres

4.2.2- *Azabi n rqem* : couverture qui ressemble à l'*ačdil n rqem*, à la seule différence que dans un *azabi*, on distingue de larges bandes de couleur blanche, dans toute la largeur du tissage, qui délimitent de larges bandes chargées de décor. Les bandes blanches de ce tissage sont tissées, soit en laine naturelle ou en laine acrylique, par contre les bandes décorées sont réalisées avec de la laine acrylique de différentes couleurs. Ce genre de couvertures fait partie du trousseau de la mariée comme les tissages précédents. Cette couverture est tissée actuellement en petites dimensions (2m x2m)

##### 4.2.3- *ačdil bu izarigen*, couvertures à ravures

Ce sont des couvertures de couleurs en rayures, mais qui ne contiennent pas de signes symboliques. *Ačdil* est tissé aujourd'hui en laine acrylique de toutes couleurs.

Ce genre de couvertures était au passé, très appréciée par les ménages, à cause de son poids et sa résistance contre le froid de l'hiver.

Aujourd'hui, l'adaptation de ce genre de couvertures au lit 'moderne', a beaucoup réduit de son poids et de ses dimensions.



'Aǧdil n-rqem', couverture Décorée (2 x 2 m) avec coussins (50 x 50cm.)  
Tissage de 2007.



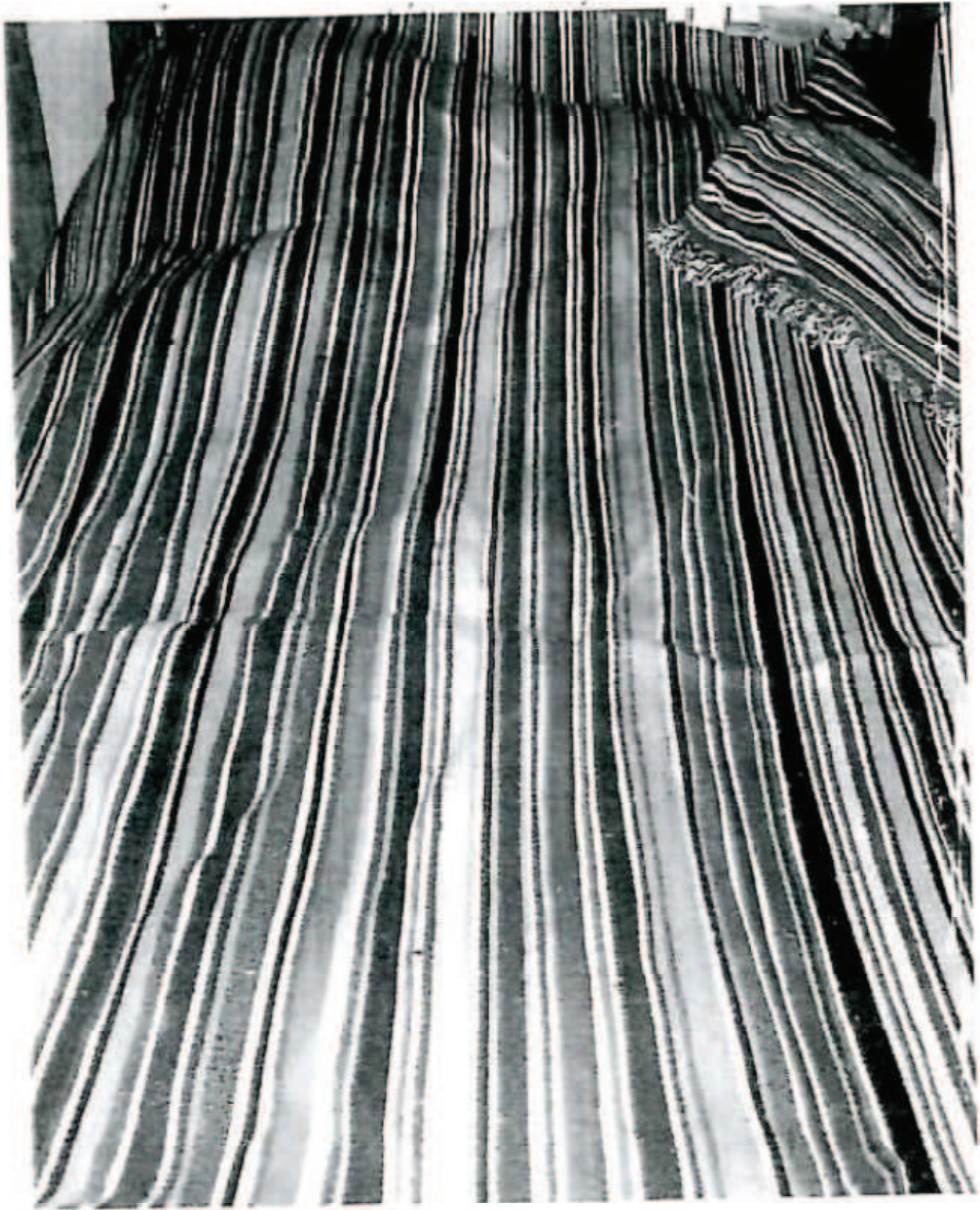
Un 'azabi n rgem', couverture décorée. Tissage du village Mezeguene, 2005.



'Azabi' simple (2x2m). Tissage de 2004.



Un 'azabi n rçem', couverture décorée. Tissage du village Mezeguene, 2005.



« Andil » couverture à rayures. Tissage d'une spécialité. Année 2006.



## **Chapitre : Innovation :**

Comme il a été déjà expliqué dans les chapitres précédents, les tissages connus, dans le passé en Kabylie, étaient du genre ras, les tissages à points noués étaient étrangers à cette région ( ou du moins, aucun, parmi les ethnographes qui avaient étudié le tissage kabyle, ne l'avait mentionné )

Aujourd'hui à Illoula-Oumalou, les femmes tissent les couvertures unies (les couvertures blanches) et les couvertures décorées. C'est au niveau de ces dernières que les modifications sont apportées d'une façon très nette.

En effet, les femmes en tissant les couvertures du genre *açdil n rqem* et *azabi n rqem* laissent échapper quelques brins de fils de la trame vers l'extérieur qu'elles nouent avant de les couper sur une distance de 2 à 3 cm. La couverture, une fois achevée, présente deux faces distinctes : la face externe rase et plate, la face interne, recouverte d'une sorte de fourrure que les femmes d'Illoula appellent : *caterwan*. Aucune d'elles, cependant, n'a pu donner une signification valable pour cette appellation. Elles se contentent de dire : *akka is neqqar*, « c'est comme ça qu'on l'appelle » ou *d wagi id isem-is* « c'est comme ça que l'on appelle »

Nombre de facteurs sont à l'origine de l'innovation survenue dans les nouveaux tissages aujourd'hui. La captation du modernisme, les conditions socio-économiques en perpétuel changement, et la diminution de l'isolement des villages du reste, surtout Tizi-ouzou, pôle régional stratégique. Tous ces facteurs ont contribué à modifier l'aspect des tissages actuels qui se caractérisent par :

### **1- L'innovation au niveau de l'aspect général**

Avec l'apparition de la valeur marchande des produits de tissage, les mentalités ont changé. Les femmes ne tissent pas seulement pour les besoins des ménages, comme au passé, mais tissent pour la vente. Devenu source de revenus pour un grand nombre de familles, le tissage est considéré comme un produit sur lequel on compte pour assurer un minimum de revenus. Les villageoises trouvent les clientes, parmi les femmes du village, tout d'abord, puis parmi les femmes appartenant aux autres villages et ensuite parmi émigrées qui se rentrent au bled pendant les grandes vacances de l'été. Même si ces changements sont nettement observables au niveau des dimensions des couvertures qu'on réduit au maximum, afin des les rendre plus légères et plus adaptées au mode de vie moderne, les changements survenus au niveau du décor dépassent, dans la majorité de temps, les normes esthétique propres au décor. En fait, cette tendance excessive du décor qui trahit, généralement, une recherche esthétique dépourvue de repères clairs, cache mal cette valeur marchande à qui on la prédestine.

### **2- L'innovation au niveau des motifs symboliques**

D'après l'enquête menée auprès des tisseuses du village Mezeguene, les jeunes femmes tisseuses, à la différence des anciennes, puisent leur décor dans différents répertoires. En effet, sur le plan culturel, le réveil identitaire a touché une grande partie de jeunes Kabyles. Le rôle que joue les associations à caractère culturel, les milieux estudiantins, sans oublier les partis politiques enracinés dans la région (le FFS et le RCD) ont joué un

rôle non négligeable dans la sensibilisation des jeunes dans la recherche de leurs repères identitaires. L'introduction du signe Ж (le 'Z' berbère) dans le décor est le meilleur exemple.

### **3- L'innovation au niveau des manières de tisser**

Les femmes, en quête d'innovation, cherchent à introduire des modifications importantes qui touchent les manières de tisser elles-mêmes. Les tissages, ras et lisses connus autrefois en Kabylie, sous l'effet d'innovation que connaissent les couvertures aujourd'hui, changent. Les femmes en tissant, laissent sortir, comme il est déjà mentionné, des brins de fils qu'elles découpent à des distances de 3 à 5cm. Ce qui donne au tissage à deux faces différentes : un côté extérieur lisse et un côté intérieur pourvu d'une fourrure épaisse.

### **4- L'innovation au niveau des couleurs choisies**

1-Si on compare les tissages d'aujourd'hui avec les anciens, on remarque de plus en plus, une tendance vers le décor. Les femmes, de plus de cinquante ans, réalisent des tissages sobres et moins chargés de décor que ceux des jeunes de moins de quarante ans (20-40 Il arrive de compter le nombre de couleurs utilisées dans le tissage d'une couverture décorée "à plus de douze". Donc les jeunes ont tendance à décorer leurs couvertures plus que les femmes âgées.

2-En ce qui concerne les logiques dans le choix des couleurs chez les jeunes tisseuses, il apparaît au début que la majorité d'entre-elles ne suivent aucune logique valable. Elles mêmes, répondent : *aken ad yecbeh*, « pour qu'il soit beau ». Cependant, il apparaît que les femmes n'utilisent pas toutes les couleurs de la même façon. Les femmes instruites, universitaires, affichent une préférence pour les couleurs plus sombres que les moins instruites. Elles disent qu'elles aiment utiliser le noir, le bleu et le blanc...mais elles répugnent au rose clair, qu'elles qualifient de couleur démodée, au contraire des femmes d'un certain niveau scolaire (primaire, moyen). Donc, d'après les observations de terrain, le choix des couleurs va de pair avec le niveau d'instruction : même si les femmes, interrogées, dans le cadre de ce travail, ne mentionnent aucune logique dans leurs choix, elles sélectionnent, à leur insu, des couleurs qui correspondent à leurs goûts.

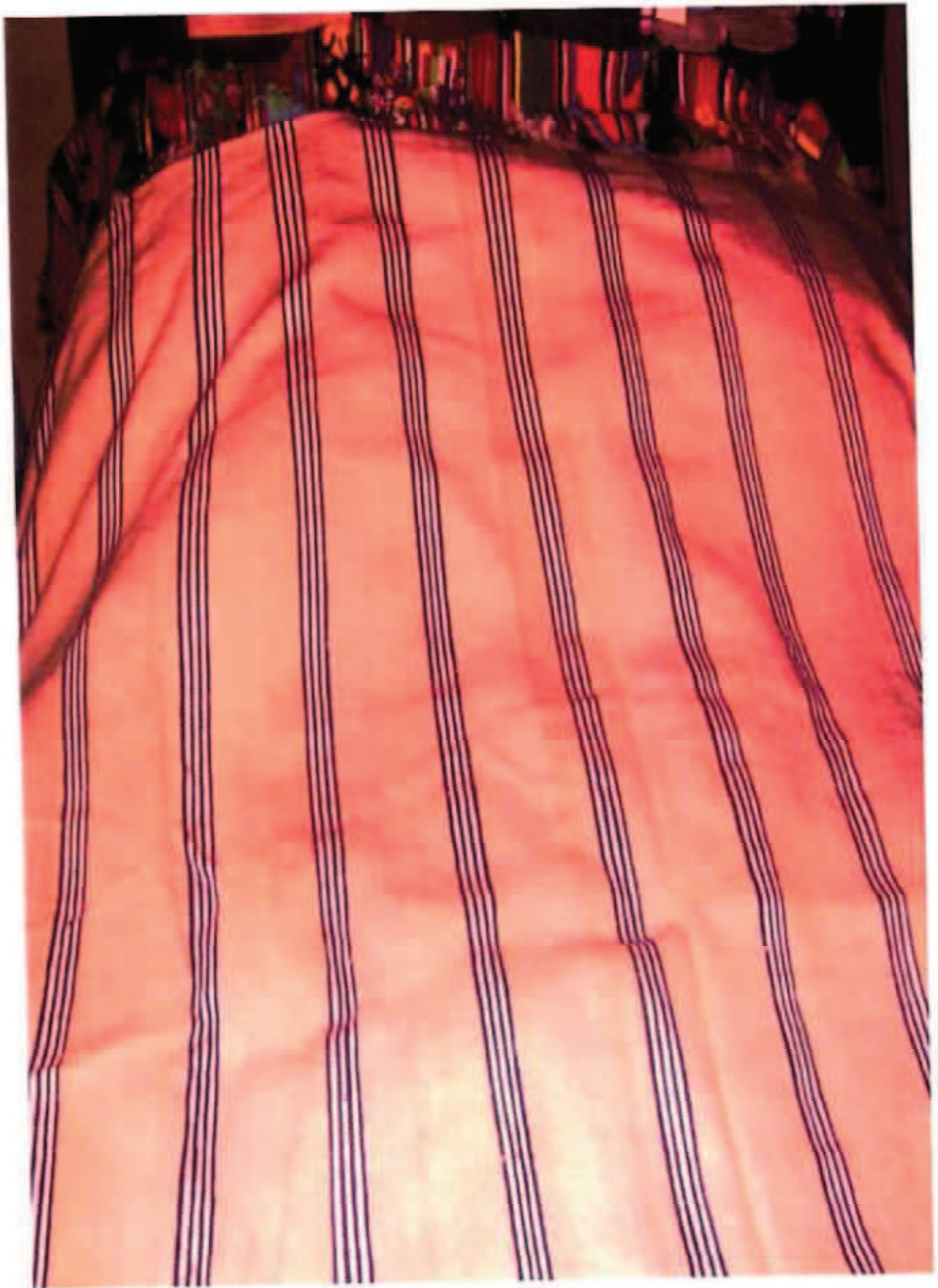
3-Comme il est utile de mentionner une introduction récente de nouveaux signes par les jeunes femmes dans le décor comme le Ж berbère. Mais cette utilisation est généralement arbitraire et n'obéit à aucune connaissance du contenu du signe utilisé, comme l'a bien exprimé Nacib : « Les motifs décoratifs berbères aujourd'hui, paraissent désarticulés, inertes, parce qu'ils n'expriment plus une sémiologie existentielle du quotidien. » (1)

---

(1)-Nacib (Youssef) : Aspects magico-symboliques dans l'imagerie artisanale du Djurdjura. In : Annuaire de l'Afrique du Nord 1993. CNRS, PARIS 1995, tome XXXII, page 126.



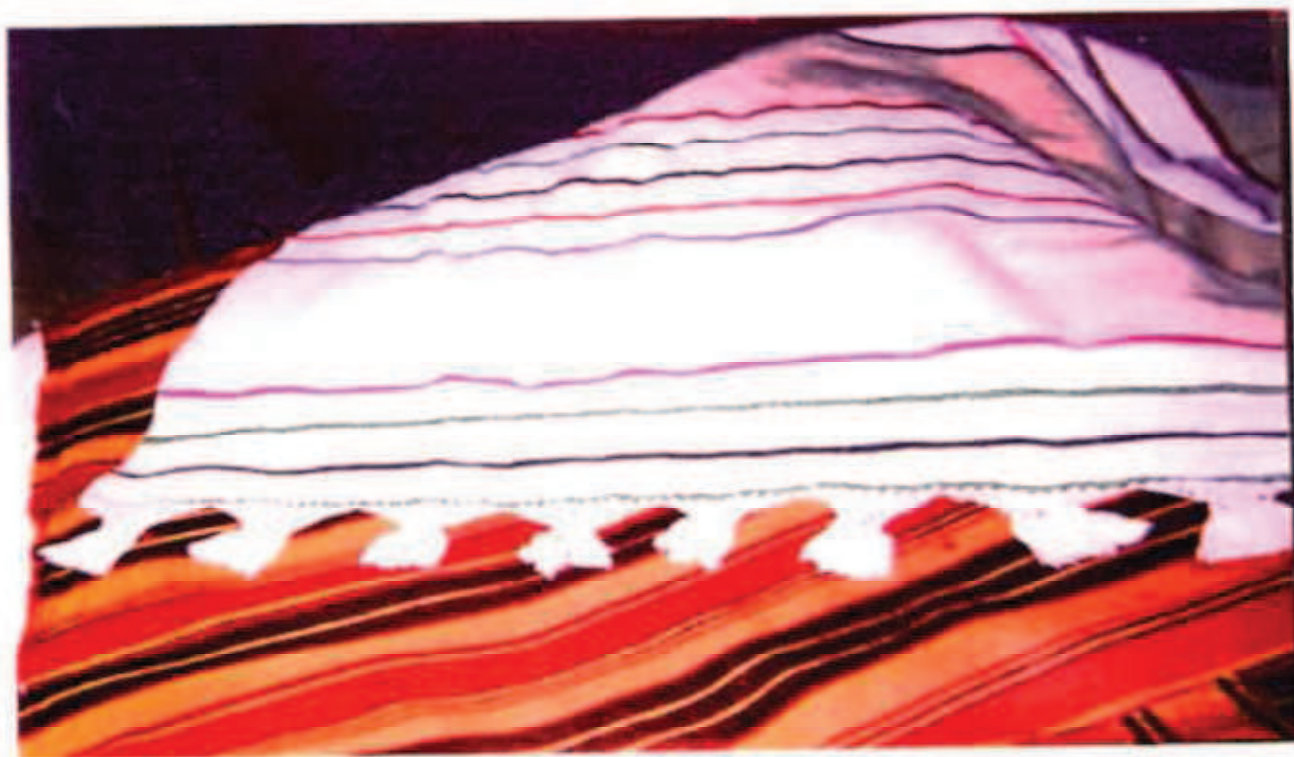
Couverture décorée, '*ağ dil n-rqem*' (2m x 2m) Tissée en 2005. Les brins de fils en laine acrylique, '*cebarwari*', sont laissés sur la face intérieure du tissage.



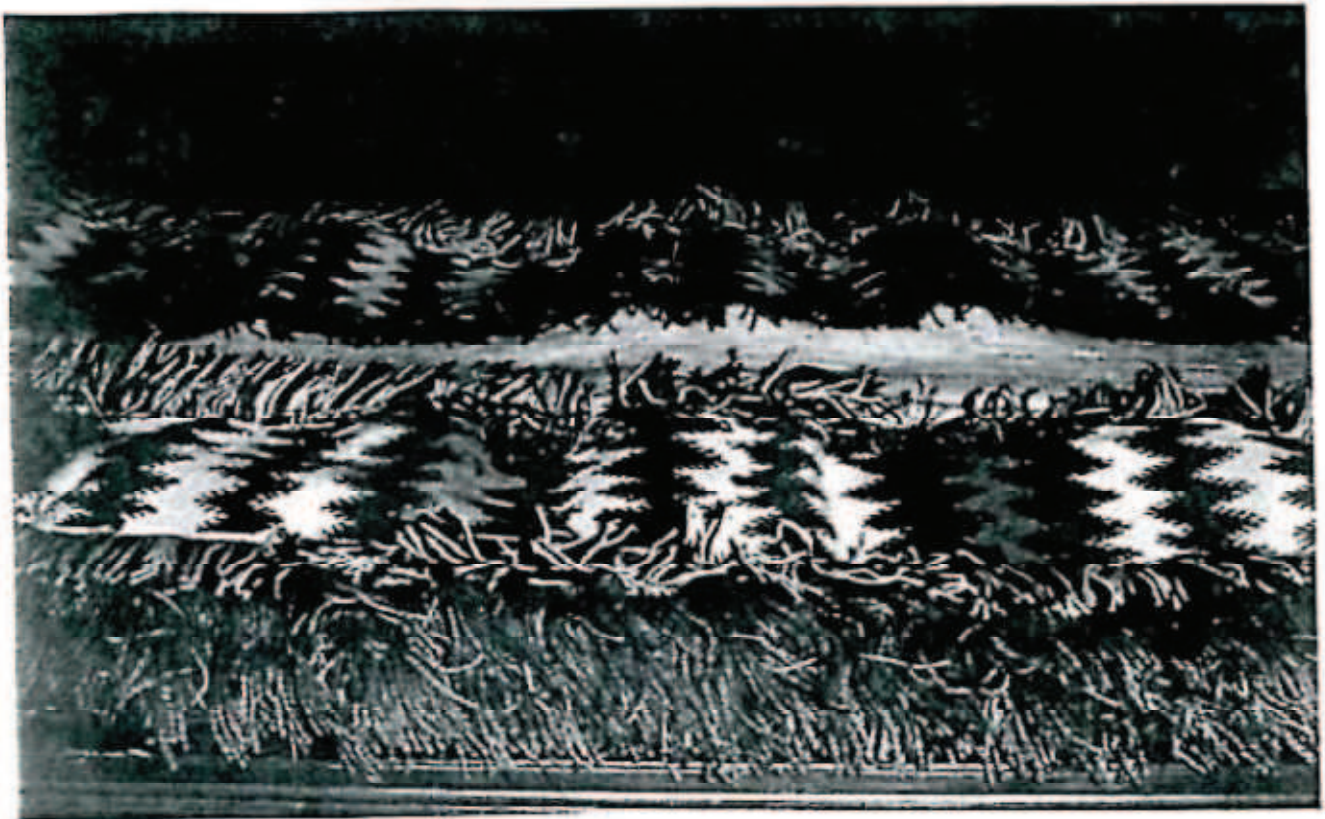
**Innovation** : un nouveau '*ahayek*', couverture blanche. On remarque l'introduction de rayures de couleur entre le coton et la laine.



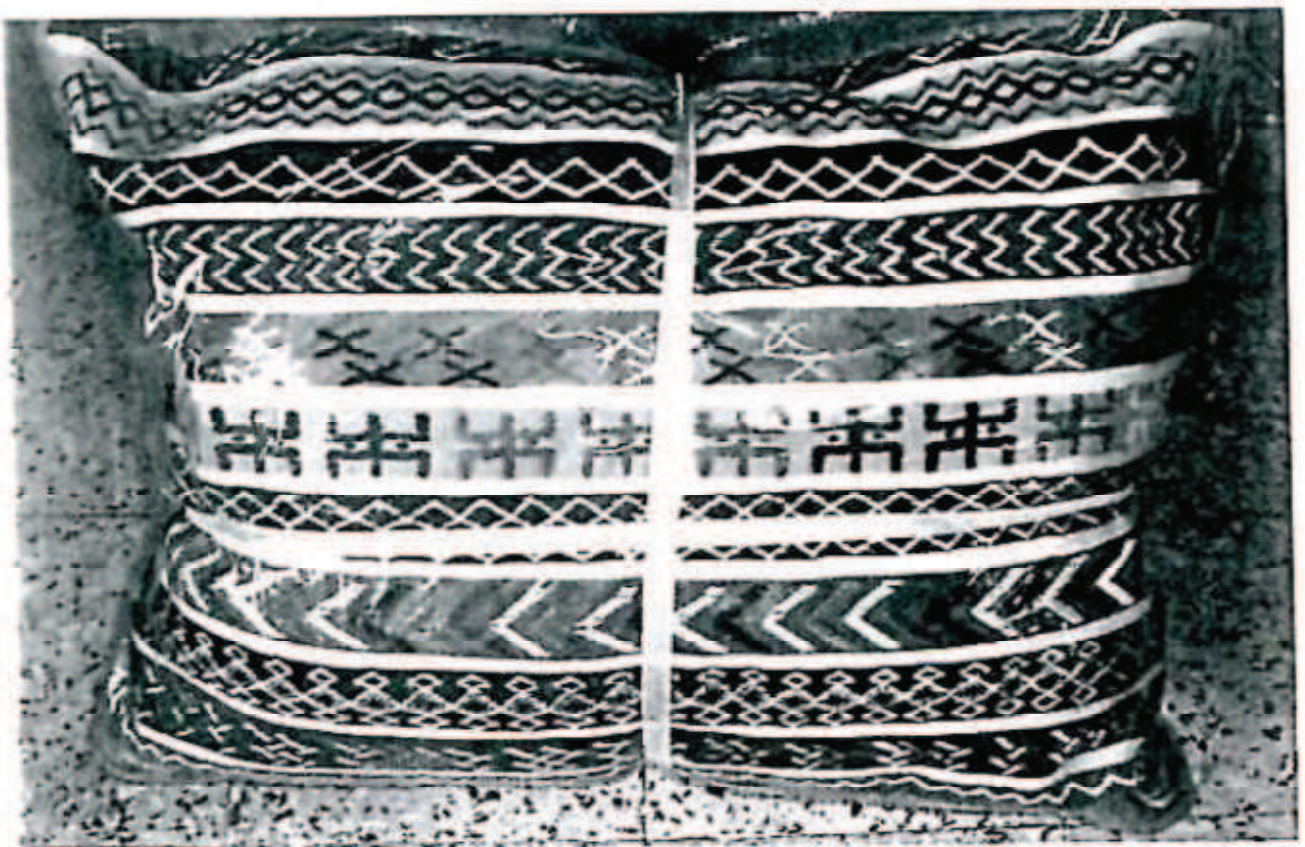
Une couverture blanche moderne. L'introduction des couleurs dans ce genre de tissage est récente



*Tacdat*, détail d'une couverture blanche moderne



Innovation : la face intérieure d'un 'azabi n rqem', couverture décorée. On remarque ici, les brins de fils laissés par les tisseuses, *cibervari*



Innovation : coussins tissés en laine acrylique. L'apparition des nouveaux symboles dans le décor. Tissage de 2004. Ici les coussins sont emballés pour servir de 'taryalt', (plu. Tiyal.) constituant le trousseau d'une mariée.

## 5- Autres activités :

### 5.1- Les ceintures, *agusen* (sing. *agus*) :

Les femmes du village de Mezeguene sont des femmes très actives sur tous les plans. Devant la disparition progressive des travaux des champs, la rudesse du climat en hiver et le besoin très pressant des ménages en argent ont poussé plus d'une à trouver une occupation qui lui garantira un minimum de revenus. Parmi les activités traditionnelles, oubliées dans un passé non lointain, le tressage des ceintures de toutes sortes.

En effet, avec les modifications apportées à la robe kabyle ces dernières années et sa réussite à s'imposer comme la pièce vestimentaire la plus privilégiée au sein de la population féminine kabyle, les accessoires l'accompagnant eux-aussi connaissent un retour remarquable. Parmi ces accessoires on peut citer les ceintures.

Il existe au village Mezeguene quatre sortes de ceintures :

5.1.1- *Agus b-bweclili*, ceinture de laine acrylique : Elle dépasse trois mètres (7 coudées), elle fait trois fois le tour de la taille. Dans le passé, elle était fabriquée à partir des fils de laine en teinture, *ulman*, mais aujourd'hui les femmes l'ont remplacé par la laine acrylique en bobines.

Il existe celle des grandes occasions dont le prix dépasse 1400 dinars et la ceinture de tous les jours. Les femmes utilisent trois bobines d'une seule couleur pour la réaliser. Les franges, *ticruvin*, sont faites de plusieurs couleurs.

5.1.2- *Agus isura*, ceinture tressée : Il entre dans la composition de cette ceinture cinq à six couleurs (noir, rouge, vert, jaune, bleu et violet) que la femme tresse et les maintient à des distances égales par des fils en argent, *zzit lkettan*. Son prix de vente varie entre 1000 et 1200 dinars.

5.1.3- *Tisfifin*, ceinture de fils en argent, *zzit lkettan*, tressé à l'aide de 3 couleurs de laine acrylique différente. Le prix de vente est 1500 dinars.

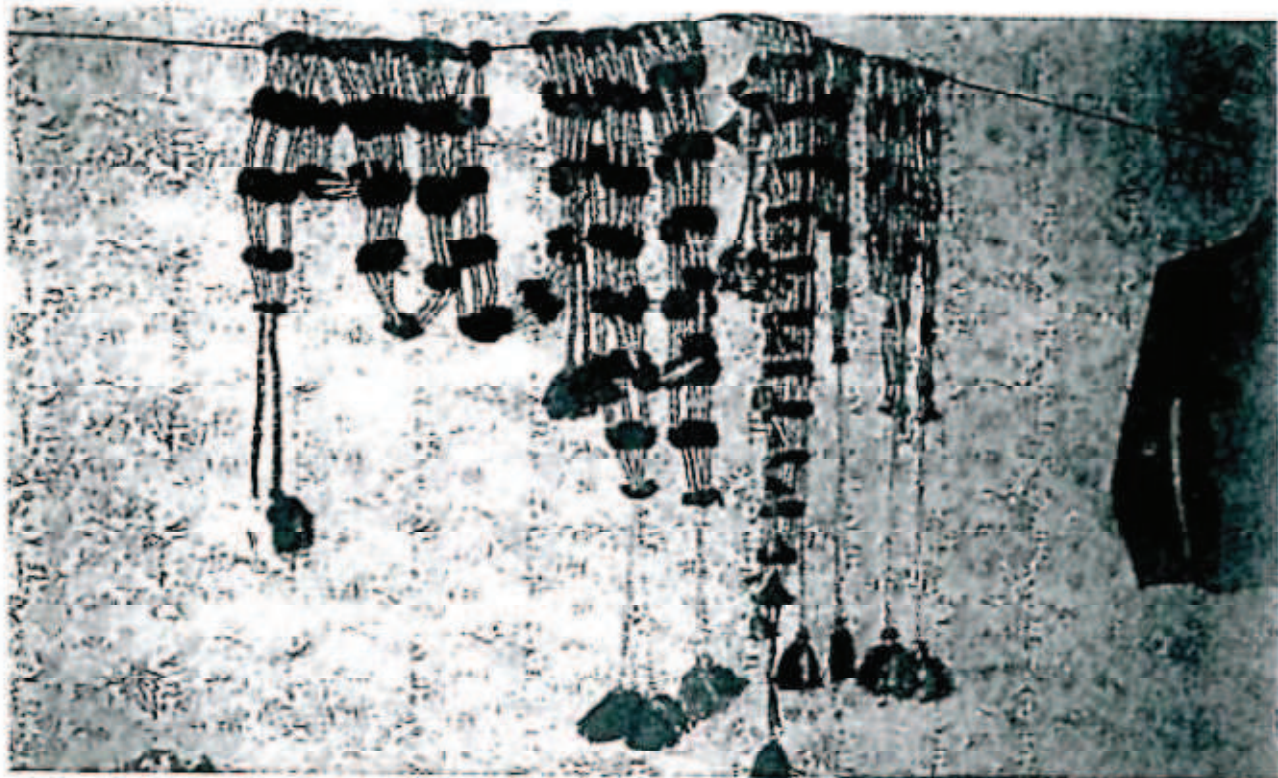
5.1.4- *Ččamir*, ceinture simple qui fait une seule fois le tour de la taille d'une femme. Elle exige pour sa fabrication, 3 pelotes de laine acrylique. Le prix de cette ceinture est fixé à 40 dinars.

### 5.2- Broderie de foulards et de fichus de tête

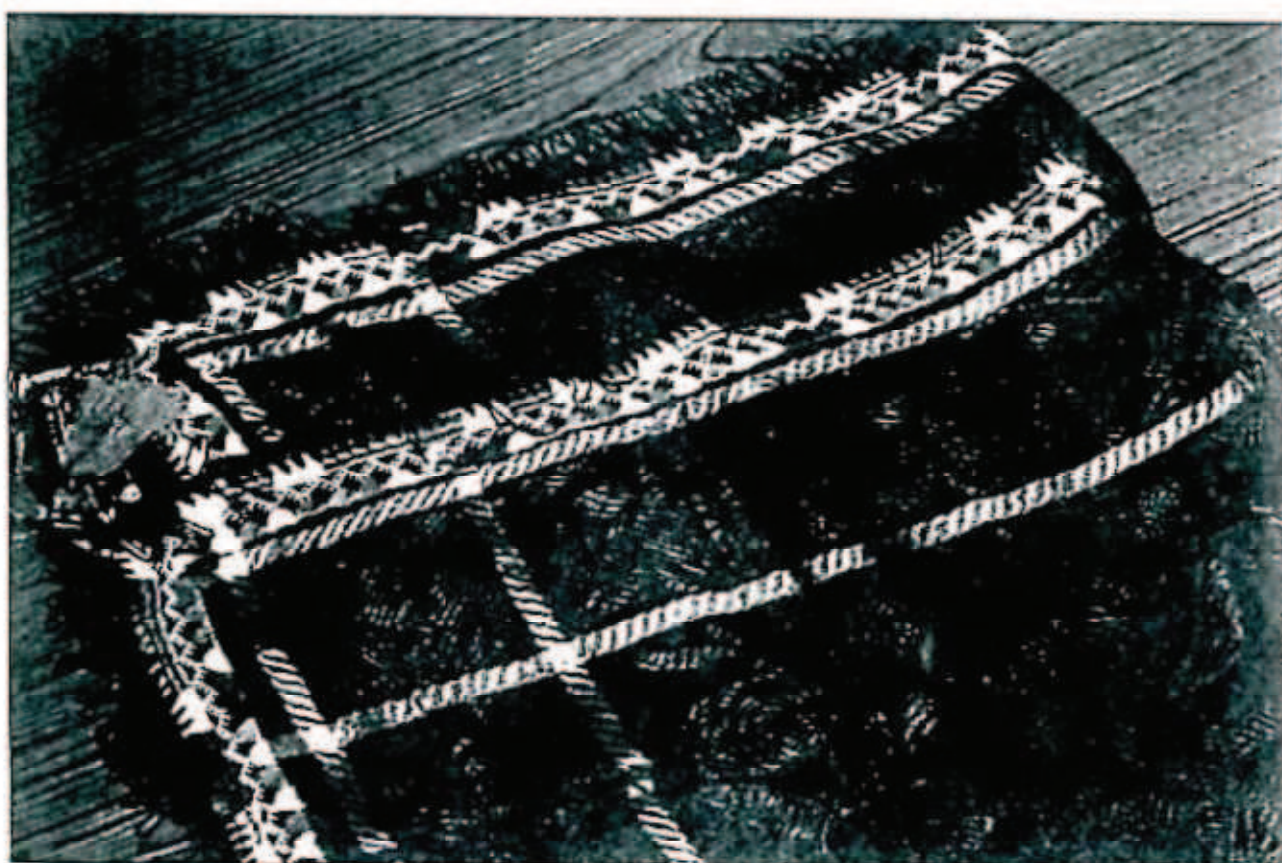
Autres accessoires qui accompagnent la robe kabyle, surtout durant les grandes occasions comme durant les réjouissances familiales et les différents pèlerinages aux lieux saints (*ziyara*), le foulard ou le fichu de tête.

5.2.1- Fichu de tête genre *amendil* : un carré de soie dont les femmes brodent les contours en trois lignes juxtaposés à l'aide des fils de soie de différentes couleurs. Les motifs connus sont le serpent, les peignes et les pigeons. Le prix du travail est 600 dinars le prix de vente est fixé à 1200 dinars.

5.2.2- Le foulard, *timehremt*, un carré de soie comme l'*amendil* mais de petites dimensions. Le prix de la broderie est fixé à 400 dinars.



Ceintures exposées à la vente dans une boutique du village



Fichu de tête. *amendil*, brodé

## 6-Le nouveau marché des couvertures

Les prix des couvertures affichés par les tisseuses professionnelles au village Mezeguene, sont excessivement chers et au dessus des capacités financières de la majorité des villageoises. En effet, acheter en ville, des couvertures manufacturées et de meilleures qualités revient moins cher que d'acquérir une simple couverture blanche de genre *ahayek*, par exemple.

Il faut rappeler que le prix d'une couverture décorée, de genre *açdil n rqem*, par exemple, est cédé aujourd'hui à 1400-1500 dinars !

Cependant, il suffit d'une simple connaissance des mœurs et traditions villageoises pour arriver à donner une justification valable à cette réalité. En effet, les femmes, malgré le modernisme, continuent-elles à obéir à la tradition qui veut que n'importe qu'elle jeune fille en âge de se marier, devait acquérir un certain nombre de couvertures pour son trousseau de mariée.

Le nombre de pièces constituant le trousseau d'une future mariée, dépend essentiellement, de sa situation sociale. Dans la moyenne, la jeune mariée acquiert de : 3 à 4 couvertures blanches, de 1 à 2 couvertures décorées, *açdil n rqem*, de 1 à 2 couvertures à rayures, *açdil bu izarigen*, de 1 à 2 couvertures décorée, *azab*, de 2 paires de coussins... etc.

## 7- Les prix et les coûts réels des couvertures en 2007

**Tableau N° 1**

Genre de tissage	Dimensions	Laine naturelle/ laine acrylique en pelote (blanc)	Laine acrylique en couleur	La chaîne en kg	Coton	Le coût réel de la pièce	Le prix de vente	La couleur
Coussins	50x50 cm			≈ 40g	/	1000 dinars	200 dinars (la paire)	Décorée avec motifs symboliques
<i>Ahoyek</i> dit akhelal	2x4m	2 kg	/	500g	1kg	2500 dinars	5000-6000 dinars	Couverture unie blanche
AÉ dil simple	2x4m		10x8=80 pelotes	500g	500g	3000 dinars	7000 dinars	De couleur, strié sans motifs symboliques
AÉ dil n rqem	2x4m	30 pelotes	10x8=80 pelotes	500g	/	7000 dinars.	14000 dinars	Décorée avec motifs symboliques
Azabi n rqem	2x4m	1.5kg ou 20 à 25 pelotes	30-35 pelotes	500g	/	6000 dinars	9000 dinars	Décorée avec motifs symboliques
Azabi simple	2x4m	1.5kg ou 20 à 24 pelotes	10 à 15 pelotes	500g	1kg	4000 dinars	6000 dinars	De couleur, strié sans motifs symboliques
burnous			/	1 bobine de fil à coudre	/	7000 dinars	14000-50000 dinars	Couleur unie : blanc, marron...

## Tableau N° 2

Couverture blanche : axcellal (4x2m)

Laine naturelle/Prix en kg	Coton kg/Prix en D.A le kg	Fils de chaîne en Kg/ D.A	Coût réel	Prix de vente
2/600 D.A le kg	500g/200DA	800g à 1kg/300 D.A	2500 D.A	5000-6000 D.A

## Tableau N° 3

Couverture décorée : acdil n rgem (4 x2)

Laine en acrylique/20 à 30 D.A le prix de pelote	Nombre de pelotes en couleurs	Nombre de pelotes en blanc	Fils de chaîne	Coût réel	Prix de vente
80 à 85	10x8=80 pelotes	35-40	500 g/300 D.A le kg	7000 D.A	1300 à 1400 D.A

Tableau N°3

Couverture décorée : azabi n rgem (4x2)

Laine naturelle	Laine acrylique de couleur	Coton/ acrylique blanc	Coût réel	Prix de vente
1kg 500	30 pelotes	1kg/20 à 25 pelotes	600 D.A	900 D.A

Tableau N°4

Couverture à rayures : ačdil simple (4x2)

Laine acrylique De couleur	Laine acrylique blanche	Coût réel	Prix de vente
De 20 à 25 pelotes (de 8 à 12 couleurs)	10 à 15 pelotes	400 DA	600 DA

## Conclusion

1- Il est intéressant de soulever de ce qui précède, que le tissage, comme une activité exclusivement féminine, avait une importance capitale dans la vie des femmes anciennes et remplissait un rôle non négligeable dans leur vie quotidienne.

Aujourd'hui encore, les femmes du village Mezeguene, poussées par le souci d'améliorer leur quotidien, essaient de leur mieux d'adapter cette activité aux besoins de la vie moderne, malgré l'outillage archaïque utilisé.

2- Même si le climat du mysthétisme et les repères anciens dans lesquels se déroulait au passé, cette activité, ont complètement disparu de nos jours, les femmes continuent à 'inventer' d'autres repères qui s'accommodent de mieux avec leurs aspirations nouvelles comme le recours aux symboles anciens, signes d'une identité confisquée.

3- On assiste à une véritable rupture entre la fonctionnalité des pièces réalisées et leurs décors. Les jeunes tisseuses sont devenues de véritables rénovatrices, sans le moindre respect pour les normes d'esthétique anciennes. Les pièces réalisées- surtout les couvertures décorées- ne sont plus destinées à l'usage utilitaire, comme c'était le cas chez les anciennes. Ce qui résulte des œuvres souvent de dimensions inadaptées dominées par le décor au détriment de la fonction utilitaire.

L'esprit du commerce, qui suppose la concurrence entre tisseuses, est dominant maintenant, les couvertures réalisées sont devenues une véritable marchandise destinée au tourisme plus qu'à l'utilisation utilitaire. Les couvertures décorées réalisées dans le village Mezeguene sont devenues des objets de décor où se mélangent toutes les nuances et les couleurs, souvent, sans la moindre trace de repères.

Dans ce cas, peut-on qualifier ces nouvelles productions d'objets d'art populaire ?

# ANNEXE

## Questionnaire destiné aux femmes qui tissent au village Mezeguene

- 1-L'âge de la tisseuse [     ]
- 2-Le niveau d'instruction : moyen [     ], terminale [     ], universitaire [     ], sans [     ]
- 3-Occupations autres que le tissage : fonctionnaire [     ] étudiante [     ] chômeuse [     ]  
Restée à la maison [     ] autres [     ]
- 4-Respectez-vous encore certains interdits liés au tissage?.....  
Si oui lesquels?.....
- 5-Attendez vous la nouvelle lune pour ourdir un tissage ? Oui [     ] Non [     ]
- 6-On laisse assister à l'ourdissage et au découpage uniquement les femmes mariées ?  
[     ] Les jeunes filles [     ] Les garçons [     ] tout le monde [     ]
- 7-Quels sont les moments favorables pour le tissage ? L'hiver [     ] L'été [     ] autres [     ]
- 8-attendez vous la nouvelle lune pour ourdir ? Oui [     ] Non [     ]
- 9-L'ourdissage se fait par qui ? Les jeunes femmes [     ] Les vieilles [     ] S'il se fait par  
les vieilles femmes pourquoi?.....
- 10-Vous tissez pour l'argent [     ] Pour les frais des études [     ] autres [     ]
- 11-Les clientes sont, pour la majorité : du : Village [     ] des villages voisins [     ]  
émigrées [     ] autres [     ]
- 12-Les clientes achètent-elles pour : leurs trousseaux de mariage [     ] le souvenir [     ]  
décorer les lits [     ] autres [     ]
- 13-A votre avis, toutes les couvertures tissées, servent à : couvrir contre le froid ?  
Oui [     ] Non [     ] Si non elles servent à quoi alors?.....
- 14-Les tissages les plus vendus, sont par ordre : *ahayek* [     ], *açdil n-rqem* [     ],  
*açdil* strié [     ], Coussins [     ], *azabi n rqem* [     ]
- 15-Les dimensions des couvertures en mètre (les plus vendues) sont pour :  
*Ahayek* de 1.80x4m [     ] *Açdil n-rqem* de 1.80x2m [     ] *Açdil* strié [     ] *Azabi*  
de 1.80x2m [     ]
- 16-Les jeunes clientes préfèrent les couvertures de petites dimensions [     ] de grandes  
dimensions [     ] Pour quoi?.....
- 17-A votre avis, les couvertures tissées servent t-elles pour couvrir contre le froid ? [     ]  
Pour décorer le lit [     ] Autres [     ] Explique.....
- 18-Vous préférez les couvertures tissées [     ] les couvertures manufacturées (couettes)  
[     ] autres [     ] pourquoi?.....
- 19-Citez les couvertures par ordre d'importance pour vous sont  
1- *ahayek* [     ] 2- *açdil n-rqem* [     ] 3- *açdil* strié [     ] - *azabi* [     ] autres [     ]
- 20-Quel est le nombre de couvertures que doit constituer le trousseau d'une mariée? [     ]  
Citez combien de : *Ahayek* [     ] *Açdil n-rqem* [     ] *Açdil* [     ] coussins [     ] *Azabi* [     ]
- 21-À votre avis, les tissages des vieilles femmes et celui des jeunes se ressemblent ?  
Oui [     ] Non [     ] Si non en quoi différent-ils ? Dans les dimensions [     ] Dans les  
couleurs [     ] Le décor [     ] Expliquez.....
- 22-Combien de couleurs utilisez vous dans un : *Açdil n-rqem* [     ] - *Açdil* strié [     ]  
*Azabi n rqem* [     ] - Coussins [     ], *azabi* simple

- 23-Quelles sont vos couleurs préférées ? Le blanc [ ]- Le noir [ ]- Le rouge [ ]- Le bleu [ ]- Le vert [ ]- Le jaune [ ]- Autres [ ]  
 Qu'est-ce que ça représente pour vous ?.....
- 24 -Y a-t-il une logique dans le choix des couleurs ? Oui [ ], Non [ ]  
 Si oui laquelle ?.....
- 25-Quand vous tissez une couverture décidez, (*ačdil n-rqem*). Vous recopiez les motifs sur une autre couverture [ ] Vous inventez [ ] Autres [ ]  
 Expliquez.....
- 26-Vous croyez que les couvertures décorées (*lčdilen n-rqem*) sont plus vendues à cause de leur décor [ ], de leur utilité [ ]  
 Si pour leur décor expliquez.....
- 27-Combien de jours, il vous faut pour tisser un : *Ahayek* [ ], un burnous [ ], un *ačdil n-rqem* [ ], une paire de coussins [ ], un *azabi* [ ], un *ačdil* strié [ ], un burnous [ ]
- 28-Le prix de vente d'un : *Ahayek* [ ]- *Ačdil n-rqem* [ ]- *Ačdil* strié [ ]- Paire de coussins [ ]- Burnous [ ]- *Azabi* [ ]
- 29-Le coût réel d'un : *ahayek* [ ] *ačdil n-rqem* [ ] *ačdil* strié [ ] paire de coussins [ ], burnous [ ] autres [ ]
- 30-Combien de pelotes en laine acrylique qu'il vous faut, pour tisser un :  
*Ahayek* (1.80mx4m) [ ] *Ahayek* (1.80x2m) [ ] *Ačdil n-rqem* (1.80x2m) [ ]  
*Ačdil* strié (1.80x4m) [ ] *Ačdil* (1.80x2m) [ ] Coussins (50cm) [ ] Burnous [ ]
- 31-Combien de Kg de fils de trame (*ustu*) demande un :  
*Ahayek* [ ] *Ačdil n-rqem* [ ] *Ačdil* [ ] Coussins [ ] Burnous [ ] *Azabi* [ ]
- 32-Combien il vous faut en argent pour l'achat de laine acrylique nécessaire pour le tissage d'un: *ahayek* [ ], *ačdil n-rqem* [ ], *ačdil* strié [ ], coussins [ ] burnous [ ], *azabi n-rqem* [ ]
- 33-Qui achète l'acrylique : vous-même [ ] le frère [ ] le père [ ] autres [ ]
- 34-Préférez vous la laine acrylique à la laine naturelle ? Oui [ ] Non [ ]  
 Si oui, pourquoi ?.....
- 35-Que préférez vous ? La vente des couvertures après tissage ou sur commande ?.....  
 Pourquoi ?.....
- 36-Vous croyez que les prix chers des couvertures sont dus au prix élevé de la laine acrylique seulement ? Oui [ ] Non [ ] Autres raisons

- 1- Laḡmer netmettout izetten
- 2- Anda tessawed leqraya-s : leqraya talem mast ar lbak ar tesdawit
- 3- Ayeṅ itxeddem nniden : taxeddamt d taselmadt utxeddem ara
- 4- Mara tzetted, ma tetqaraḡed kra laḡ wayed uzetta nay ala?.....  
Ma yella tetqaraḡed, inid d acuten .....
- 5- Tetrajud ar d ilal waggur ajdid iwakken ategred azetta? Ih ala
- 6- Anwa inettaja ad yehder di tgouri d ugezzum uzetta? Tulawin tiqchichin  
arrac kra bbwin yebyan nniden
- 7- Melmi igelha uzetta? : deg nebdu di ccetwa
- 8- Tetrajud ar d ilal waggur aken ategred? Ih Ala
- 9- Ntatent tid yegeggaren azetta? Tilmezyin timḡarin  
Ma yella d timḡarin ig ggaren, acuyer? .....
- 10- Tzetted iyedrimen iwelles n leqraya iwayen nniden
- 11- Antaten-t t-id yettayeṅ? N taddert N tudder di qerben tid dittasen di  
lywerba
- 12- Iwacu imi ttayeṅ tuawin iḡdilen ? Iwakken aten awint mara zewgent  
iw semmekti? Nay iwchebbeh n wexxam
- 13- Iwacu itwaxedmen yaḡdilel? Iwakken aten ssexdem ttaduli iwqaraḡ yef  
tasmudi?  
Ih [ ], Ala [ ] Ma yella ala, inid iwacu imi twaxdamen ihi?
- 14- Izedwan iḡetnuzen akter anaf : Ahayek Aḡdil nerqem Aḡdil  
izarigen Azabi

# Bibliographie

## BIBLIOGRAPHIE

- Ageron Charles-Robert : Les Algériens musulmans et la France.1871-1919. Tome-I- Editions Bouchene, Paris, 2005.
- Amrouche Taos : Le grain magique. Editions La Découverte, Paris 1996.
- Aït Mansour Fadhma : Histoire de ma vie. Editions Bouchène, Alger 1990.
- Bel. A et Ricard. P : Le travail de la laine à Tlemcen. Typographie Adolph Jourdan, Alger, 1913.
- Bel Marguerite : Les arts indigènes féminins en Algérie. Publication du Gouvernement général de l'Algérie. Année 1937.
- Belkaïd Leyla : Algéroises. Histoire d'un costume méditerranéen. Edisud, Aix-En-Provence, France. 1998.
- Belkaïd Leyla : Costumes d'Algérie. Editions Raïs, Skikda, Algérie. 2003.
- Boulifa Si Amar Saïd : Le Djurdjura à travers l'histoire. Organisation et indépendance des Zouaoua. Alger, j. Bringau. 1925. (réédition Berti, Alger (sans date)
- Benfoughal Tatiana : Questions sur l'art populaire. Khawaryzm, E.N.A.P, Alger. 1992.
- Bourdieu Pierre : Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de trois études d'ethnologie Kabyle. Ed. Droz, Paris et Genève 1972. Rééditions du Seuil, Paris 200.
- Bourdieu Pierre : Le sens pratique. Le sens commun. Editions de Minuit, Paris 1980.
- Bourdieu Pierre et Sayad Abdelmalek: Le déracinement, la crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie. Editions de Minuit, Paris, 1964.
- Camps Gabriel : Berbères aux marges de l'histoire. Paris, Hesperides, 1980.
- Cazaneuve Jean : Sociologie du rite. P.U.F Paris, 1971.
- Chaker Salem : Berbères d'aujourd'hui. Editions L'Harmattan, Paris, 1989.
- Colonna Fanny : Les instituteurs algériens 1883-1939. Alger, OPU, 1975.
- Côte Mare : L'Algérie ou l'espace retourné. Paris Flammarion, 1988.
- Dermenghem Emile : Le culte des Saints dans l'Islam maghrébin. Editions Gallimard, Paris, 1954
- Durand Gérard : Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Bordas, Paris 1969.
- Durkheim Emile : Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie. Paris, Alcan, 1937.
- Doutté Edmond : Magie et religion dans l'Afrique du nord. Editions Maisonneuve- Paul-Guethner Paris 1994.
- Eliade Mircea : Traité d'histoire des religions, Paris, Payot, 1964
- Eliade Mircea : Le sacré et le profane. Paris, Gallimard, 1965.
- Eliade Mircea : Le mythe de l'éternel retour. Paris, Gallimard, 1969.
- Frobenius Léo: Contes kabyles. Aix-En-Provence, 1967, en 3 volumes.
- Gaudry Mathéa : La femme Chaouia de l'Aurès. Librairie Orientaliste Paul Guethner, 1929. Réédition Chihab /Awal, Alger 1998.
- Gaudry Mathéa : La société féminine au Djebel Amour et au Ksel. Société Algérienne d'impressions diverses, Alger, 1961
- Gast Marceau et Assié Yvette : Des coffres puniques aux coffres kabyles. Editions Bouchene, Paris, 1993.
- Genevois Henri : Monographies villageoises. Edisud, Aix-En-Provence. France. 1996.
- Golvin Lucien : Les tissages nord-africains. Imprimerie Officielle, Alger, 1958.
- Golvin Lucien : Les arts populaires en Algérie. Typo-Lytho et Carbonnel, Alger 1950, 6 t.
- Griaule Marcel : Dieu d'eau -Entretiens avec Ogotemelli, Paris, Fayard, 1966, 2<sup>ème</sup> Editions
- Hadibi M. Akli : Wedris, une totale plénitude. Approche socio-Anthropologique d'un lieu saint en Kabylie. Editions Zyriab, Alger, 2002.
- Hani Jean : Mythes, rites et symboles. Guy Trédaniel Editeurs, Paris 1992.

- Hanotaux et Letourneux : La Kabylie et les coutumes kabyles. Editions Augustin Challamel, Paris. Année 1893, 3 volumes (réédition complétée de l'ouvrage publié en deux volumes en 1873 à L'Imprimerie Nationale).
- Ibn-Khaldun Abderrahmane : Histoire des Berbères et les dynasties musulmanes de l'Afrique Septentrionale. Traduction de William Mc Guékin De Slane. Nouvelle édition sous la direction de Mohand Ou Lhadj Lacey. Berti, Alger, 2001. 3 t.
- Jemma-Gouzon Danièle : Village de l'Aurès. Archives de pierres. Archives Magrébins. Editions L'Harmattan, Paris, 1986.
- Johnson A. William : Invitation à la chimie organique. Editions de Boeck-Diffusion Sa. Paris, 2003.
- Khellil Mohand : La Kabylie ou l'ancêtre sacrifié. Editions L'Harmattan. Paris. 1984.
- Khellil Mohand : L'Exil kabyle : Editions L'Harmattan, Paris, 1979.
- Lacoste-Dujardin Camille : Le conte kabyle. Editions Bouchene, Alger 1991.
- Lacoste-Dujardin Camille : Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie. La Découverte, Paris, 2005.
- Laoust Emile : Mots et choses berbères. Notes de linguistique et d'ethnographie. Dialectes du Maroc. Société marocaine d'édition, 1983.
- Laoust-Chantréaux Germaine : Kabylie, côté femmes. La vie féminine à Aïn Hichem. 1937-1939. Edisud, Aix-En-Provence, France 1990.
- Leroi-Gourhan André : -Le geste et la parole. «Techniques et langage » Editions : Albin Michel 1965.
- Leroi-Gourhan André : Milieu et technique. Editions. Albin Michel, 1945. (Réédition 1973)
- Leroi-Gourhan André : Les racines du monde. Editions Belfond, Paris 1982.
- Levi-Strauss Claude : L'homme nu. Editions Plon, Paris 1971.
- Louis André : Nomades d'hier et d'aujourd'hui dans le sud de la Tunisie. Edisud, Aix-En-Provence, France. 1979.
- Mahé Alain : Histoire de la grande Kabylie au XIX et XX siècles. Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises. Editions Bouchene, Paris 2001.
- Mainguy Thomas et Pommier : L'art textile. Editions Skira, Genève, 1985.
- Makilam : -La magie des femmes kabyles et l'unité de la société traditionnelle. Editions L'Harmattan, Paris 1996.
- Makilam : Signes et rituels magiques des femmes kabyles. Edisud, Aix-En-Provence, 1999.
- Mammeri Mouloud : Entretien avec Tahar Djaout, Alger, Laphomic, 1987.
- Mammeri Mouloud : Cheikh Mohand a dit. Editions Inna-yas. Alger 1990.
- Marçais Georges : L'art des Berbères - Documents algériens, N°78, Série culturelle 15 décembre 1956.
- Moreau Jean-Bernard : Les grands symboles méditerranéens dans la poterie algérienne. SNED, Alger 1976.
- Moussaoui Abderrahmane : Espace et sacré au Sahara. C.N.R.S Editions, Paris 2002.
- Musso (J.C) : Dépôts rituels des sanctuaires ruraux de la Grande Kabylie. Editions arts et métiers graphiques, Paris 1971.
- Nacib Youssef : Anthologie de la poésie kabyle. Editions andalouses, Alger. 1993.
- Nacib Youssef : Eléments sur la tradition orale. SNED-Alger, 1981.
- Perrin Robert et Scharff Jean Pierre : Chimie industrielle. 2<sup>ème</sup> édition. Dunod, Paris 2002.
- Plantade Nedjima : La guerre des femmes. Magie et amour en Algérie. Ed. La Boîte à documents. Paris 1988.
- Plantade Nedjima : - L'honneur et l'amertume, le destin ordinaire d'une femme kabyle. Editions Balland, Paris 1993.
- Rémond (N) : Au cœur du pays kabyle. Editions Ziryab, Alger 2001.

- Sayad Abdelmalek : La double absence. Editions Le Seuil, Paris 1999.
- Servier Jean : Tradition et civilisation berbères. Editions du Rocher, Monaco, 1985.
- Virolle Marie : Rituels algériens. Editions Karthala, Paris, 2001.
- Van-Gennep Arnold : Etudes d'ethnographie algérienne. Ernest Leroux, Paris 1911.
- Yacine-Titouh Tassadit : Les voleurs de feu, éléments d'une anthropologie sociale et culturelle de l'Algérie. La Découverte/Awal, Paris 1993.
- Yacine-Titouh Tassadit : Chacal ou la ruse des dominés. Aux origines du malaise culturel des intellectuels algériens. Paris, La Découverte, 2001.
- Yacine-Titouh Tassadit : Re-lire Boulifa, suivi de : Recueil de poésies Kabyles, Paris-Alger, Awal, 1990.
- Westermarck : Les cérémonies du mariage au Maroc. Editions Ernest-Leroux, Paris, 1921
- Wunenburger (J.J) : Le sacré. Que sais-je ? PU F. Paris, 1981.

### REVUES ET PERIODIQUES

- Aouchar Amina : Itinéraires de soi et paysages de rencontre. In Pratiques vestimentaires et mutations sociales en Haute Moulouya. Miroirs maghrébins : Sous la direction de Susan Ossman, CNRS Editions Paris 1998.
- Basset Henri : Les rites des travaux de la laine à Rabat. Hesperis .1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> trimestre. 1922.
- Bouguessa Kamel : Maghrébins en France : émigrés ou immigrés. Centre de recherches et d'études sur les sociétés méditerranéennes. CNRS. Paris, 1983.
- Chantréaux Germaine : Le tissage sur métier de haute lisse à Aït Hichem et dans le haut Sebou. Revue Africaine N° 85, année 1941.
- Dallet. J.M : Les Gardiens. Fichiers de documentation Berbère (F.D.B) : Fort-National. 1949.
- Genevois. H : La famille. Fichiers de documentation Berbère (F.D.B) Fort-National 1962.
- Genevois. H : *Sut tachut*, Le rituel des travaux de la laine. F.D.B, Fort National, 1969.
- Genevois. H : Les Anges. FDB. Fort-National. Année 1949.
- Herbert (J) : Note sur les tatoages au Maroc, Hesperis, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> trimestre. 1949.
- Nacib Youssef : Aspects magico-symboliques dans l'imagerie artisanale du Djurdjura. Annuaire de l'Afrique du Nord.1993. Volume XXXII CNRS. Paris 1995.
- Rahmani Slimane : Le mois de mai chez les Kabyles. Revue Africaine. N° 362-363. Année 1935.
- Ricard Prosper : Note annexe sur les « Hanbels » nord-africains. Annales de l'institut d'études Orientales, 1936.
- Ricard Prosper : Tissages Berbères des Aït Aïssi. Revue Hesperis : Tome V, 4<sup>ème</sup> trimestre, 1925.
- Ricard Prosper : Le batik Berbère., Revue Hesperis, 4<sup>ème</sup> trimestre, 1925.
- Salhi Mohamed Brahim : Confréries religieuses et champ religieux en Grande Kabylie au milieu du XX siècle : La rahmania. Annuaire de l'Afrique du Nord. Volume XXXIII. 1994. CNRS Editions, Paris 1996.
- Salhi Mohamed Brahim : L'espace montagnard entre mutations et permanences. Sous la direction de Nadia Messaci-Belhocine, Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, Oran, 2005.
- Van Gennep Arnold : Les étoffes kabyles et leur décor. Revue d'ethnographie et de sociologie : Janvier-février 1912.
- Virolle-Souihes Marie : Entretien avec Mohand Abouda, auteur de *axxam*. Maisons kabyles, espace et fresques murales. Bulletin de Littérature Orale Arabo-Berbère. N° 16617. Années 1985-1986.

## Les journaux :

B. A : *El Achoura* en Kabylie : les saints ont toujours la cote, El Watan, rubrique : L'époque du 11 février 2006.

Hassani, J.L. : L'Ascension kabyle. Le Soir d'Algérie, rubrique culturelle du 16 août 2005.

## Dictionnaires et encyclopédies :

- Abrous. D : *Asfel*, sacrifice rituel. Encyclopédie berbère. T. XII. Edisud, Aix-En-Provence, France 1989.
- Agabi. C : Foyer. Encyclopédie berbère Tome XIV, Edisud, Aix-En-Provence, 1997.
- Boyer. P : *Djellaba*. Encyclopédie berbère. Tome XVI. Edisud, Aix-En-Provence, 1995.
- Camps-Fabrer. H : Filage. Encyclopédie berbère. Tome XIX. Edisud, Aix-En-Provence, 1997.
- Camps-Fabrer. H : Fuseau : Encyclopédie berbère. Tome XIX. Edisud, Aix-En-Provence, 1997.
- Camps-Fabrer. H : Génies.: Encyclopédie berbère. Tome XX. Edisud, Aix-En-Provence, 1998.
- Camps-Fabrer. H : Lejnun : Encyclopédie berbère. t. XIV, Edisud, Aix-En-Provence, 1991.
- Camps-Fabrer. H : Lmalaykat : Encyclopédie berbère t. XIV. Edisud, Aix-En-Provence, 1991.
- El-Briga : *Quechabta*. Encyclopédie berbère. Tome XI. Edisud, Aix-En-Provence, 1992.
- El-Briga : Burnous. Encyclopédie berbère. t. XI. Edisud, Aix-En-Provence, 1992.
- El-Briga : Calendrier : Encyclopédie berbère t. XI. Edisud, Aix-En-Provence, 1992.
- El-Briga : *Achoura* : Encyclopédie berbère t. VIII. Edisud, Aix-En-Provence, 1990.
- Golvin Lucien : La maison kabyle. Encyclopédie berbère. Tome VI. Edisud, Aix-En-Provence, 1989.
- Chaker Salim : *Afrag*. -Encyclopédie Berbère : t. II. Edisud, Aix-En-Provence, 1985.
- Chaker Salim (Sous la direction de) : Hommes et femmes de Kabylie. Editions Ina-Yas/ Edisud, Alger/ Aix- En- Provence. 2001.
- Encyclopédie de l'Islam : *Libas*. Tome V. Maisonneuve et Larose. SA. Paris, 1986.
- Dictionnaire des symboles : Chevalier Jean et Gheerbrant Alain. Editions Robert Laffont/Jupiter, Paris, 1969.
- Larousse Agricole : Publié sous la direction de Clément Jean Michel. Paris 1981.
- Dictionnaire Le petit Robert de Paul Robert. Sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey. Paris 1996.

## MÉTHODOLOGIE

- Bourdieu Pierre : Choses dites. Editions de Minuit. ED. Minuit Paris 1987.
- Bourdieu Pierre : Le métier de sociologue. Editions Mouton-Bordas Paris. 1968.
- Grawitz (Madeleine) : Méthodes des sciences sociales. Editons Dalloz, Paris 2001.
- Mauss Marcel : Manuel d'ethnographie. Editions Payot, Paris 1967.
- Boudon Raymond (publié sous la direction de) : Traité de sociologie. P.U.F. Paris 1992.
- Bonté Pierre- Izard Michel (publié sous la direction de) : Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie. P.U.F. Paris, 1991.

